Claude Deniaud

# Djebel je t'ai maudit

## *Chapitre* 1

L'image de la maison de gardes à La Guillonne, noire sous le ciel plombé, le jour du mariage de Claude en février 1958, réapparaît fréquemment dans ses rêves. L'absence de ses parents ce jour-là lui laissa une empreinte indélébile. Sa mère, surtout, aurait pu se donner la peine d'un effort de réconciliation. Grâce aux avis de son père, le Grand-père Elie, le petit-fils savait que dans ces conditions, les choses finiraient bien par s'apaiser, qu'il en résulterait des paix agréables. D'avoir pu marcher aux côtés de cet aïeul, sur les mêmes terres, sur les mêmes chemins, lui paraît depuis sa disparition un incroyable bonheur. Il a aimé cet homme pacifique, et respecté la préoccupation constante qu'il avait de vouloir aider les hommes sans distinction. Il devinait les choses, apportait soutien et réconfort.

Puis, la convocation tant redoutée du Ministère des Armées arriva quelques jours après son mariage. Cette nouvelle attrista leur couple, ruina son enthousiasme, sachant désormais, qu'aux premiers jours de mai 1958, avant 17 h, il devait être présent au poste de police de la caserne Baraguey d'Hiliers, à Tours.

Que les jours passent vite dans ce cas là ! Claude était très affecté du sort de sa femme enceinte de cinq mois, par le fait que sa vie soit amputée de cet éloignement. Toutefois, sans grande motivation, il était prêt à honorer son contrat avec l'armée. Certes, il aurait préféré connaître l'Algérie en

touriste, c'est en militaire et père de famille que lui apparut son horizon rougi par les armes, et vécu ce qui s'y passait.

On y parlait de pacification et chaque jour des troupes y étaient envoyées, alors un sentiment de colère montait en lui. Plus rien n'avait de relief, ni consistance, tout était absent, lointain, inaccessible, sa condamnation à mort venait d'être prononcée, et, pis encore, à l'exil. Il a longtemps essayé de comprendre, s'acharnant contre cette disgrâce, refusant d'accepter cette injustice. Il avait cru en un Dieu intelligent et généreux qui avait façonné le monde pour que les hommes y fussent bien, y soit heureux s'ils le faisaient. L'irrationnel venait le nourrir d'une inébranlable méfiance. Cependant, il réunissait ses forces pour chasser ce coup de cafard venu corrompre leur amour naissant. Il eût fallu un autre mot pour désigner l'absurdité le dépouillant de son épouse, alors qu'il allait être abandonné au milieu des fells durant de longs mois furtifs. Tout de même, avoir autant fait pour eux, et maintenant se voir rejeter avec les armes aux trousses !

Le temps s'était mis en marche ; la voiture 2 C.V camionnette de son cousin Chapelier aussi. C'est avec elle, et lui comme chauffeur, que partirent Colette et Claude pour la gare de Libourne. Ils n'étaient accompagnés ni par les fifres ni par les tambours. Quelle fut grande la déchirure sur le quai ce jour-là Il abandonna sa bien-aimée le visage triste et le cœur lourd ; l'événement l'avait alarmée. Elle parvenait à peine à desserrer les mâchoires, quand elle lui offrit un dernier baiser de ses lèvres pincées ; ce court instant de tendresse donné avant l'éloignement lui inspirait une tendre compassion. Sa douleur le crucifiait, parce qu'il la savait épouvantée, car il eût fallu qu'il fût Dieu en per-

sonne pour lui épargner sa souffrance, lui que guettait une longue agonie, ne détenait pas le pouvoir de se ressusciter de son calvaire !

Sans état d'âme, le conducteur du train lança sa machine avec son cortège de « *wagons-prisons* » en direction de Paris. A partir de-là, tout se mêla dans sa tête, s'embrouilla, s'enchevêtra. Le front collé à la vitre, il vit défiler des gares, celle de sa ville de Coutras et, sa campagne environnante, ainsi que bien d'autres, toutes filèrent rapides devant ses yeux humides, empreints de tristesse. Ce jour-là, le couloir du wagon était bondé de voyageurs, le plus souvent des appelés de son contingent, il n'y avait pas à s'y méprendre. Dans cette bousculade sans ménagement, c'était un interminable questionnaire sur la destination de chacun.

Prisonnier de cette situation, Claude restait l'esprit maussade, dont aucun ne pouvait imaginer sa condition sociale... C'était à lui de montrer le côté agréable en acceptant les modalités. Plongé dans ce calvaire, il en oubliait les paysages. A chaque halte le couloir s'emplissait de jeunes garçons, et chaque tour de roue l'éloignait davantage de sa femme chérie. Comme si le voyage n'était pas assez tragique, la pluie se mit à tomber. Les vitres restèrent embuées jusqu'à ce que le train passe au ralenti devant un écriteau, sur lequel il put lire, Saint Pierre des Corps.

Il y eut un arrêt bref, pour faire une marche arrière, et voir réapparaître la même inscription : Reviendraient-ils à Libourne ? Il n'en fut rien, le train coupa des voies, roula vers de nouveaux écriteaux sur lesquels ils pouvaient lire : Tours. Et pendant qu'il ruminait toutes ces abominations le convoi s'immobilisa dans cette gare. En attente sur le quai, des militaires en casque lourd faisaient le va-et-vient un

brassard blanc accroché à une manche, sur lequel se remarquaient deux lettres noires : P.M.

Ils repérèrent de suite leur essaim les valises à la main, bien intentionnés de les rejoindre, alors que ces garçons les auraient bien évités. Ainsi accostés, Sous les bâches kaki se dégageait une odeur d'aigre humide, il s'y trouvait aussi des banquettes latérales pour s'y asseoir les valises aux pieds ; ce jour-là l'armée voulait éviter la fatigue à sa bleusaille !

Les camions se rangèrent dans la cour devant une aile de la caserne, ils en descendirent pour être de suite répartis en groupes de vingt, et conduits par un caporal dans la chambrée. Avec son air inspiré il leur donna l'ordre d'installer leurs effets dans le placard à la tête du leur lit, et qu'ensuite ils descendent dans la cour. Le caporal les rassembla comme un troupeau de chèvres, qu'il dirigea vers le magasin d'habillement ; il était dix-sept heures. Pris sous sa coupe, l'armée s'empresse d'habiller ses hommes, sans tenir compte de leur taille et leur corpulence. La capote de Claude aurait habillé un Lilliputien, les slips satisfaits un géant ; d'ailleurs, il ne les porta jamais. Le jour de sa libération, il rendit une partie, sans l'avoir portée ni lavée, après vingt-huit mois d'errance.

Nantis de leurs nouvelles tenues, ils commencèrent à faire l'échange de ces vêtements, sans se soucier du nom d'untel. Ils étaient tous là, réunis pour la même cause. Leurs conversations, un peu trop bruyantes, furent brusquement interrompues par le retour du caporal, pour les avertir de « *foutre le camp de là* », et vite, même en civil. Après un rassemblement éparpillé, ils furent dirigés en colonne désordonnée vers le réfectoire. Des odeurs de popote s'échap-

paient au-dessus des marmites, démesurées, emplies de potages aux couleurs étranges. Bien d'autres parfums, moins agréables – de transpiration, de bière – se mélangeaient à la fumée des cigarettes. Des tabourets s'alignaient le long des tables en fibrociment de porphyre noir et vert, ce qui donnait un aspect de salissures. Tout ce remue-ménage, ces relents lui coupèrent l'appétit, qu'il fallut à Claude bien du courage pour avaler sa part d'omelette et boire un verre d'eau. Ce menu n'égalait pas celui de Colette « son cordon bleu », qu'elle s'appliqua à lui servir chaque jour plus raffiné, durant les trois mois qu'ils vécurent ensemble.

Le repas fut pris en toute hâte au milieu d'un tumulte de foire agricole. Le groupe auquel Claude appartenait se retrouva illico dans la chambrée. Le caporal ne tarda pas à surgir, lequel se désigna responsable de la chambrée. Chacun au pied de son lit, doté de draps et de couvertures sur la paillasse, écoutait les ordres qui lui étaient données, afin de faire son lit au carré, sans faux plis. Tout en faisant les cent pas sur 1e parquet ciré, il les observait l'œil narquois. Si celui de Claude ne convint pas à ses exigences, il eut bien des difficultés à trouver le sommeil cette nuit là, et bien d'autres encore…

Le lendemain, tous ces appelés firent la connaissance du coiffeur. Un gars charmant, mais très maladroit dans ses coupes de cheveux dégagées. Plus tard, à l'infirmerie, les ''bleus'' se retrouvèrent face à des hommes en blanc. Ces soi-disant infirmiers impitoyables avec leurs seringues énormes, en plantèrent une dans le dos de Claude préalablement badigeonné de mercurochrome. Certains, à la vue d'une telle pratique tombèrent dans les pommes au milieu du rang, entraînant le flacon d'urine qu'ils tenaient d'une

main tremblante. Pour les introvertis, « *ceux qui ne pouvaient pisser* » ils allaient tout droit dans les toilettes remplir leur flacon, un petit doigt sous le filet d'eau d'un robinet de lavabo. Dans cette atmosphère remplie d'odeurs lourdes, s'exhalant des torses nus, des urines chauffées et des vaccins, il fallait être doté d'un estomac solide pour ne pas succomber.

Chaque vendredi matin les bleus recevaient le renouvellement des piqûres, ce qui leur donnait quarante-huit de repos, et la diète durant vingt-quatre heures. Certains se retrouvaient avec une fièvre, alors la diète se prolongeait. Le dimanche après-midi, les plus valides passaient leur temps au foyer à regarder le sport et les variétés à la télévision en noir et blanc. C'était inaccoutumé pour Claude, une véritable découverte !

Ce supplice dura cinq semaines, au bout desquelles était accordée une permission de trente-six heures. L'habit fit de Claude un jeune chasseur à pied, qui apprit les grades et à saluer ses supérieurs. C'est avec une certaine fierté qu'il arbora cette tenue bleu-foncé. Un liseré jaune sur l'extérieur du pantalon, ainsi que le bord du calot les fesses jaunes, la fourragère sur l'épaule gauche de même couleur.

Cette permission, Claude l'attendait "fiévreusement". Les anciens les avaient avertis des ennuis encourus au départ de la caserne :

- Vous serez forcés d'être irréprochables. La tenue de sortie devra être impeccable, la coiffure soignée. En passant devant le poste de police, l'Adjudant-chef vérifiera tout. Il veut (ses) bleus sans reproche dans la présentation et le salut qu'il lui sera adressé, sinon, demi-tour, rompez…

La sortie ne se passait toujours comme le règlement le stipulait. Le pauvre bidasse revenait dans la chambrée, dépité, la tête basse. Ses camarades, privés de permission, l'aidaient à découvrir la cause de son renvoi, anodine le plus souvent : il s'agissait du calot trop avancé sur le front ; ainsi que le portaient les anciens, un blouson mal boutonné, le col de la chemise bleue retourné, les œillets d'un lacet inégaux, etc... Parfois, le prévenu passait sans avoir apporté de retouche à sa tenue.

Dans une lettre envoyée à sa petite femme, Claude lui demandait de venir l'attendre l'arrivée de son train de dix-huit heures en gare de Coutras. Ces retrouvailles lui apportaient une bouffée d'oxygène, son cœur reprenait son amour évincé ; il était sans compter pour elle. Ce jour-là, Colette avait retrouvé son sourire et ses larmes n'étaient plus celles de la tristesse, sa peau au parfum suave annihilait celle qui lui restait de sa popote. Ses lèvres fiévreuses avaient un goût sucré. Claude serrait fort contre sa poitrine son épouse dans toute sa splendeur, sans se soucier du regard des voyageurs attardés sur le quai. C'est vrai qu'elle s'embellissait depuis sa grossesse ; elle s'apprêtait à mettre au monde un beau bébé d'amour ! Ils quittèrent la gare, main dans la main, et prirent le vélosolex abandonné en hâte contre le mur de la station. Ils arrivèrent chez les parents Morin juchés sur le même vélomoteur. Ceux-ci demeuraient à quelques kilomètres de là, dans le petit village des Grands-Rois. Cette maison était devenue le refuge du couple, depuis que l'armée avait le gendre à son service. Auparavant, leur ménage résidait dans l'unique et grande pièce que leur prêtait une belle-sœur dans un bourg proche. Colette ne serait pas restée seule dans ce ''*cachot*'', elle en

aurait fait une dépression. Aidé d'un beau-frère, ils entreposèrent leur petit mobilier dans sa grange. Quant au linge de maison, Colette l'emporta chez ses parents, où elle y séjourna « *l'épisode* » de son temps d'armée. Durant cette séparation, elle reprit avec sa vie de jeune fille mère, son travail de piqueuse dans une usine de chaussures.

Claude trouvait toujours trop courtes ses permissions. Elles étaient l'objet de visites dans sa famille, notamment à ses parents. Sa mère se comportait « honnêtement » à l'égard de sa belle-fille. Ses grands-parents exprimaient leur joie de le revoir aux bras de leur petite-fille. Son aïeul restait le plus sensible à cette rencontre ; il était fier de lui et, de le voir dans l'uniforme d'un soldat. Il n'eut que Claude à pouvoir cajoler sous cet aspect, car son frère Michel, appelé sous les drapeaux au Maroc, le priva de permissions durant vingt-quatre mois, ce qui lui donna ce privilège auprès de son aïeul ; d'où lui ressortait ce sentiment d'honneur pour avoir vu un des ses petits-fils en militaire.

Grand-père lui paraissait le plus bel homme qui soit au monde. Il aimait en lui le chef d'œuvre de la nature : son corps encore robuste, ses yeux ombragés de sourcils touffus, sa chevelure courte et grisonnante, son cou restait en permanence brûlé par le soleil, ses mains puissantes, ses jambes résistantes, et jusqu'à ses grands pieds logés tout à leur aise dans des bottes ou des sabots de bois. Il représentait pour le petit-fils, si ce n'est davantage, un homme accompli. Il expliquait sans emphase, avec un ton loyal :

« Un Vial ne ment pas ! Les Vial n'ont jamais emprunté un sou sans le rendre ! Il n'y a plus de place pour le bien d'autrui dans la demeure d'un Vial ! Un Vial ne frappe pas plus faible que lui ! Si tu manques de respect à une femme,

tu ne seras pas un Vial ! Les Vial, de tout temps, ont été les serviteurs de leurs amis...! »

Claude adorait particulièrement son Grand-père dans sa tenue de travail, fait de vestes de drap, toujours les mêmes malgré les saisons, les cheveux blanc coiffé d'un béret noir. Le dimanche, il en changeait pour un neuf, et semblait l'air emprunté, dans son complet de velours marron. Sous l'effet de cette métamorphose, c'est à peine s'il l'identifiait le jour de la fête au bourg de Saint-Seurin. Quant à l'époque de sa petite enfance, l'un en paysan, l'autre en culottes, et qu'un heureux destin leur donnait à tous les deux l'accès vers la glèbe, Claude lui demandait avec une joie au cœur indicible :

- Pépé, où allons-nous ?

Alors il haussait les épaules, déposait un baiser sur son front, et répondait en forçant sa voix :

- En route mauvaise troupe… Et, partant du pied droit, il lui enseignait le pas militaire :

- Une, deux ! Une, deux ! Le talon bas, la jambe bien tendue ! Voilà comment on marche au pas chasseur !

L'enfant s'essoufflait bientôt. Le pépé ralentissait l'allure pour causer. Claude ignorait qu'un jour il porterait l'habit du soldat dont il parlait. Certes, depuis sa naissance, il eut l'occasion de rencontrer un grand nombre de gens savants, mais il persiste à croire que son Grand-père, simple artisan de la terre, fut un des hommes les plus complets qu'il ait connu. Il ne savait pas tout, la chose est sûre, mais il savait un peu de tout, et, ce peu, il le savait bien, l'ayant appris et presque deviné par lui-même. Il était allé un peu partout, et, tout en travaillant de ses bras pour gagner la

pitance de sa famille, il s'était servi de ses yeux et de ses oreilles.

« Mon secret est bien simple, disait-il : je n'ai jamais parcouru un champ autre que le mien, sans regarder les plantes qui y poussaient, les bêtes qui s'y nourrissaient ; sans échanger quelques mots de bonne amitié avec les gens d'un village que je traversais ; de sortir d'une ville, d'une foire, sans avoir observé de mon mieux ce qu'on y fabriquait, ce qu'il s'y vendait de nouveau. Paysan, j'ai trouvé partout des hommes qui savaient peu ou prou leur affaire, et leurs leçons ne m'ont jamais coûté qu'une poignée de main ! »

Dès lors, Claude a partagé sa conviction et souhaiterait voir ses enfants prendre exemple sur lui.

Le dimanche soir, sa permission consommée, Claude réintégrait sa caserne, son linge lavé, repassé ; soulagé d'une corvée, car au quartier les occupations ne manquaient pas. Aux alentours de vingt-deux heures, avec son épouse ils refaisaient le trajet de l'avant-veille. Chaque séparation était douloureuse, muette jusqu'au dernier instant, mais leurs regards se transmettaient de doux messages. Leurs cœurs restaient à s'aimer au-delà d'une absence qui durera deux semaines ; guère moins ! Le temps de lire à loisir leurs lettres d'amour les larmes aux yeux. Cet éloignement restait un fléau, affligeant, exaspérant, durant lequel Claude était formé à devenir un soldat par la discipline, l'obéissance, une arme dans les bras ! Combien de fois a-t-il fait le tour de la cour entre les murs au pas cadencé ! Cette punition ne relevait pas d'une mauvaise volonté. Il y avait une telle distorsion entre la compréhension d'un ordre et de son exécution parmi certains la section qui pouvaient être les

corollaires, que les empotés en éprouvaient un trouble véritable à marcher au pas, saluent correctement et fassent un demi-tour en règle. Ainsi un homme pouvait susciter et mettre en marche sa colère en dans une irresponsabilité totale, sanction qu'il recevait comme une gifle, mesurant cette douloureuse inégalité infinie entre eux.

On venait ensuite leur compliquer la vie avec le maniement du fusil ; les maladroits souffraient de leur châtiment personnel fort varié : c'était une série de pompes, ou bien un marathon de la grande cour le fusil à bout de bras. Le nombre de tours dans cette course restaient au bon vouloir du chef, mais celui-ci ne plaisantait pas avec la discipline ! Il fallait accepter, admettre les rigueurs de ses règles frustrantes. Claude ressentait une peine profonde, cette humiliation lui causait tant de déchirements au cœur. Comment admettre pour un jeune chef de famille de telles brimades.

Cependant, il a fait des pompes les larmes aux yeux, a couru portant le fusil la rage au cœur, a avalé sa salive et serré les poings de colère. Tout en lui se révoltait. Que faire, sinon subir ?

Au centre de cette cour d'honneur, masquée de l'entrée principale par une petite haie de buis et de troène, se trouvait le mat des couleurs. Trois marches en pierres, autour d'un socle en ciment, permettaient aux militaires chaque jour devenir hisser, au son du clairon, le drapeau tricolore. Comme des milliers de garçons, Claude a traîné ses souliers sur cette terre battue qui ne laissait de vie à aucun brin d'herbe. Outre les moments d'exercices, sous l'œil d'aigle de leurs supérieurs, ils venaient en tenues légères jouer de brèves parties de football : Sandales de

corde, short kaki avantageux et pull bleu. Le sifflet aux lèvres, l'Adjudant-chef arbitrait la partie.

L'instruction militaire était menée de manière intensive. Le jour du 14 juillet, avec son contingent, Claude défila dans la ville de Tours. Certes, ce ne fut pas facile à marcher sur la grande avenue de Gramont en rangs bien alignés, en tenue de treillis et casque lourd, sous un soleil ardent, le fusil sur l'épaule droite. Toutefois, tous résignés, appliqués, bien motivés pour la cause, ils présentèrent au public, qui sut apprécier, une compagnie au pas chasseur rapide et court. Cependant, la Légion Etrangère les précédant causa un petit incident avec son pas lent du « boudin », ce qui obligea la troupe à faire du surplace afin d'éviter le télescopage. Hormis cet accroc, le Capitaine tint à féliciter ses hommes. En la circonstance, le menu fut amélioré. Malgré l'antimilitarisme de Claude, les applaudissements de la foule lui apportèrent ce jour-là un brin de fierté et de patriotisme.

En ce mois de juillet 1958 un autre événement vint lui attendrir le cœur : sa sœur Gisèle âgée de dix ans fit sa première communion. Elle était ravissante dans sa robe blanche, le visage radieux, un tulle blanc voilant sa chevelure brune. Une couronne de marguerites dans une main gantée, l'autre maintenait un missel, à son poignet suspendait un chapelet.

Ce jour-là, l'émotion et l'embarras firent de sa sœur l'image d'une petite Sainte. De cette croyance futile, ses épaules furent soulagées quand le voile tomba et quitta les bancs de l'église où, pendant trois années elle fit sa catéchèse. Leur mère s'imaginait faire de sa fille une grande dévote.

## *Chapitre* 2

Dès que le soleil se couchait, quand tout se retrouvait calme dans la campagne, il semblait à Claude impossible durant cette permission de demeurer enfermé.

Plus tard, quand la lune éclairait distinctement la petite route de gravier, il faisait doux, les feuilles de la haie qu'ils suivaient, Claude et femme, se mirent à frémir sous l'effet de la brise crépusculaire. Soudain, Colette crut distinguer une ombre, effrayée, elle alla marcher sur l'herbe pour étouffer le bruit de ses pas. Surpris par son geste, Claude resta silencieux à la regarder. Par cette attitude, voulait-elle qu'il la serre dans ses bras ? Il l'embrassa et la câlina ; elle resta muette ainsi blottie contre lui. Aux battements de son cœur sous son chemisier soyeux, il comprit que son épouse éprouvait un moment de bonheur intense. Ils se laissèrent aller à l'enchantement dans la pénombre, dans le silence nocturne revenu. Au-dessus d'eux, des branches frémissaient au vent léger. Flambée d'amour chez l'un, attendu par l'autre, ils étaient alors des complices passionnés, déjà mystérieusement séparés.

Cette crainte, dont ils voulaient se défendre, exerçait sur eux une action destructrice, abominable. Ensemble, ils détestaient cet horrible pouvoir qui les étouffait et détruisait en son entier leur jeunesse. Séparés par la distance, et surtout par une situation irrévocable, ils étaient condamnés par ce que Claude considérait comme un égoïsme insensé, il exécrait la monstrueuse puissance de l'armée.

Colette était sa femme, il lui appartenait d'être auprès d'elle. Non seulement il imaginait leur couple sombrer dans la déroute au fil des mois, voire des années, mais au-delà l'amour que lui portait son épouse, il risquait s'alanguir. Claude n'avait rien éprouvé d'aussi horrible depuis sa venue au monde ; aujourd'hui, un grand vide l'entourait. Derrière de cette fracture, une autre vie se poursuivait, emplie par l'angoisse, l'attente, la stupeur, toutes ces inquiétudes le ramenaient inlassablement sur cette grande route encombrée, où se décidait leur sort.

La souffrance ! Alors, ses pensées s'orientaient vers sa femme, avec un sentiment diffus de malaise et de commisération. La vie ne les avait pas épargnés, celle-là ! Elle allait durer vingt-huit mois. Ainsi, Claude risquait plus de tomber de fatigue et de sommeil que dans les bras de sa bien-aimée. Le plus étonnant au cours d'un retour à la caserne, fit qu'il s'endorme aussi tranquillement dans le train que sur un lit de roses.

Leurs chefs n'étaient pas moins attentifs aux maniements des armes, qu'aux séances de tirs, ces dernières étant moins contraignantes. Elles avaient lieu à l'extérieur de la ville, à une demi-heure de marche, dans un stand de tir en béton près d'une décharge publique, sur la rive gauche de l'Indre.

Le deuxième demi B.C.P. <<Bataillon de Chasseurs à Pied >> de Claude, était une formation semi disciplinaire, dont la troupe se déplaçait à pied, en chantant dans les rues de Tours. Ces pauvres bidasses se sentaient humiliés au regard des autres troufions du Train, voisinant leur caserne, qui eux étaient transportés en camion.

Des stands de tirs, sans vie, étaient implantés dans un grand terrain vague « Le Menneton ». L'armée avait eu l'ingénieuse idée d'y installer un parcours dit "*du combattant*". C'était une suite d'obstacles : portique, échelle de corde, fosse, etc.… Ce complexe sportif servait à former des appelés en soldats aguerris, afin d'être prêts pour le combat, en raison de ce qui les attendait en Algérie. Qu'il fasse chaud ou froid, que le sol soit enneigé ou qu'il pleuve, c'est épouvantable à dire, mais il fallait obéir. Claude y courut, sauta, rampa parmi les chardons, les orties et les ronces, patauge dans les flaques d'eau et la boue. Il y pleura de désespoir et de lassitude. L'idée de rébellion lui hantait souvent l'esprit. A quoi bon protester ! Le plus fort était en face d'eux avec son inséparable sifflet et son pouvoir. L'Adjudant était impitoyable, il aurait vite envoyé au trou, pour plusieurs jours, celui qui aurait tenté de le désavouer. Sachant que son Lieutenant lui signerait une permission, l'obligeait à la soumission, à cette force d'accepter des situations en dépit de tous les dégoûts. Il a maudit l'Armée et ceux qui à ses yeux l'ont humilié durant cette période purgatoire dans le pénitencier. Sur le terrain, durant chaque exercice, la troupe avait droit, comme à l'école, à une « *récréation* » de vingt minutes. Un marchand ambulant, avec sa fourgonnette, venait vendre à la troupe ses boissons sans alcool et ses sandwichs. Par tous les temps le M'sieur était sur le site, mais de l'autre côté de la barrière, là où il y avait le beurre. Ce bon « *p'tit père* » écrémait les poches des militaires des différents régiments.

Qu'ils soient au Menneton ou sur le terrain du Ruchard, leur cantinier ne mangeait pas la consigne. Il n'exagérait pas sur le prix d'un casse-croûte copieux, et gratuit

pour le chef de section. Le « Ruchard », à une quarantaine de kilomètres de Tours, était un immense champ de manœuvres isolé dans le maquis. Les régiments de la région s'affrontaient par des batailles et des embuscades simulées. Des carcasses de chars leurs servirent de cibles de tir au bazooka.

L'Aspirant commandant la section de Claude portait en lui la sympathie. Par cette grâce, il lui épargna de se soumettre à l'infamante condamnation en cellule durant plusieurs nuits. En juillet 1958, de retour d'une permission de quarante-huit heures, épuisé de fatigue, peu après la gare de Poitiers il s'endormit sur la banquette du wagon. Le train en s'immobilisant en gare d'Orléans-les-Aubrais, provoqua son réveil. Paniqué, à l'idée de ne pas être présent à son tour de garde le matin même, il dut attendre angoissé deux heures la correspondance d'un train à six heures pour Tours. Les grilles du poste de police franchies bien après huit heures, il alla avertir l'Aspirant, lequel n'avait pas attendu son retour pour le remplacer dans le peloton en surveillance devant l'appartement du Colonel, en bordure de la Loire.

Au garde-à-vous au début avec son exposé devant le chef de section, assis derrière son petit bureau en tôle laqué, Claude finissait celui-ci avec un relâchement autorisé :

« Voilà mon Lieutenant, au cours de ma permission, mon épouse qui est enceinte, a dans la nuit ressentie des douleurs, j'ai du faire appel à un docteur. Le manque de sommeil causa de mon endormissement dans le train jusqu'à Orléans, d'où mon retard. »

- Ça va Delorme, je vais arranger votre affaire, vous le méritez pour être un brave soldat !

Il évitait ainsi des sanctions punitives et des nuits hors d'un bon lit, à défaut de la présence physique de Colette. Toutefois, elle se marquait près de lui par son inséparable photo, d'où se dévoilait son visage d'une très grande beauté, son regard même paraissait l'envoûter.

Claude se fit de Jean Poirier, un gars originaire de la Charente Maritime, un bon copain de chambrée. Ils prolongeaient leurs conversations sur leurs activités dans la vie civile, sur leurs amours. Le soir après la soupe, ils regardaient les photos de leurs amoureuses soigneusement rangées dans leurs placards. Un cercle de curieux se formait autour d'eux, et la petite « Reine » de Claude retenait leur attention. Cette exclusivité en chagrinait certains, lesquels en profitaient pour le taquiner par des plaisanteries plus ou moins farfelues. Cette guérilla le laissait serein, cependant une petite pointe d'orgueil lui emplissait le cœur.

Toute sa pétulance s'écroula, quand un jour il aperçut le cadenas forcé sur la porte de son placard. Le portrait de celle qui avait modelé sa vie pour lui avait disparu. Profané, excédé, il poussa une exclamation de désespoir :

- On m'a volé Colette !

Rien d'autre n'avait disparu. Jean et quelques camarades l'aidèrent à retourner des tas de choses dans la chambrée, jusqu'à ce qu'ils retrouvent son portrait, en vain. Tous savaient combien pour Claude cette image représentait de valeur sentimentale ; on s'y attache ! Il fit contre mauvaise fortune bon cœur, se résignant à passer le reste de son temps, soutenu par l'idée que les chapardeurs n'avaient pas l'original chez eux. Jean s'employa à lui faire oublier son désarroi par ses romances interminables passées avec Monique sa fiancée.

Qui avait eu intérêt et le toupet d'agir de la sorte ? Après de mûres réflexions, une idée germa dans son esprit, mais rien de concret pour l'en convaincre :

« A mon avis, la chambre qui jouxte la nôtre est occupée par des Français de nationalité Algérienne, ce qui aurait incité l'un d'eux à venir dérober cette photo ! »

Les gars de la chambrée se souvenaient avoir vu un grand type rôder alors qu'ils se passaient de main en main l'image : Avait-il de mauvaises intentions ?

Claude ne voulant pas en rester là, s'empressa de lui demander. Il fit l'étonné avec ses grands yeux noirs ouverts au fond de ses orbites brunes. Dans un français approximatif, il déclara :

- Je ne sais pas de quoi tu parles !

« Laisse tomber mon vieux Claude, tu ne trouveras jamais le voleur de ce côté-là.» Hélas ! Ils devaient rester vigilants, car tout d'eux était bon pour créer le désordre, en particulier quand ils étaient sous la douche. Certains les épiaient, surtout s'il s'agissait d'un e*ngourdi* ; avec l'idée d'abuser de sa personne.

Au fur et à mesure ce mal s'atténua, pour voir s'accroître sa détresse. Claude eut beau s'énerver, rager, s'exaspérer, il fallut patienter, admettre que son exaltation ne servait à rien, sauf à aggraver sa souffrance. Il avait toujours Jean pour le soutenir dans la détresse. Dans une amitié réciproque, ils retrouvaient leurs valeurs sentimentales : l'un aimait Monique, l'autre adorait Colette. Par ses confidences, Claude apprit à bien connaître sa fiancée. Elle l'attendait au pays du cognac et du beurre. Il en était très amoureux, mais aussi malheureux que son camarade d'en être séparé pour une si longue *étape*. Leurs confidences

scellaient leur union. Leurs lits n'étaient séparés que par leurs placards. Au réfectoire, ils ne pouvaient se dissocier, ainsi qu'en bivouac, leurs tentes et leurs trous individuels se côtoyaient. Ce mimétisme n'avait de cesse, allant jusqu'au moindre temps de liberté. Où qu'ils soient, ils sortaient de leurs poches de treillis un bloc de papier à lettres et le stylo à bille, en quête d'écrire un message d'amour à leurs petites femmes chéries. Ils trouvaient important de leur donner des nouvelles. Chaque lettre reçue était lue et relue. Puis, chacun rapportait le fait marquant de son courrier. A la caserne, isolé dans son lit après l'extinction des feux, les yeux fermés, dans son esprit surgissaient les mots d'amour décrits par l'élue de son cœur, Claude était aux Anges ! Il lui arrivait parfois de rester plusieurs jours sans nouvelles, et Dieu sait si sa femme les lui envoyait en abondance, malgré sa journée de travail et de fatigue. Alors, il relisait les pages anciennes, et son cœur de nouveau battait à la même cadence !

Ces lettres étaient emplies d'amour simple et tendre, avec les détails sur la vie au pays, celle du village, et de sa santé :

« Sais-tu chéri que dans mon ventre je sens les petits pieds de notre rejeton s'agiter ! C'est extraordinaire, j'ai l'impression d'être dans un rêve en écoutant le bébé me parler, alors que je ne peux lui répondre. Ceci me fait penser à son papa que j'aime. Bientôt, je vais être obligée de porter mon ventre à deux mains tellement il enfle. Ta femme qui t'attend et qui ne t'oublie pas. Je t'embrasse fort mon chéri. Colette. »

Parmi les nez qui ronflaient et les gorges qui raclaient, lui revenait en mémoire sa première rencontre avec Colette, un soir au petit bal de Camps. Claude revoyait aussi leurs premiers rendez-vous en amoureux le long des chemins de campagne. Ces aventures se passaient aussi assis sur une chaise devant un feu de cheminée dans la cuisine de parents de Colette, l'hiver, quand toute la famille dormait, sauf grand-mère Amélie. Dans la demi-obscurité ils restaient à s'aimer aux pieds de son lit, dissimulé par un épais rideau vert suspendu aux poutres. Seule dans sa petite maison au bout du village, la vieille dame craignait le froid, alors elle demeurait chez sa fille les mois d'hiver. De temps à autre un coin du grand rideau s'ouvrait. La surdité de cette grand-mère ne lui ôtait pas sa curiosité. Elle les observait à la dérobée, et d'une voix cassée par l'âge, envoyait une information dans les ténèbres :

- Je n'vois runn", mais j'entends coum"un bruit !

Il fallait comprendre son patois : Je ne vois rien, mais j'entends comme un bruit.

Ce fameux bruit, Didier, le frère de Colette, dans le lit de son aïeule, ne semblait pas l'avoir pas entendu.

Ses sottises les portaient rire sachant qu'elle les épiait. Puis, le rideau se referma sur la mémé et sa petite chienne Pamela ; sa fidèle compagne. Les vieilles douleurs d'Amélie la privaient de sommeil. Elle se plaignait tout haut de ses souffrances dans sa langue patoisante :

- Olé peu d"zou dire ! j"avan trop mal, j'va aller m"niger, j'va m'niger !

C'est peu de le dire ! J'ai trop mal, je vais aller me noyer !

Chaque jour revenait ce leitmotiv. Excédé, le papa de Colette partit chercher une brouette. L'installant au retour face à la porte d'entrée, il s'exprima en quelques mots suffisamment forts pour des oreilles indifférentes :

- Allez, belle-mère ! Si vous êtes prête, nous partons pour la rivière !

La pauvre dame qui avait le nez à la fenêtre, à la vue du carrosse et des gestes de son gendre, comprit qu'il s'agissait d'elle et se mit à pleurer devant sa fille :

- Olé pour moué qu'ton mari avant am'né la brouette ?

« C'est pour moi que ton mari a amené la brouette ? »

- Oui, il dit vouloir te promener !

- Mais il est fou , il veut m'faire niger « noyer » dans la rivière !

- Oui, c'est ça ! reprit la fille !

Etouffant son rire d'une main, elle s'adressa à son mari.

- Misère, regarde la tête qu'elle fait ! Que tu peux être bête mon pauvre homme !

Ils étaient deux à présent à recevoir de grosses insultes. Le gendre riait, la fille prêchait le calme. Amélie ne prit pas le temps de voir son gendre s'éloigner avec la carriole, qu'elle se précipita dans la cuisine se réfugier près de la cheminée, où l'âtre noir avec son reflet obscurcissait déjà un pan de mur.

Les paupières de Claude commençaient à se faire pesantes, ses idées en vadrouille revenaient s'emmêler à la vie militaire. Ses classes se terminant fin août, il partirait en Algérie avec les copains ; là-bas, pour de longs mois, alors se profilait l'ombre d'une séparation avec sa femme.

En ce mois d'août pluvieux, il fut désigné comme un des acteurs opérants dans les grandes manœuvres engagées par son régiment à l'échelle régionale. Ces opérations se dérouleront dans le Limousin, une contrée éloignée de la turbulence des villes.

Sa promotion 58 1/B, quitta Tours en train pour se rendre à Felletin dans la Creuse. De la gare, des camions de l'armée conduisirent des milliers de troufions à La Courtine, dernière étape du voyage. C'était une contrée au paysage et aux vallées encaissées, boisées, le sol constitué de couches cristallines. Durant plus d'une semaine, parmi les bovins forts nombreux, au milieu de ce monde rural, ils crapahutèrent et firent la petite guerre entre les troupes. Tous ces soldats portaient un brassard aux couleurs de leur régiment, de sorte que les protagonistes évitent de se confondre entre eux. Ceux-ci chaque matin partaient en (guerre), attaque en progressant à pied dans la nature, vers un point de ralliement. Des embuscades sur le parcours étaient tendues à l'ennemi ; il se faisait des prisonniers.

Les avant-goûts de l'Algérie se profilaient de façon évidente à les voir traîner le sac à dos. La nuit venue apportait le signal de repli vers un point donné, sur lequel chacun devait y installer sa tente individuelle. Parfois le temps manquait ; alors, il ne restait plus qu'à s'enrouler dans la toile en essayant de trouver le sommeil sur un sol trempé par les averses qui se déversaient sans pitié sur eux. Il arriva à ces troufions de s'allonger sur des branchages placés au-dessus d'un fossé écoulant ses eaux boueuses. Qu'est-ce qu'il a plu en cette saison de l'année ! L'eau leur

tombait verticale sur la tête, le reste inondé en passant par les sentiers ou les fourrés touffus.

Comment le ciel avait-il bien pu faire pour lancer cette rafale de tempêtes ? Ces sorties dans la tourmente en parcourant la campagne en des périples compliqués, destinés à mettre à l'épreuve la sagacité des soldats, prolongeaient bien des frissonnements, où les échines se courbaient, les poils s'hérissaient, les dents se serraient. Sourde exaltation faisant haleter, cogner les cœurs dans les poitrines, et malgré le refus viscéral d'avancer, rien ne pouvait leur donner de sursis avant l'arrivée. Dans le silence de la protestation de tout leur être, l'effort devait être accepté.

Chaque jour la roulante « une cuisinière ou marmite ambulante tractée par un camion » suivait la troupe. La corvée de bois s'imposait pour les bidasses s'ils voulaient cuire leur popote. Du soir au petit matin, chacun autour du campement devait à tour de rôle prendre une heure de garde dans son trou individuel.

Aux aurores, un groupe de quatre hommes était chargé d'allumer les fourneaux pour le '*jus*'. Le petit déjeuner me tardait pas, le brin de toilette restait rudimentaire, le sac à dos se bouclait les yeux gonflés, les vêtements encore humides comme les chaussures, les petits soldats quittaient les lieux l'arme à la bretelle. Au début, les jambes étaient un peu raides pour se lancer dans une nouvelle et longue marche sous la pluie venue s'abattre naturellement. Les jours s'écoulaient sans nouvelles, sans tendresse, dans la fatigue et l'enrôlement d'une médiocre opération, au travers des sous-bois branchus et épineux, de pierre et des ruisseaux. Ce mal qui les rongeait depuis tous ces jours n'était pas loin de se conclure. Des camions rangés le long d'un

chemin attendaient la troupe, les manœuvres se terminaient avec un ouf ! de soulagement pour tous. Se sachant sur le chemin du retour, redonna à Claude le moral. Quelque part, il était détenteur d'un passé, essayant d'imaginer l'avenir. A l'extérieur de ce souvenir mal vécu, restait en lui cette inquiétude indélébile ; le désarroi d'être sans savoir, le condamnait à ne posséder que le présent. En dehors de lui, plusieurs lettres de sa femme l'attendaient à la caserne. Elles lui occupèrent l'esprit jusqu'au jour du départ en permission de toute la compagnie. Les quatre mois de vie commune leur avaient façonné l'esprit de camaraderie. Ce lien d'amitié et de solidarité s'était amplifié au cours des rudes épreuves de ces derniers jours.

Claude venait de passer quatre mois d'une existence à s'échiner du matin au soir pour arriver à faire un combattant. C'était naturel sans doute ! Mais en même temps, il avait du soulagement en s'éloignant de la caserne pour une détente de cinq jours. A cette époque, les soldats ne quittaient le quartier qu'en tenue militaire. Il fallait l'autorisation du chef de corps pour sortir en civil. Plus tard, avec l'évolution de l'armée, cette permission devint systématique.

C'est un grand moment que le retour chez soi ! Une chez sa belle-mère, Claude fut poussé par une force invisible à se déposséder de cette tenue qui lui étranglait le corps comme une arête de poisson au travers de la gorge. Dégagé de cette entrave, il allait pouvoir se détendre, respirer à pleins poumons, écarter d'un futur proche, mais le voir se dressait soudain, dans une menaçante proximité ; le plongeait dans le désespoir. Sa femme ! C'est qu'ils vivaient dans une telle intimité tous les deux. Tous ce qu'il

lui devait, tout ce qu'elle avait fait pour adoucir son existence d'anachorète, cet amour absolu dont elle l'entourait chaque fois. Se dire : « Je suis tout pour quelqu'un. » Se dire encore : « Demain je serai seul. » Il lui semblait, au-delà de ces longues semaines englouties, renouer avec ses premiers mois où son bonheur avait jailli, soulevé comme une immense vague déferlante propre les engloutir dans un bouquet des roses. Cette pensée lui laissa entrevoir la délivrance, un bel enchantement, sinon plus, que celui passé auprès de son Grand-père Elie !

Depuis deux semaines Colette avait interrompu son travail, un temps de repos restreint avant l'heureux événement attendu d'un jour à l'autre, dont aucun signe ne permettait de distinguer le sexe de l'enfant. Leur bébé arriva dans le lit conjugal à huit heures, le lundi vingt-cinq août. Après une longue nuit de douleurs, ce fut pour la maman une grande délivrance. En assistant à l'accouchement, Claude comprit à quel point une mère souffre pour donner la vie à un petit être.

En l'honneur de leur avoir offert une gracieuse petite fille, les parents félicitèrent leur enfant. Pâquerette et Linette, les sœurs de Colette, étaient ravies de la venue d'une nouvelle nièce. Toutefois, cette nuit les avait en partie tenues éveillées, ce qui risquait de peser lourd le lendemain au travail. Quant à Claude, ne pas avoir de garçon, n'était qu'une brève déception. Il y a toujours cet instant d'incertitude et miraculeux qui suit la naissance, quand il faut donner un prénom à l'enfant, le leur portera celui de Marjorie.

Claude embrassa la maman épuisée, et fit contre mauvaise fortune bon cœur. Reprenant son souffle, son épouse, la voix basse, posant son regard au fond de ses yeux, lui dit

- Toi qui aurais aimé avoir un fils ! Es-tu heureux chéri ?

- Bien sûr ma chérie, je suis enchanté, Marjorie est le fruit de notre arbre. La nature t'a aidé pour le mieux de notre amour ! N'aie pas de regrets pour moi si cet enfant est une fille !

Elle écarta d'un geste lent ses cheveux en désordre sur son cou. Claude déposa un baiser sur sa peau restée humide de transpiration, et son cœur s'emballa d'amour pour elles deux. Ayant habité le bourg Camps, Claude déclara la naissance de Marjorie dans cette mairie. Erreur de jeunesse ! Il eut mieux agi en allant la faire enregistrer à celle de Coutras. Au retour de cette méprise, la maman déconcertée lui adressa ses premiers reproches. Aujourd'hui, que sa fille veuille bien le pardonner !

Fier d'être son papa, il quitta la mairie et prit le chemin du retour. Buvant la liberté et la brise du matin, il traversa la campagne ; ce silence lui rappela la sienne. Dans les champs, des femmes courbées sur un outil sarclaient le maïs, l'une d'elles se releva, il crut reconnaître sa belle-sœur Juliette. Plus loin, ce fut l'envol des corbeaux noirs dans le bleu du ciel. Il roula en logeant un chemin de terre, les herbes vertes au milieu n'avaient pas été foulées. Restait le souvenir de toutes ses promenades d'enfant par les champs et les bois, aboutissaient à des spectacles de cette couleur radieuse. Son émotion du moment avait besoin de retrouver ces scènes de la nature pour être complète et profonde.

Parvenu sur les terres de sa belle-sœur, Claude appuya son vélomoteur contre un rang de vigne, et s'avança lui annoncer la nouvelle.

- Oh, mon tonton ! Je suis bien contente pour vous, tu embrasseras fort ma sœur pour moi avant que j'aille la voir.

Si Juliette l'appelait ainsi, l'origine venait de ses enfants, Romain et Pauline. Très jeunes, ils choisirent cette fantaisie ; ainsi, les parents les imitèrent. Aujourd'hui encore il hérite de cet amical substantif. Ce jour-là, il était heureux, très heureux, même s'il avait espéré un garçon. A vingt ans, on peut encore rêver d'en avoir un !

En milieu d'après-midi, un vent léger balaya avec la poussière de la chaussée les brins de foin échappés des charrettes. Ce n'est rien direz-vous que cette poussière, mais en la voyant s'envoler, elle lui rappela son enfance, alors qu'il la regardait tourbillonner en haut de la côte du Cabaneau, et son âme de campagnard en fut tout émue. Elle est toute sa vie, c'est lui-même, et il ne serait rien sans ces choses qui se reflètent en lui avec les mille pensées pour ses ancêtres qui l'animent et l'inspirent. C'est pourquoi il aime sa campagne avec profond respect.

De nouveau sur le vélomoteur, Claude se rendit vers le premier refuge de son enfance. Cette maison de gardes barrières, étroite et disgracieuse avec son toit de tuiles moussues, sur des hauts murs crépis d'un jaune pisseux, avait toujours son jardinet planté d'œillets, les barrières métalliques aussi, étaient là, à contre lesquelles tout gamin il appuyait ses mains crottées et son front têtu pour regarder les trains passer. La vue de toutes ces choses qui

lui apparurent inchangées, ressuscita son passé d'enfant. Sa mère fut heureuse d'apprendre qu'elle était grand-mère d'une petite-fille de trois kilos sept cents.

- Dès que ton père sera rentré de son travail, nous irons rendre visite à Colette. Tu embrasses très fort Marjorie et sa maman pour nous !

Les souffrances pour Colette étaient terminées, elle ne s'en plaignait pas. Cependant, elle restait le visage pâle, les yeux tirés envahis par la fatigue, et ses cheveux avaient perdu de leur brillance. L'enfantement ne lui avait pas coupé l'appétit, car, elle en aurait besoin pour nourrir leur bébé ! Grand-mère Eva, forte de son expérience, s'aperçut très vite que sa petite-fille ne prenait pas de poids.

- Il faut que tu arrêtes d'allaiter ta fille ! dit-elle à Colette. Ton lait est aussi plat que de l'eau !

Cette remarque se justifia en regard du poids que leur enfant reprenait avec un lait en poudre. Marjorie n'était plus encline à pleurer comme aux premiers jours, voire grognon. Ce n'était plus la faim qui la poussait à brailler, mais l'envie d'être prise dans les bras de grand-mère Eva.

## *Chapitre* 3

Avec un jour de retard et l'extrait d'acte de naissance en poche, le mardi matin 2 septembre 1958 Claude se présentait à l'entrée de la caserne Baraguey d'Hilliers. Dans la cour d'honneur ses camarades étaient alignés leur pâquetage aux pieds. Le capitaine passait en revue sa compagnie avant de l'envoyer vers la pacification en Algérie. Cette expression de ''pacification '' n'était pas très flatteuse.

Il entra en hâte dans le bâtiment l'affectant, en évitant de prolonger son regard vers ses compagnons de classes, s'estimant être hors du danger qui tombait sur leurs épaules. Etait-ce l'égoïsme qui rôdait en lui ? Sans pour autant être coupable du leur sort. Le calme des couloirs, dont la froideur soudaine semblait l'accabler, s'estompa au fur et à mesure qu'il approchait du bureau de son chef de section. Claude resta hésitant devant la porte qui s'ouvrit brusquement, laissant apparaître l'Aspirant.

- Vous désirez me voir Delorme ? Seriez-vous porteur d'une bonne nouvelle ?

- C'est exact mon Lieutenant !

Il ressentit un grand soulagement quand il lui accorda trois jours de permission exceptionnelle, en faveur de la naissance d'un enfant.

Cette permission signée par le chef de corps, venait comme une cloison étanche, s'immiscer entre ses compagnons partant pour le Maghreb et lui le bienheureux.

Comme si celle-ci ne pouvait se nourrir de ceux-là, alors il se sentait enrichi par l'osmose qui s'opérait entre ces deux situations. A cet enthousiasme, la cause l'engageait tout entier vers des sourires libératoires. Le mercredi soir, c'était la fête pour Claude, une joie de rentrer chez lui, un intérêt qui laissait ses camarades partir pour un pathétique voyage. Exclu de celui-ci, il les rejoindra, en reliquat, au prochain départ dans quatre mois ou, plus tard…

Sachant l'un des leurs retenu en France, certains restaient le visage tendu, le cœur jaloux, l'œil humide, alors qu'ils bouclaient leur paquetage ; Claude était chanceux ! Se disant qu'il coucherait dans un lit au moment où ses camarades s'obligeraient à se glisser dans leur sac de couchage

La paix du sang au-delà de la Méditerranée n'était pas conclue. L'heure de la réconciliation sombrait dans les accords. S'il resta en France, ce fut bien grâce à la naissance de Marjorie. C'est également à cause de la guerre, qu'une tranchée minée, infranchissable se creusât entre elle et lui qui l'aimait le plus que tout au monde !

Marjorie était un beau bébé qui pleurait beaucoup, en particulier la nuit, c'est gênant pour ceux qui doivent se lever tôt le matin pour se rendre au travail. Avec le nouveau lait "Bifilac" ; recommandé par sa grand-mère Eva, les diarrhées se calmèrent. Il fut le reconstituant de ses petits intestins fragiles, sans pour autant adoucir ses pleurs, à la une du jour et de la nuit. Pour cet enfant, la belle-mère était attentionnée, vigilante, consacrant une grande partie de son temps à bercer sa petite-fille dans sa voiture. Elle prétendait l'endormir sur ses genoux en lui fredonnant des berceuses.

- Ma petite-fille reconnaît ma voix, elle reste attentive à l'appel de son nom !

- Croyez-vous possible que si petite elle puisse comprendre ? Sa réaction vient plutôt du bruit qui lui parvient !

Le visage grave Eva regarda Claude, puis ajouta :

Tu es un trop jeune papa pour savoir ce que sont les bébés, ta fille, je suis sure qu'elle me comprend.

Colette écoutait sa mère vanter les précocités de son bébé, elle en était ravie !

« Ce n'est pas possible, se disait-elle, ma mère s'occupe de tout ! Si je lui laisse trop de liberté, je n'aurais plus aucun droit sur ma fille : elle lui donne ses biberons, change ses langes, pour peu elle les enlèverait avant que sa petite-fille les souillent. »

''L'Eau Vive'', de Guy Béart, était l'une des chansons favorites que lui chantait sa Grand-mère Eva. L'air restera longtemps gravé dans l'esprit et le cœur des parents de cette époque. Elle était fredonnée sur toutes les lèvres, quant à Claude, il ne pouvait lui chanter ''La Madelon ''. Elle appartenait au répertoire des bidasses qui la rabâchaient chaque jour durant leurs classes, pensant ainsi alléger leur temps de marche.

C'était la période des chasselas. Les grappes avaient bien mûri, et les guêpes commençaient à s'y délecter de plaisir. La sœur de Claude, en prenait-elle autant sur le porte-bagages du vélosolex de leur père ? Quand un dimanche après-midi, avec la mère, ils vinrent aux Grands-Rois rendre une visite à Marjorie et sa maman. Pour les Delorme, c'était l'occasion de faire plus ample connaissance avec les beaux-parents de leur fils. Ils ne s'étaient rencontrés qu'à

l'occasion de son départ au service militaire. Ce jour-là, Colette et Claude les invitèrent à un repas.

Grand-mère Elise eut la bonne idée d'offrir une barboteuse à sa petite-fille. Cette *mémé* était devenue bien douce depuis qu'elle avait su oublier ses déceptions, ses contrariétés et ses rancœurs du passé. Aujourd'hui, elle avait balayé de son cœur cette amertume profonde, qu'elle avait si bien attribuée à son fils avant son mariage.

Cela faisait près d'une semaine que Claude était à se détendre dans sa famille. Chaque jour s'écoulait avec des heures merveilleuses, semblables aux petits nuages cotonneux dans le ciel. Elles naissaient au petit matin, se succédant sans trêve, à la façon des oiseaux qui reviendraient après l'hiver. Ayant retrouvé quelques forces, un climat tout neuf se révélait, toutefois, entre sa femme, sa fille et lui, un horizon un peu pâle se dessinait à l'heure du retour où, ses obligations allaient jusqu'à se confondre avec lui.

Gratifié au rang de papa, il réintégra la caserne aux premières lueurs de l'aube. Les jours s'ajoutant aux jours, puis aux mois, pour apprendre avec satisfaction sa nomination au grade de caporal. Il n'aurait jamais cru que le simple soldat Delorme cachât sous des dehors élémentaires, une telle capacité de témérité. Les simples sont comme les intelligents : avec la volonté, ils arrivent à se hisser aux rangs d'honneur. Certes, il était fier de son succès, mais il en devait une part à son Aspirant, pour l'avoir pris en sympathie tout au long de ses classes. Au fond, il avait senti ses défaillances et su lui redonner confiance. Alors Claude était capable, autant qu'il puisse en juger au profit des ses moyens, de renforcer des souhaits auxquels il ne croyait plus.

- Réfléchissez, disait-il. Vous devriez faire le peloton de caporal. Par la suite, ce grade vous donnera la possibilité d'obtenir celui de sergent. En Algérie, il vous apportera plus d'avantages pécuniaires qu'un simple soldat !

Au-delà ses paroles bienveillantes, Claude venait d'avoir ce qu'il espérait : rester en France en évitant le départ pour le Maghreb. En y réfléchissant, la vie s'attribue bien des bizarreries !

La caserne parut bien vide sans ses compagnons, vers qui ses pensées s'attardaient souvent, là, assis sur le bord de son lit ; il n'est de meilleurs endroits pour réfléchir ! Ils avaient tous 20 ans, eux étaient partis au casse pipe sans la garantie du retour. La chance saurait-elle sourire à Claude, et pour combien de temps encore à Tours ? Un jour il rejoindra ses camarades qui s'activaient fort, du point du jour au crépuscule, face à un ennemi résolu. Jean et Claude eurent de grosses larmes le jour de la séparation ; le cœur de ce dernier en resta tout ému, moins que celui Jean, c'était un grand sensible, empli de bonté, pétri par la peur d'un non-retour auprès de " sa Monique " ; ce voyage forcé lui hantait l'esprit.

Le coup porté à cette bande de copains était rude, après quatre mois d'une vie commune extraordinaire. Ce fut les meilleurs jours du temps d'armée de Claude, sans pour autant voir son opinion s'identifier à elle. Des scènes vécues avec ses potes durant leurs classes se ressassaient en lui. Kermabon, le plus petit de la promotion, vif comme l'éclair, malicieux et taquin, se plaisait à faire des farces aux gars de la chambrée. Adepte de la lutte qu'il pratiquait dans le civil, il entraînait certains d'entre eux dans des combats inégaux. Toujours à l'affût d'une malice, imperturbable

dans ses inventions, chaque soir une plaisanterie tombait sur ses potes : c'était le sommier d'un lit en équilibre sur le manche d'un balai, afin qu'une casserole d'eau sur la paille déverse son liquide sur le ronfleur, etc. ...

Tous n'étaient pas aussi sociables que Kermabon. A l'exemple de Pierre Curet ; un Tourangeau. Il trouvait ces jeux absurdes, pour ne pas s'y associer : '' vous êtes détestables ", disait-il. C'était un grand gaillard, sec comme un pied de vigne, au regard d'aigle, sombre, dans un visage saillant, coupé par une moustache de Mousquetaire, longue et raide. Son corps s'en allait à l'avant, tel un peuplier dans la tourmente. Il fallait faire trois pas quand il n'en faisait qu'un, sans parler de la mauvaise humeur permanente de cet original entêté. Père d'un enfant, il resta en France pour avoir mis le deuxième en route. En bonne conscience il disait l'avoir conçu pour éviter son départ en Algérie.

Claude caricature Pierre d'un signe peu flatteur, avec lequel il dut s'accommoder encore plusieurs mois à vivre et partager des choses communes. Il en existe des ingrates qui jalonnent péniblement votre existence ! Il en fut ainsi pour le reste de son temps passé à Tours. Pierre et lui furent chargés de suppléer les gradés à l'instruction de base aux appelés du nouveau contingent. Sans aucun doute, ils refaisaient leurs classes, mais de l'autre côté de la barrière. Claude s'explique :

« Aujourd'hui, c'est nous qui infligions les sanctions avec perversité. Le côté sentimental nous avait échappé, poussés par un esprit revanchard, enrôlés dans un cycle vicieux. »

Au-delà de sa tâche, l'important pour Claude était d'être en sécurité, au bénéfice de deux permissions par

mois. Son épouse entretenait son linge, il menait une vie médiocre, mais acceptable…

Le 11 Novembre 1958, dans le défilé des régiments, le pas des hommes de troupes résonnait fort sur la chaussée des rues de la ville de Tours. Claude ne portait plus le fusil sur l'épaule, comme le jour du 14 juillet, mais un pistolet mitrailleur à la hanche, et sa tenue de sortie " *46* " avait remplacé le treillis de combat.

Lorsque Claude fit son inscription au peloton des sous-officiers, le souvenir de son ancien chef de section, l'Aspirant Berthau lui revint. Il aurait été satisfait de l'apprendre, car raisonnait encore en lui ses paroles :

- Savez-vous qu'en Algérie, pour le même risque, il est préférable de toucher 30.000 francs que 5.000 francs ! « 300 francs que 50 nouveaux francs » Qu'en pensez-vous Delorme ?

- J'ai bien compris mon Lieutenant !

Chacun est libre de faire ce qu'il lui plaît, et puis, il ne prenait pas l'argent des pauvres. Ce n'était pas un inconvénient en ces temps de guerre. Cependant, avec le grade de caporal, cette période donna à Claude bien des sujets de préoccupation, car quelques semaines plus tard, il fut désigné comme accompagnateur de jeunes Oranais venant effectuer leurs classes en France.

Quelle aurait été sa joie s'il avait pu remplacer ce trajet regrettable vers le Maghreb, par un voyage d'agrément ! Il s'éloigne de la réalité, et écrit simplement : ce déplacement n'eut rien de touristique. Un ordre de mission en poche, il regagnait Lyon par le train. Il était attendu sur le quai de la gare par un Lieutenant, ainsi qu'un sergent et un autre caporal. Ensemble, ils prirent un train pour Marseille. Gare

Saint Charles, un chauffeur avec sa Jeep en bas des marches les réceptionna et les conduisit à l'embarcadère. Sans plus s'attarder sur le monde extérieur, ils embarquèrent pour l'Algérie, en direction d'Oran.

A vingt ans, ce voyage en mer, dans la cabine d'un bateau, aussi agréable fut-il, Claude ne pouvait faire semblant d'ignorer que les prétextes qui le réclamaient, l'envoyaient dans un pays en périodes de troubles. La traversée dura plus de trente heures sur une mer calme. Le soleil de décembre était encore chaud, et la nuit noire restait clémente. Claude découvrait sur ce sol algérien une ville d'Oran particulièrement sale et dégoûtante, notamment du côté de la gare, où des gens, aux mœurs totalement différentes aux leurs, semblaient s'y plaire.

Ce premier mois d'hiver lui donna soudainement l'impression d'être au printemps. Le ciel était si bleu, et la douceur du vent printanier en France, que ceux-ci les accompagnèrent d'Oran, où ils prirent le train, jusqu'aux portes du camp de stationnement des jeunes recrues. Dans les wagons surchargés de voyageurs, se trouvaient des choses les plus diverses en plus des bagages Les banquettes en bois rappelèrent à Claude celles de son enfance.

Les chèvres, la volaille, des caisses de fruits, des valises en cartons s'entassaient pêle-mêle parmi les voyageurs. Toutes ces (*choses*) dégageaient une odeur pestilentielle en plus des mouches venues les envahir. Après deux heures de trajet à petite vitesse leur convoi arriva sans encombre en gare desservant la localité ; dont le nom aujourd'hui échappe à Claude. C'est en jeep qu'ils rejoignirent un campement de l'armée Française. Ils débarquèrent là, dans un nuage de poussière, au milieu d'un champ d'oliviers à proximité d'un

village, loin des rumeurs des grandes villes. Des troupeaux de chèvres, sur un sol aride, broutaient il ne savait quelle végétation. Sur le dos d'un âne au petit trot, passait un homme à califourchon. A quelques mètres une femme sans âge, qui devait être la sienne, suivait les pieds nus, courbée sous une charge de bois mort ; laquelle aurait dû être celle de la bête.

Le chauffeur stoppa le véhicule à l'ombre d'un olivier, Claude retrouva ses esprits. Leur groupe s'avança à pied vers des baraquements en bois couverts de tôles et de toiles kaki. Près d'un mirador fantôme, stationnaient trois ou quatre camions militaires. Deux chiens, visiblement heureux de rencontrer des cousins venus de France, les accueillirent devant le bureau d'entrée. A l'intérieur l'adjudant-chef examina leur ordre de mission, puis, reprit d'un ton mi-sérieux mi-narquois :

- Vous serez ici comme en vacances avec un beau soleil ! Et voyez comme nos jeunes sont bronzés !

Claude se souvient avoir passé sur un lit de camp, dont l'état de propreté de la literie laissait en doute, deux nuits d'insomnie parmi les cris et un langage incompréhensible. Cependant, il n'avait pas à faire la fine bouche dans ce secteur qui n'était pas réservé au tourisme. Il dut accepter sa situation sans prendre le temps d'y penser. Il a souvent avalé sa salive pour se libérer des aigreurs du gâteau empoisonné que l'on lui servit encombré d'embûches – ceci lui apprit à avoir la dent dure. Voilà ce qu'il fallait qu'il cultive – la patience – pour être un inflexible, un trempé, l'insensible aux maux, l'invétéré au cœur de pierre. Fini le " *petit bourgeois* " qu'il était, qu'il est encore comme d'autres le sont, bien qu'ils le revendiquent.

Dès ces fractions d'épreuves franchies, ils reprirent le trajet à rebours en compagnie des jeunes recrues en habits civils. A Oran, plus d'une centaine de garçons vint grossir les rangs. Des militaires du contingent leur prêtèrent main-forte. En gare de Marseille, deux officiers se joignirent à leur groupe. La liaison par le train jusque dans le Morbihan, leur demanda une grande vigilance auprès de ces Oranais, malgré l'encadrement musclé. Tant de choses écartaient l'hypothèse d'une mission sans difficulté, mais confirmait la règle où chacun devait garder son calme. Chaque nouveau transport infligeait l'attention sur le nombre d'indociles et d'humeur agressive, bien sûr, il y avait l'interprétation des messages. Seule, une minorité de jeunes pouvait les appliquer, quant à ceux qui ne parlaient pas français, ils refusaient de s'associer au groupe.

Ce voyage tumultueux, donna à Claude l'occasion de voir Paris à toute pompe, en camion, de la gare de Lyon à Montparnasse. Quant aux boîtes de rations, il en mangea jusqu'à saturation tout au long ce déplacement. Le soir à la caserne de Vannes, la tambouille ne fut que mieux appréciée. Des souvenirs de ce périple resteront profondément tracés dans sa mémoire. N'empêche ! Il fut angoissé. Son soulagement n'arriva qu'au moment de l'abandon de ces jeunes musulmans vers leur nouveau futur. Le soir même, Claude *s'engouffra* dans le train en partance pour Tours. L'armée le gratifia d'une permission de 72 heures, consécutive à cette vie de nomade qui dura deux semaines. Cela lui permit de découvrir des horizons nouveaux habités de gens étranges, apparemment inoffensifs. Cependant, ce

pays était devenu hostile aux pouvoirs de la France chez lui, d'où le conflit sanglant.

Cela lui apparut utopique d'être séparé de sa famille qu'il aimait, de se voir déraciné de son trou comme un arbre que l'on ne désire plus. Pourquoi ? Pour qui irait-il risquer sa vie sans savoir si la cause en valait la peine ? Un conflit où le sang coulait sur les deux fronts. C'est peut-être dommage, quand les belligérants ne se connaissent pas. Sa patrie n'était pas en danger ! Sa vie ne valait pas ce sacrifice. Moralement, il refusait ce déracinement ; est-ce par égoïsme ou par instinct de survie ? Des idées démentielles germaient en lui, agitaient un instinct de sauvegarde. Toute la pitié de son cœur voyait la haine l'envahir.

A la terreur que lui causait la perspective du départ, venaient s'ajouter des idées démentielles. Tout d'abord, la crainte que Colette cesse de l'aimer, ensuite, le risque pour sa fille de ne pas revoir son papa. A ce propos, Claude désirai que son enfant soit baptisé, et l'on choisit Linette pour marraine.

- Ho ! Oui je veux bien ! Si vous saviez le plaisir que vous m'apportez, c'est extraordinaire !

Ils devaient bien un remerciement à leur cousin René Chapelier, en lui offrant le parrainage pour les avoir soutenus et réconfortés, Colette et Claude, à l'occasion de moments déplorables, notamment le jour de leur mariage.

La cérémonie du baptême se fit en l'église de Coutras. Les voûtes furent les témoins muets de cette onction d'eau bénite sur le corps d'un petit être qui était cher à son papa. Son enfant ignorait tout de la frayeur graduelle de son cœur. C'était la souffrance des blessés, le sang des morts qui le contrariait ainsi. Pour donner un sens à cet ondoiement,

un repas de famille avait lieu chez ses beaux-parents. Pour les parents de Claude, il ne s'agissait pas de refuser. D'ailleurs, sa mère avivait ses idées de bonté divine et de pacte avec le bonheur universel des hommes, se félicitant intérieurement d'avoir su abandonner les rancunes stupides de ces dernières années.

Face aux conjonctures actuelles, Colette et Claude devaient pour leur enfant lui garantir une vie sereine. Leur bébé grandissait sous leurs yeux émerveillés, ses premières dents gonflaient ses gencives. Il s'ensuivit des rougeurs aux fesses et sur ses pommettes bien rondes. Les pleurs aggravaient la situation. Grand-mère Eva trouva un remède pour abréger une partie de ses souffrances. Elle se mit en quête de lui fabriquer un petit sachet dans un bout de tissu, dans lequel elle enferma l'os cornu d'une limace grise. Elle cousit à ce gousset un ruban qu'elle noua autour du cou de sa petite-fille.

- Vous allez voir ! dit-elle, demain cette gamine n'aura plus de douleurs.

Cette méthode confirma la règle. Les autres dents poussèrent sans douleur, et même sans le papa…

Les mois s'écoulèrent encore âpres, sournois, au ras du sol, balayant de leurs franges les squelettes des arbres. Dans les vallons du Ruchard, tout n'était plus que poudre d'eau, fumée livide, crevée ici par un hérisson de ronces, là, par un tronc luisant. Les buissons apparaissaient confusément puis se perdaient entre les grandes charpies fuligineuses. Par leurs déchirures, se découvrait la route. La troupe avançait vaguement au-delà des carcasses de chars, laissées là pour cibles, à se dissoudre sous la pluie avec les effilochures du

ciel. Pour Claude, des idées, de belles images s'envolaient vers sa femme chérie. Une giclée de gouttes glacées venue se mélanger aux larmes sur ses joues, lui apporta quelques frissons.

*Claude dans sa caserne à Tours 1958*

## *Chapitre* 4

Janvier était là, et le soleil tombait au-dessus de l'horizon, vertical, comme une pierre. Mais en lui tournant le dos, Claude ne s'aperçut de rien, ayant l'esprit plus occupé par son départ prévu en cette fin de mois. Ce ne fut seulement qu'au où Colette lui donna le bras que, soudain, en faisant demi-tour, il vit le disque orangé du soleil tout près de disparaître et le crépuscule tomber. Du fond du village, qu'ils avaient parcouru jusqu'aux vieilles maisons, il fallait bien revenir, même se hâter pour être rentré avant la nuit.

- Hé bien ! fit son épouse brusquement, je ne pensais pas qu'il fût si tard, le temps passe si vite quand tu es près de moi mon chéri !

- Oui ! Trop rapidement ! Demain Je n'aurai pas l'occasion d'assister à un nouveau coucher de soleil, ni de participer au mariage de ta sœur Pâquerette, en épousant *Riri,* Henri Delanne ! Cependant, Claude profita de celui de son frère Michel, le jour où il épousa Roseline.

Puis il quittait cette cérémonie d'épousailles pour donner le change avec une plus sordide, quand, au petit matin de janvier, il vit le Lieutenant Marchal s'avancer d'un pas décidé dans la cour de la caserne Baraguey d'Hilliers. Claude était venu s'aligné avec les troufions de son contingent le paquetage aux pieds, sachant qu'il recevrait l'ordre d'embarquer dans les camions en stationnement. Prenant la tête du convoi, le Lieutenant le dirigea vers la

gare de Saint-Pierre-des-Corps. Une rame de wagons isolée au cœur des voies de garage sans âme, attendait des centaines d'hommes équipés de tout leur fourniment. Une "loco" électrique relia au plus vite ce convoi, et prit la direction de Bordeaux ; le voyage resta bien court… Pour tous ces militaires, l'arrivée se passa incognito. Avec une précision de maniaque, ils allèrent d'instinct s'entasser dans des camions qui filèrent vers le camp de Souge, à quelques kilomètres de Mérignac. La forêt de pins aux abords laissait croire à un lieu de repos. Une imperceptible rumeur montait d'elle, souffles, soupirs, dont aucun ne savait qui, et quoi. Ils devinaient, ils redoutaient… ils étaient au 57ème R.I " régiment d'infanterie ".

Toute cette horde de chasseurs se rendit au magasin d'habillement troquer sa tenue bleue-foncé pour une kaki, une métamorphose radicale qui lia ses hommes sans distinction aux autres fantassins dans ce casernement. Plus tard, dans un parfait mimétisme, ils allèrent à la soupe. Puis, au son du clairon, raisonna le couvre-feu, les hommes montèrent se coucher dans les châlits. Claude trouva difficilement son sommeil.

De nouveau, un coup de clairon brisa le bruissement des branches dans la forêt. Alors, ce fut le réveil pour tous, le camp prit une allure de fourmilière. On pouvait voir des militaires sortir des baraquements en tenue un peu négligée, un quart en tôle cabossé à la main se diriger en détachement d'un pas pressé vers le jus. Ils allaient arriver au réfectoire, fait de baraques en préfabriqué. Et déjà, par intervalles, on apercevait des camions garés. Sitôt le déjeu-

ner pris, une demi-douzaine de ces véhicules, datant de la dernière guerre, devait les reconduire en gare de Bordeaux.

Cette fois ils laissaient la forêt pour entrer dans la banlieue, et la suivre jusqu'à la gare de triage, là, des wagons de voyageurs les attendaient sur des rails luisants. Evidemment, le lieu n'était guère fréquenté par d'autres voyageurs qu'eux-mêmes. Voire, en le faisant exprès, ils ne seraient jamais venus se perdre ici ; or, il arriva qu'ils y fussent. L'attente dura jusqu'à la tombée de la nuit. Malgré la froidure de l'air, ils étouffaient de chaleur dans les compartiments, comme des œufs à la coque dans l'eau bouillante sur un fourneau. Une ambiance récréative s'était créée avec des bousculades, des chants, des rires malgré la destination. Toute cette horde de guerriers se chahutait *amicalement*. Le soleil allait disparaître à l'horizon quand ils sortirent le casse-croûte de la traditionnelle musette en bandoulière. Rien ne manquait dans ces boîtes de rations, depuis le pain de guerre, les boîtes de thon, de sardines, de corned-beef, le chocolat, le sucre, les poudres appropriées aux boissons acidulées, des pâtes de fruits, et la petite bouteille d'alcool ; de quoi manger, *tenir*, pour 24 heures, voire 48.

Dans ce mouvement d'exode s'échappaient des bruits métalliques, des rumeurs, des appels, des invectives. Un engagement qui plaisait aux autres, au déclin d'une journée insolite, alors que Claude essayait de se réfugier dans un coin tranquille pour faire le point sur son sort. Moralement, il avait à faire front au malheur qui le poursuivait. Son cœur douloureux souffrait de chagrin dans ce train innocent que rien ne pouvait arrêter. Dans la brume de ses yeux appa-

raissaient deux visages, celui de sa femme adorée, l'autre tant chéri de sa petite Marjorie, alors son âme se mettait à jouer à la devinette : « Les reverras-tu un jour ? » Etait l'éternelle question qui revenait comme un écho.

Le temps était donné à son imagination pour aller flâner sur le chemin des parentèles. Moment intense devant la suffocante laideur d'un voyage ce détachant comme une gangrène ; rage qui le faisait frissonner des pieds à la tête lorsqu'il songeait à ses proches, ses parents, son frère, sa sœur, en particulier son Grand-père Elie. Il lui avait dit avant de se séparer pour la dernière fois :

- Tu es un dur… tu t'en sortiras toujours où les autres sécheront !

C'était de belles paroles réconfortantes, mais quel sort lui sera-t-il réservé là-bas ? Où ira-t-il ? Que deviendra-t-il ? Il cherchait désespérément une réponse à toutes ces questions. En même temps le seul réconfort se trouvait sur son cœur, quelques photos de Colette et Marjorie glissées dans une poche de sa tenue 46. Elles l'accompagnèrent tout au long de sa campagne en Afrique du Nord.

Toute cette agitation avec ses bruits exaspéraient Claude, jusqu'à ce qu'il soit tiré de sa rêverie, alors il retrouvait sa place parmi ses camarades. La nuit venait de tomber, le train roulait dans un décor que l'on devine. A gauche, maintes fois des quais se dessinèrent. Claude grignota une barre de chocolat, chercha un peu de sommeil qui ne vint pas vraiment. A l'aube, de sa place il aperçut la côte et la mer qui la mouillait. Une vedette passa, rapide, laissant un sillon d'écume. Il lança un nouveau regard et ferma les paupières, espérant trouver le sommeil. Jusqu'à Port-Vendres le paysage resta le même. Le train ralentit pour la dernière fois. De

l'avant à l'arrière des roues grincèrent, un œil rouge dans le sémaphore, un autre vert libéra la voie, la gare leur apparut, c'était l'aboutissement de leur destination en France.

La ville de Port-Vendres avait retrouvé son animation, à l'heure où ses braves citoyens partaient accomplir leur devoir de travailleurs. Tous restaient indifférents à ces jeunes qui, sans répit, les jambes ankylosées, les yeux gonflés, leur barda sur l'échine, allaient eux aussi, mais du côté des grands locaux réservés aux isolés militaires. Dans les dortoirs, des châlits sans fin bordant les allées les attendaient. Ils y passèrent deux nuits avant d'embarquer pour le sol Algérien. De leur hébergement, s'apercevait le port avec son trafic intense. Essentiellement au service de la troupe, avec sa meute de gros bateaux, peu de civils français partaient vers cette destination. S'y ajoutait les quelques bateaux marchands, aux transports du bois et des agrumes. Au travers des tourbillons de mouettes voraces, des vapeurs sortaient des cheminées.

Dans l'après-midi du lendemain, une grande partie des locaux se vidèrent, et leurs occupants se dirigèrent vers le port. L'El Mansour les attendait à destination d'Alger. Le port consommait et rendait les hommes comme des marchandises, avec une fièvre froide, réglé par un cycle rigoureux d'un conflit. Ce n'était plus un amusement pour ce navire. Son orgueil pour la pêche ne comptera bientôt plus que pour une alvéole dans sa longue carrière.

L'homme doit rêver d'asseoir d'autres activités dans ce chemin d'eau, plutôt que de faire transiter des hommes vers des pays en guerre ; lesquels partaient à la découverte. Ceux qui quittaient et ceux qui restaient, peu de familles

sont venues échanger des mots. Ils restaient muets, sans sourire en ces dernières minutes. Ils n'y pouvaient rien, et ils frémissaient tous de la même impatience, dire un dernier adieu.

Dans les cales immenses, les soldats y étaient parqués, leurs paquetages déposés à même le plancher. Bien souvent ils leurs faussèrent compagnie, tant la mer était houleuse. Un régiment de chaises longues leur tendait les bras. Elles furent l'objet de belles glissades, quand sur le parquet poisseux, elles allèrent se mélanger avec fracas. Comment trouver le repos dans un aussi grand désordre ? Claude a gardé le souvenir du premier repas par une forte houle. Un instant typique qui aurait eu le mérite d'être filmé. A voir tous ces militaires de part et d'autre du guichet de service, dans le tangage se faire chahuter, et qui tentaient de se maintenir debout, était un moment inaccoutumé. Cette " *peuplade* "avançait prudemment, une main agrippée à la main courante, l'autre tenant le quart et les gamelles. En trois coups de louches, les cuisiniers derrière leur lucarne leur servirent un bouillon… des nouilles à la tomate, un quart de bière et de quatre mandarines. Au total, 10% des hommes parvinrent à regagner leur place avec un menu complet dès qu'ils eurent lâché la rampe. Les premiers vacillèrent en raison du roulis, laissant échapper le quart de bière, les suivants leur gamelle avec le bouillon. Pour les autres, inutile de retenir les pâtes qui glissaient du plateau comme un morceau de savon dans la baignoire. Tout ce désordre fit du parterre une patinoire, laquelle réservait à la suite des *processionnaires,* un retour tourmenté. Les moins dégourdis échappaient leur ration avant de s'étaler dans cette purée. En réalité, aucun ne put résister à ces deux

pièges ; la tempête et, la nourriture répandue au sol. Dans cet imbroglio, les plus chanceux trouvèrent le calme et la stabilité de leur estomac, malgré les odeurs nauséabondes. La conjoncture força les plus hardis à confondre les chaises longues pour des luges. A ce jeu de glissade, l'un s'asseyait sur la toile, l'autre derrière sautait sur la barre transversale, les mains accrochées sur les montants poussait un bon coup. La petite embarcation allait à la rencontre des autres chaises sur le parquet, *encaustiqué*, entraînée naturellement par le balancement du bateau. Le spectacle était à l'image d'un manège d'autos tamponneuses, leurs passagers ravis. Silencieux dans un coin, Claude restait bloqué contre un monceau de paquetages, se nourrissant de mandarines, trop pénétré par l'injustice de cette situation pour être satisfait du spectacle. Il avait suffi d'un cri d'admiration trop perçant d'un camarade près de lui, pour sortir de ses songes.

« Réellement, pensait-il, nous sommes bien parqués comme des bêtes ! »

Si Claude n'avait pas été trahi par son estomac, le sommeil en revanche ne voulut se manifester. La promenade sur le pont n'était pas autorisée, les vagues le recouvrant. Pour oublier toutes ces punitions, chasser tous ces maux, Claude renouvela ses pensées pour ceux qui lui étaient chers. La scène jouée par les acteurs amateurs se termina. Ils restèrent enfermés une grande partie de la journée dans ce capharnaüm. Puis, la mer agonisa avec toutefois des répliques.

L'instant où le jour s'assombrit, les militaires furent autorisés à monter sur le pont. La cale ainsi dégagée était nettoyée avec le matériel mis à la disposition des occupants. Jusqu'au petit matin ils passèrent une nuit plus sereine.

Puis, l'angoisse au ventre, ils découvrirent les côtes Africaines toutes blanches sous un soleil étincelant, alors Alger se détailla en dentelle dans le ciel azuré. Au cœur de cette ville grouillait un grand nombre de militaires ; dont la plupart ne savait pas grand chose des événements de la guerre, sinon que c'était loin d'aller bien.

Son paquetage sur l'épaule, Claude posa craintif les pieds sur le sol des hostilités. La troupe se mit en marche vers le centre d'accueil à grande capacité établi près du port. Dès leur arrivée en Algérie, les militaires étaient dirigés vers les compagnies éparpillées dans les différents secteurs stationnés dans le djebel. De savoir cette mission dangereuse, Claude garda l'esprit tracassé durant tout le trajet. Puis les hommes du 57ème régiment d'infanterie se virent conduits vers un dortoir, quant à Claude il s'efforça à conserver son sang-froid, pour réapparaître après la soupe avec plus de trac.

Les jours plus longs ici permit à ces militaires de visiter en groupes la ville dans ses proches quartiers biens français. Les grands yeux bruns au regard profond des passants préoccupèrent plus Claude que les vitrines. La peur s'incarnant en lui, il crut discerner l'omniprésence d'un ennemi dans la foule.

Le lendemain matin, une partie du contingent de Claude fut dirigé vers la gare des chemins de fer Algériens. Dans les wagons de 3ème classe aux banquettes en bois, la troupe se mélangea aux autochtones bruyants, sans délicatesses dans leurs manières de vivre, accoutrés de vêtements bizarres aux couleurs criardes, surprenants pour eux européens. Les hommes ne se retenaient pas d'envoyer des

crachats colorés sur le plancher, qui en était jonché. Ils étaient toujours prioritaires sur les femmes voilées pour les places assises. Des grappes d'enfants restaient indifférentes au comportement des parents.

Le train, tiré par deux puissantes locos diesel, suivait à distance de cent mètres une draisine précédée de trois wagons plates-formes. Celle-ci avait pour mission l'ouverture de la voie unique, afin de détraquer l'éventuel mécanisme d'une mine. Les quelques deux cents kilomètres pour rejoindre Bougie, à vitesse réduite, furent interminables. Parmi des paysages divers, débutèrent les cultures maraîchères florissantes. Puis, longeant le littoral, ce fut des vignobles, des orangeraies, et des céréales en abondance. Plus à l'intérieur des terres, commencèrent les plantations d'oliviers et de figuiers, d'autres restaient plus désertiques avec leurs cactus proliférant et vigoureux. Arri-vèrent les zones montagneuses, à l'avis de Claude, les plus inquiétantes jusque-là, de part leurs secteurs à hauts risques et d'attentats. A chaque station le train faisait une halte. De part et d'autre des quais de jeunes cireurs attendaient, envahissants avec leur façon de réclamer les chaussures des militaires. Ces enfants perpétraient la technique de leurs cousins des grandes villes, c'était bien le moment !!!

Dans des caisses grillagées, entassées dans les couloirs, piaillaient les volailles assoiffées. Plus le convoi avançait, plus la misère semblait incrustée dans le paysage et les villages. Sur les quais, parmi les voyageurs, les gamins couraient en tous sens après avoir enjambé les voies de garage. Le crâne rasé, vêtus de nippes, ils se ruaient à l'assaut du train, brandissant leurs pâtisseries sucrées, une douzaine d'oranges qu'ils proposaient aux militaires à des prix élevés.

La modique somme ainsi récoltée irait dans la famille fellah améliorer son train de vie calamiteux.

Ils passèrent à Tizi-Ouzou, capitale de la figue, puis Palestro, le royaume des brigands embusqués dans les montagnes aux gorges profondes et meurtrières. Le reste du voyage se poursuivit par de nouvelles découvertes, entrecoupé d'arrêts intempestifs. Le train venait de rejoindre le petit convoi d'ouverture bloqué devant un lot de pierres tombé de la falaise. L'attente se prolongea pour dégager le passage. Plus tard, c'était un troupeau de chèvres en *rase* campagne, venu occuper la voie. Chaque fois tous ces militaires vivaient dans l'incertitude d'une embuscade tendue par les rebelles. Peu rassuré, Claude épiait les hauteurs et ses replis, pensant y découvrir un éventuel ennemi aux aguets, et contre lequel il aurait été impuissant ; il se rassurait…

Des signes avant coureurs annoncèrent la proximité d'une grande ville dans un golfe. Le fleuve qu'ils longeaient, la Soummam, y déversait ses eaux jaunâtres. Dans cette vallée étroite, les vignes et les orangers restaient les premières cultures avant les céréales. Au-delà de cette zone agricole, rive gauche, se cachait la mer derrière une haute montagne, dont certains massifs gardaient une grande partie de l'année leurs pics enneigés. Cette barre rocheuse s'immobilisait brutalement en surplombant la ville de Bougie. Dans cette gare, le train termina sa longue étape. Sur les quais des soldats du contingent en treillis, un brassard de P.M « police militaire » accueillirent les nouveaux arrivants, un pistolet mitrailleur à la hanche pourvu d'un chargeur à

munitions ; ce qui laissait à penser qu'ils ne venaient pas en villégiature.

Bien escortés jusqu'à la sortie, ils étaient ensuite dirigés vers un parking où plusieurs camions militaires les attendaient. Chacun d'eux, à l'appel de son nom, montait dans l'un des ces véhicules avec l'héritage de son paquetage. Pour Claude, ces transferts duraient depuis son départ de Tours, et figurez-vous, il n'était pas à la fin de ses vingt-huit mois d'armée !

Dès que ces troufions furent installés, un long convoi se forma dans la ville. Il quitta Bougie en longeant le golfe, sur leur droite, se distinguait un camp de légionnaires. Au-delà de cet immense cantonnement, des dizaines de gros réservoirs de pétrole brut s'élevaient sur des terrains entourés de clôtures électriques. Cette manne arrivait par pipeline d'Hassi Messaoud. Dans le port marchand les tankers recevaient leur chargement. L'entrée d'un pont enjambant la Soummam, restait protégée par d'énormes bidons de béton disposés en chicane, reliés entre eux par des chaînes. Avant de franchir ces obstacles, des sentinelles, l'arme aux poings, contrôlaient les cartes d'identité et les laissez-passer des civils circulant par-là.

A la sortie de ce pont, la route se sépara en deux. Le convoi dut se partager, celui de Claude fila vers la gauche en direction de Djidjelli. Cette route nationale débutait par une plaine étroite, se laissant au fur et à mesure envahir par la montagne. Durant une heure de trajet, avant le premier arrêt, Claude ne lut point un roman sur le banc central du camion. Celui-ci laissa filer les deux autres et stoppa sur une langue de terre au pied d'une montagne boisée de chênes-lièges et d'arbousiers. Ils venaient d'arriver sur le parking

d'un camp militaire, à l'abrupt d'une montagne, la paroi rocheuse. Ce lieu surplombait la mer de plusieurs mètres, ne laissant place qu'à la route.

Une quinzaine d'appelés venait d'arriver au P.C, ''poste de commandement '', du 57ème R.I**.** Sous de hauts eucalyptus, étaient implantés des baraquements en préfabriqué pour la troupe. Les cuisines au-delà et, le service administratif, paraissaient construits en dur. Dans la cour d'honneur, face aux dortoirs, le drapeau Français flottait en haut de son grand mât. Une sentinelle, au poste de police en contrebas du camp, gardait l'entrée. Celle-ci près de la route restait un point vulnérable à toute attaque, ainsi que les autres lieux d'observation disséminés dans l'enceinte. Sur la route, trois sentinelles en arme contrôlaient la circulation ; à l'identique du pont de la Soummam.

La nuit allait tomber sur le camp dissimulé sous la verdure. Claude déchargea son paquetage le cœur serré, alors que dans son dos les rires joyeux des anciens saluaient la relève. En dépit d'un voyage forcé, balisé par la bêtise des hommes, il découvrait le camp de Tichy en période de conflit, et ses militaires pour le protéger. Soulagée une telle étape, la petite unité était dirigée vers un grand dortoir à l'armature métallique. Les anciens semblaient satisfaits de leur présence, qu'ils les accueillirent comme un nouveau souffle d'espoir, voire une vague de renouveau.

Les arrivants leur donnaient des nouvelles appuyées de la métropole, tandis que les anciens leur attribuaient un lit ; puis ensemble y allaient à la soupe. Le grand réfectoire de la troupe, le mess des sous-officiers, le foyer, ainsi qu'un petit atelier de menuiserie jouxtaient les dortoirs. A l'op-

posé de ce corps de bâtiment, en passant sous une haute futaie recouvrant une courette agrémentée de massifs de fleurs, se trouvait une allée, suivie de cinq marches ; cet accès menait aux cuisines et les bureaux administratifs.

De retour au dortoir, Claude prit conscience de l'obstacle. Vouloir cacher les choses, ou essayer de se convaincre faisait lever brutalement de redoutables dilemmes qu'il avait refusés jusqu'ici. Alors, il fit son lit au bas d'un châlit. N'ayant rien d'autre à faire, il s'assit dessus. Avec son partenaire de gauche, pourquoi celui-là, il entama le dialogue A la vérité, il lui parut plus accueillant que les autres. Le peu de temps qu'il prit à l'écouter, avant de prendre son sommeil, ne suffit pas à le connaître.

Nouveau bleu du contingent 58 1/B, une fois isolé entre les draps, Claude était à la recherche de réponses à ses questions, sans vraiment trouver les mots. On l'avait envoyé en anonyme, dont aucun ici ne connaissait sa vie. Elle sera marquée au-delà de sa sensibilité par une série de faits déprimants, à cette époque du passé où commençait le futur, où l'ombre montait sur son personnage. Au midi de son âge, que rien n'abritait du pan de fraîcheur que projetait l'univers de son enfance, il lui arrivait de se réfugier dans le contour de confiance qu'il se figurait. Que sera demain ? Où ira-t-il atterrir, car les postes à pourvoir à Tichy étaient restreints en comparaison du nombre d'arrivants.

Il écouta le terrible silence, transi de peur, imaginant qu'il put y avoir un miracle. Le sommeil vint brouiller ses pensées, son esprit gambergea, les yeux emplis de larmes, il resta pétrifié par le symbole de la guerre, où son Grand-père

et son père avaient combattu, laquelle guerre du fond de son cœur il rejetait. Une pensée, la dernière avant de plonger dans le sommeil, s'égara vers l'image de sa femme.

Quelle surprise le matin d'entendre le clairon sonner le réveil, quand dehors le soleil laisse tomber son feu. Evadé d'un périple qui dura une semaine, écrasé de fatigue, dans un calme relatif, Claude venait de passer une nuit apaisante. Chacun prit le temps de s'étirer dans son lit, puis, avec son nécessaire de toilette sous le bras, se dirigea vers un grand bassin en ciment surélevé, adossé contre un rocher. L'eau limpide d'une source s'y écoulait par un bec en cuivre. Installés comme des lavandières autour d'un lavoir, les appelés, torses nus, firent leur toilette, d'autres utilisèrent les lavabos collectifs. Le petit déjeuner était servi à huit heures dans un grand réfectoire : café au lait, pain frais, beurre et confiture. Plus tard, un homme longiligne, les cheveux blonds taillés en brosse, des yeux clairs comme un jour d'été, arriva d'un air décidé. C'était l'Aspirant, chef de section venu rassembler ses hommes en au centre dans la cour d'honneur. En attente d'une cérémonie, Claude s'efforça d'enrayer une vague de mélancolie. Cette invocation lui donnait l'apparence de retrouver sa raison, dans l'intention louable de ne pas chagriner sa première journée sur un sol colonisé. Un clairon sonna la montée des couleurs. Par un salut énergique, et dans une attitude de fonceur, le sous-lieutenant présenta sa section au commandant de compagnie.

Claude a connu des rassemblements où les discours du Capitaine de Compagnie ne passionnaient pas les hommes de troupe. Les moins vaillants et les anciens somnolaient debout, en rêvant aux petites heures passées en per-

mission, à une future libération. Ce matin-là, il avait le sentiment que les nouveaux arrivants dans cette assemblée, après la cérémonie traditionnelle, avaient l'écoute suspendue aux lèvres du chef. Ce dernier énuméra la liste des arrivants qui devaient regagner les différents postes avancés du bataillon.

Des noms étaient jetés dans l'air les uns après les autres. Chaque fois le cœur de Claude se délestait en l'absence du sien. Un frémissement lui parcourut l'échine. Chacun, si désespéré, si timide fut-il, dut faire preuve de courage en se disant quelque chose, n'importe quoi, lui permettant d'excuser sa fragilité vigilante. Son nom resta dans le secret. Une joie intérieure l'envahit, alors que son sang brûlant battait fort dans ses veines. L'étau qui bloquait son estomac, en ce temps fébrile, se desserra peu à peu pour en être soulagé. Il oublia toute présence autour de lui, comme transporté dans un autre monde l'espace d'un instant. Des claquements secs et saccadés le tirèrent de son égarement passager, trois bananes au-dessus de leurs têtes passèrent dans le ciel à ce moment-là. Sûrement des hommes du R.I.P « Régiment d'Infanterie Parachutée », qui partaient en opération. Cela, il s'en souviendra le restant de sa vie. Plus distraitement il écouta les consignes du Capitaine : « C'est l'histoire du comédien qui continuait de jouer devant une salle vide. »

Alors la tension insupportable, dangereuse, qui régnait depuis un moment s'apaisa brutalement, comme si, dans la profondeur du désespoir où chacun se noyait, cette petite notation eût apporté un minuscule filet d'espoir, le sentiment que tout n'était pas irrémédiablement perdu et qu'il restait d'infimes havres au plaisir de demeurer ici,

même si Claude était condamné à butter sans cesse contre l'emprisonnement néfaste, à se déchirer aux écueils d'une douleur toujours sous-jacente sous l'apparence lisse du quotidien. Amertume pour lui, comme pour sa famille, cependant il songeait à la chance qui lui était donnée aujourd'hui. La C.C.S. ''Compagnie de commandement et de service'' n'était pas autant remplie de pièges, comme en détient le djebel où chaque acte ou déplacement est à la merci de ce qui relève du risque de se faire tuer.

Plus tard, dans la journée, il assista au départ de ses camarades envoyés dans les compagnies opérationnelles du 1er *bat*'', bataillon. Le camion de la veille repartit, escorté d'un half-track : « C'était un véhicule équipé de chenilles à l'arrière et muni de roues à l'avant, portant une mitrailleuse à tourelle sur la cabine. La caisse était à découvert blindée de tôle. Au centre, sur deux bancs latéraux en bois, les militaires étaient assis dos à dos. »

Dès que le Capitaine eut tourné les talons, la vie au poste reprit son cours normal. A Tichy, les places à pourvoir se comptaient jusqu'à trois ; par miracle l'une d'elle fut attribuée à Claude. Combien de temps restera-t-il ici ?

Les jours passaient dans une assez bonne ambiance. Armand Mallo était le plus poche camarade de chambrée de Claude ; la situation leur permit à mieux se connaître. C'était un insulaire, natif d'Ars en Ré. Un gars généreux, tolérant, sensible au malheur des autres, aux facultés saines et sensées, digne de respect, un sportif loyal. Il fut le seul avec lequel Claude s'ouvrit de ses soucis. Il resta son bon conseiller, se fiant aveuglément à lui pour tout ce qui s'inscrivait à son programme de vie. Ses meilleurs propos furent de le sortir de cette envie de fumer, d'aborder la vie

avec la lecture, et la pratique d'un sport. Il était à l'âge où l'esprit sait faire les différences. Il a gardé de lui l'image de l'homme moderne qu'il aurait aimé incarner.

S'aventurer sur son océan de signes semblait avantageux pour Claude. C'est alors qu'il fut frappé par une formule qu'il reprenait de la bible : « rendre le bien pour le mal ; pardonner. » Ce label de qualité l'aida à poursuivre sa route et le soulagea de ses angoisses.

Claude prit la résolution d'abandonner la cigarette. Armand ne s'étonna pas de la promptitude de sa décision à mettre fin à cette drogue. Tous ces soldas avaient de grands moments de détente. Ceux-ci s'attribuaient de manière irrégulière, rarement des journées complètes, parfois aucun, car leurs obligations au P.C. consistaient à la protection du Colonel en tous lieux : dans sa résidence, au camp, en cours d'opérations. Son temps passait sur le terrain mobilisait une majorité d'hommes d'appuis autour du bivouac. Les sorties du Colonel étaient à raison de deux ou trois dans le mois.

Au cantonnement, les moments de détente des appelés se passaient à jouer au basket sur un terrain à proximité du dortoir. Armand se révélait l'un des meilleurs de l'équipe. Des rencontres s'organisaient entre les groupes de quelques régiments stationnés à Bougie. Ces matchs les sortaient de l'isolement, un plaisir aussi de se sentir responsables, dont il leur semblait jusque-là, que les règles qu'ils subissaient provoquaient leur propre défaillance, la désillusion l'emportait sur l'attachement pour un être, mais surtout moins outillés pour faire face aux épreuves de la vie postérieure. D'autres distractions locales étaient offertes à tous. Il restait à chacun le choix dans la diversité : ping-pong, natation, exercices d'haltérophilie dans la nature. Ceux-ci se prati-

quaient sous un bosquet d'eucalyptus, au dos des cuisines, sur un terrain aménagé par les anciens en plate-forme plus ou moins bosselée. Les haltères rudimentaires étaient fabriqués de boîtes conserve diverses, garnies de ciment, et réunies par un tube d'acier.

Les entraînements de musculation s'exécutaient à même le sol, le dos allongé sur une planche étroite surélevée d'une pierre ; sommaire et inconfortable ; direz-vous ! Leur camarade Pinot restait le plus expérimenté du groupe. Outre son métier de photographe dans le civil, qu'il pratiquait aujourd'hui pour les besoins de l'armée, c'est lui donnait les conseils aux débutants, prétextant bien connaître les méthodes. Garnier, un gars de Dordogne, se comptait parmi les adeptes. Il fallait le voir se lancer dans les épreuves, mais rien de sérieux, car il arborait un sourire perpétuel. Outre de ses blagues qui amusaient les autres, c'était un véritable boute-en-train :

- Je viens me fortifier les bras, disait-il, après, faites gaffe à moi !

Musclé comme une musaraigne ; il en aurait eu bien besoin. Cette comparaison est plus taquine que sévère, car comme ce petit mammifère insectivore, ses incisives étaient avancées. Alors que ses camarades auraient aimé rester concentrés, il faisait le clown autour d'eux. C'était le temps de détente en folie, le temps de tous les enthousiasmes, de tous les oublis.

Le cap des récréations étant franchi à 14 heures. Salvi s'installait au volant de l'half-track ; il n'agitait plus les poids pour se maintenir en forme. Garnier dans la tourelle prenait la commande de sa mitrailleuse, alors que le chef et une douzaine d'hommes de sa section s'asseyaient dans la

caisse blindée. Au début de cette période estivale, le groupe, bardé d'armes et de munitions, allait une fois encore partir jusqu'à la tombée de la nuit, avec pour mission : La surveillance de la population d'autochtones venue fréquenter les plages. Il s'agissait pour eux d'errer sur la route longeant le rivage chargé de vagues et d'embruns aux odeurs salines.

L'orchestre philharmonique du régiment se composait d'une vingtaine d'appelés. Ces virtuoses venaient pour la répétition s'aligner trois fois par semaine sur le terrain de sport ; ainsi qu'Armand, tous s'adonnaient à cette passion. La quiétude grandissait en Claude, comme un rameau sur son arbre. Il découvrait qu'il n'était pas le chantre de son ami, vivant avec une sensation de calme dans l'esprit, et se sentant plus rassuré sur cette terre qui est loin du ciel. La mort elle-même lui apparaissait moins martyrisant que dans la réalité, mais en vérité énorme, plus vraie, plus réelle peut-être que tout le reste. Le délire concentré de la planète avec ses guerres qui grondent, ses guerriers qui gémissent, qui souffrent, des épouses, des fiancées, des mères qui attendent anxieuses leur retour, ses balles de fusils qui sifflent dans les nuits de mort. Voilà ce qu'Armand s'efforçait de lui faire oublier.

Claude avait plaisir à entrer en discussion avec son ami, l'époque de sa jeunesse revenait souvent dans leurs propos. Il apprit qu'Armand vivait chez ses parents, des gens de la terre qui produisaient des pommes de terre en primeur, un peu de vin et du sel. Au pays l'attendait Viviane sa fiancée. Cette fille était sa gloire. Très amoureux d'elle, il lui montrait sa photo, celle de ses parents, disant d'eux être un modèle de vertu dans leur vie et dans le travail. A la manière dont il lui parlait de son île, Claude

comprit qu'il l'aimait comme une personne. Rien, disait-il, ne me fera la quitter. Très grand fervent du catholicisme, chaque dimanche il assistait à la messe dite par un aumônier dans une salle réservée à cette cérémonie. Pour y prier, il fallait s'éloigner du camp d'une centaine de mètres par la route longeant la mer. A proximité, sur une bande de terre retenue par les rochers battus par les flots, se trouvait un restaurant. Trois maisons autour de ce lieu de culte formaient le hameau de Tichy, dont une bâtisse plus cossue servait d'habitation au Colonel ; en permanence gardée par une sentinelle.

A certains moments de la journée, Armand s'isolait pour se concentrer, réfléchir, lire. Ainsi, filtrait-il la mauvaise nouvelle ? Il espérait ainsi un partage entre la masse de ceux qui étaient aujourd'hui les parjures et les croyants désignés du sort. Et puis, au travers le malheur des autres, on pense toujours à soi. Tel à Claude apparut son camarade refermant le Livre Saint. Il avait confiance en Dieu, il s'efforçait d'obéir à ses commandements recueillis dans la Bible. Il était un peu son idole, et partageait avec lui, dans ce lieu de passage, de grandes heures divergentes entre le calme, la réflexion, la relaxation, l'intrigue et le danger. Il s'efforça de montrer chaque jour par l'exemple qu'il est besoin de religion pour obéir aux préceptes d'une morale. La foi, l'espérance du cie1 et du salut purifiaient, selon lui, les élans de bonté, de charité et de justice montaient naturellement du cœur.

Claude croit aussi à la bonté fondamentale de l'individu, sans venir greffer des théories, *comme pour les églantiers*. Le savait-il ? Il n'a pas reçu d'écho. Aujourd'hui, il est en mesure de dire que le souci qu'il apporta à être sans

reproche, le conduisit à s'établir une règle de conduite avec ses demandes de grâces, non moins clémente que la sienne adoptée aujourd'hui, et semblable par bien des points. Comme son " Grand-père Elie", il lui donna une leçon de dignité puisqu'il souhaitait l'existence d'une morale. Dès lors, ils sont ceux sur qui se fixe son regard, ceux sur qui Claude ne saurait admettre qu'un acte soit conté sans qu'il n'ait été d'abord jugé par des pairs.

Les lettres commençaient à manquer, les journées devenaient longues pour Claude, sa femme chérie ne lui écrivait pas aussi régulièrement. « Il en conclut aujourd'hui que les femmes sont toujours à moitié une chose et à moitié une autre. Vous et lui ne sauront jamais percer le mystère du cœur féminin. » Pour combler ce manque d'information, il eut un jour l'envie de créer un dessin au fusain et l'autre à l'encre de Chine. Remarqué par un Adjudant-chef, pour son coup de crayon, cela lui valut plusieurs fois de reproduire des cartes d'état-major dans les bureaux administratifs.

Ainsi que pour ses dessins, l'éloignement de la vie active fit basculer Claude vers un travail manuel. Au camp, se trouvait un petit atelier de menuiserie. C'est bête, il n'aurait jamais pensé faire de la marqueterie, Le menuisier Gauthier, un appelé, accepta volontiers sa présence, et lui confia ses outils. Il lui suffisait d'acheter le bois pour fabriquer. Il trouvait ce matériau à Bougie, quand avec Armand, et d'autres camarades, le vaguemestre convoyait les militaires en ville. C'était chez le coiffeur, une coupe de cheveux, découvrir la ville ou bien d'autres exigences. En somme, ce moment de détente ne se faisait jamais sans l'arme à la hanche, le chargeur abaissé.

A en croire le libellé de Claude sur l'Algérie, vous pourriez penser, jusque-là, que sur cette terre ce fut pour lui la vie de château. Il poursuivra donc ces écrits avec le printemps été 59. Les militaires libérés de la surveillance du camp, dès leur repas de midi pris, partaient se jeter à la mer. Certains auraient cru voir des touristes lézarder sur le sable fin dans une minuscule crique, au bas du hameau. Sur ce petit plateau, deux terrains de tennis étaient réservés aux officiers. Deux heures de cette récréation permettaient aussi de jouer au ballon sous un soleil cuisant. Distants d'une trentaine de mètres du rivage, de petits rochers fissurés émergeaient à la surface de l'eau en un gros tas. Les militaires s'y allongeaient comme les phoques sur leur banquise. Si eux plongeaient pour pêcher, c'était autre chose pour les garçons en allant récupérer les boîtes de conserve vides préalablement immergées par trois mètres de fond ; l'exercice n'était pas facile pour la plupart.

A droite de ces rochers, les grandes profondeurs s'ouvraient rapides. Moins profondes à gauche où les baigneurs s'y sentaient en confiance. En s'éloignant du bord, des courants sous-jacents les entraînaient vers le large. Il arriva qu'un jour Claude aide Armand à secourir un camarade en détresse, tout les trois eurent très peur dans cette aventure. Malgré son accoutumance à la mer, Armand ne cacha pas son émoi. Ce lieu connut jadis une noyade tristement célèbre, avec celle d'un Colonel.

Par la force des choses, Claude se familiarisait avec les lieux, le climat, aux règles et aux rituels de chacun. En apparence, rien ne laissait supposer le danger, néanmoins, il guettait les hommes de partout, dissimulé derrière un

rocher, un arbre ou enfoui dans la terre. Claude n'avait pas encore acquis l'expérience pour se prémunir des traquenards et des chausse-trapes. L'échéance, c'est à dire le jour où il sera face au risque pour le combattre comme un véritable guerrier, semblait imminent.

Que faire pour l'éviter ? Rien. Parfois on anticipe, ou l'on suppose l'apparition du danger avant qu'il ne se libère, là rien, il frappait sournoisement. Alors, tous ces militaires n'étaient pas en *villégiature*, mais entraînés à remplir une tâche à laquelle ils ne pouvaient faillir. Vivre en 1959, comme son père avait vécu en 1939, donnait à Claude du dégoût. L'attribution d'un fusil c'était plus qu'il ne pouvait en supporter, il y avait là quelque chose qui le dépassait, et chaque fois qu'on l'obligeait à combattre des hommes qu'il ignorait ou, vu leur image sur les pages de son livre d'histoires, il se plaignait de cette situation. Cependant, il s'acquittait de tout cela avec des gestes de sauvegardes qui le laissaient dans des sentiments partagés. Le cœur battant, ne sachant plus quoi faire, pris entre le désir éperdu de fuir et la crainte d'être blesser ou…un petit miracle pourrait se produire. Aujourd'hui, en arguant ces mots dont il n'a plus grand besoin, il reste écœuré. C'était ainsi la vie dans le djebel !

A la nuit tombée, la garde du camp se renforçait de six sentinelles, par rapport à deux le jour. Les postes de garde, pour la plupart étaient semi-enterrés et protégés par un muret des sacs de sable. La plus vulnérable des sentinelles se trouvait devant les bureaux du P. C., elle délaissait sa guérite en bois pour un poste renforcé d'un mur de sacs. Cet observatoire n'était séparé de la mer que par la route nationale, celle-ci la surplombant d'environ quatre mètres.

Les vagues en venant s'écraser contre les rochers créaient un bruit de fond continuel, d'où la difficulté pour le guetteur de discerner et, de dissocier le pas d'un individu de ce brouhaha infernal et assourdissant. Dans les nuits de lune le danger pouvait se distinguer, à l'inverse des nuits d'encre, où l'inquiétude figeait sur place le soldat jusqu'à la relève toutes les deux heures.

Ces faits, ces craintes, ces langueurs, ces années volées loin de son village lui semblaient interminables et regrettables dans un pays empesté de dangers. Dans la tâche des appelés, cette vigilance allait bien au-delà du P.C. Des missions de reconnaissances s'effectuaient la nuit. Une dizaine hommes armés, quittait l'enceinte pour quelques kilomètres à pied, vers des postes d'observations, le plus souvent en bordure de route longeant la mer. L'Aspirant Rodière qui en avait la charge, n'était pas un fanatique du combat, cependant il exigeait toutes les mesures de sécurité. Ils renouaient avec le silence devant une plaine minuscule s'étirant devant eux jusqu'à la proche montagne ; un hameau sans âme s'y découpait. Habité par cette immo-bilité viscérale, une nuit le Lieutenant décida de visiter le village. Le groupe entra dans les premières mechtas afin de s'assurer de leur neutralité. En contournant l'une d'elles des bruits de pas retentirent, à cette alerte, ils avancèrent vigilants l'arme aux poings. Ces foulées se déplacèrent au rythme de leur progression, puis elles cessèrent. Ils furent surpris de tomber nez à nez avec un âne " arioule ", étonné, se mit à braire ou, histoire de les narguer ! L'animal repartit dans la nuit, prenant une direction opposée à la leur. La sienne allait peut-être rejoindre la montagne où des collec-

teurs de fonds l'avaient envoyé vers les militaires pour faire diversion.

A Tichy, autour des appelés les jours, les semaines poursuivaient leurs cycles. L'inquiétude hantait les esprits malgré une paix toute relative. Les vacances d'été battaient leur plein, juillet était beau et chaud. Chaque jour nouveau jetait sur les routes des défilés de voitures. Toutes les classes sociales étaient en congés, équipées d'un maillot et d'un tube de pommade antisolaire, défiant les rayons assassins du soleil. Tous voulaient profiter des kilomètres de plage, allant de Bougie à Cap-Aokas, en passant par Tichy. Chaque jour l'armée assurait leur sécurité.

Tous les après-midi, de quinze heures à la nuit tombée, l'unique section de protection du camp s'adonnait (sans crainte) à cette mission. Le littoral à surveiller en half-track, s'effectuait par des allers-retours, allant du pont de la Soummam à Cap-Aokas. Ces va-et-vient étaient entrecoupés de pauses à l'ombre des caroubiers bordant la route. Leur vigilance s'attardait particulièrement sur la montagne, *leur bête noire*. Celle-ci se trouvait éloignée de la route d'environ deux cents mètres, les baigneuses restant à portée de main.

Certains civils, emplis de bonnes intentions, descendaient de voiture offrir des paquets de cigarettes aux militaires, en remerciement de leur présence qu'ils ne jugeaient pas superflue. La notion du danger n'avait rien d'absolu, toutefois ces soldats le toléraient en une partie infime, si par inadvertance leur vigilance se relâchait du côté des gorges en arrière plan. Celles-ci foisonnaient d'une végétation basse et drue. Erreur de penser qu'un danger ne pouvait y couver.

C'était un dimanche, beau, ensoleillé, la mission des hommes de troupe allait se terminer, l'attention se relâchait graduellement. Chacun d'eux se voyait au foyer, savourant une " *bibine* ", une bière, dégustant une " *couille* ", un Orangina, ou dans la chambrée se faire plaisir à relire une lettre venue de France, le plus souvent les yeux humides, un pinçon au cœur. Salvi avec son half-track fit demi-tour au pont de la Soummam et repartit en direction de Tichy. Tous rêvaient d'une corvée terminée dans une vingtaine de minutes. Le sort en décida autrement au-delà du garage du 57ème R.I, au hameau de Lagalie. Devant ce poste isolé, son chef à leur passage fit un signe de la main. « On ne dira jamais assez combien de militaires sont ainsi restés éloignés dans la nature, et à quel point ils ont souffert avec la peur d'être égorgés comme des moutons. »

Le groupe de protection était à mi-distance de son point de retour, quand l'half-track s'engagea dans un passage entre la mer et la paroi abrupte de la montagne. Celle-ci était venue mourir en avancée d'une cinquantaine de mètres sur les terres comme une langue de rocaille. A la sortie de ce goulet, une petite plaine à droite formait une anse vers la montagne. Une gorge profonde, aux versants recouverts d'une épaisse végétation y subsistait. L'ennemi était venu là se réfugier aux dernières lueurs du jour, avec l'intention de tendre une embuscade aux militaires.

Leur surprise fut grande d'entendre les premiers coups de feux des armes automatiques. Les tirs nourris des balles traçantes se voulaient meurtriers. Salvi stoppa brutalement le véhicule, Garnier à la mitrailleuse riposta énergiquement. Quant aux autres dans la caisse il fallait sans tarder gicler par-dessus les ridelles blindées, en allant se

disperser dans le contrebas de la route. Ces déplacements à découvert représentaient des risques énormes. Certains se réfugièrent derrière un tronc d'arbre, d'autres à plat ventre à l'abri d'un minuscule rocher. Tout était bon pour se protéger des projectiles, sans perdre le sens du combat en ripostant au mieux avec leurs armes personnelles. Le porteur radio courait après le Lieutenant, lui-même cherchait son radio. Enfin l'alerte fut donnée. Des avions de la patrouille aérienne quittèrent Bougie, et portèrent rapidement soutient à la troupe.

La nuit tombait sur le littoral désert. Sur l'adret du djebel, un brouillard bleuté, à l'odeur de poudre, sortait d'un bouquet de verdure. Dans cette embuscade, à l'abri d'une grosse pierre, Claude assistait à son baptême du feu. Autour de leurs palladiums[1] sacrés, crépitaient les balles, les cris hystériques du Lieutenant, la pétarade saccadée des armes, alors que derrière la ligne des crêtes montait un croissant de lune. Les T.6., s'élevant dans le ciel, ne venaient pas survoler les champs pour courtiser les crapauds de leurs appels. Allongé combatif sur le sol, encore tout pâle et tout tremblant, Claude risquait sa tête hors de son abris. Il n'en était pas infatué, venant de subir une chasse à l'homme comme on va à la chasse au perdreau. Cependant il avait été la victime de ces guetteurs enragés, de ces fells' impénitents de colons' qui, pour chasser leur dépendance ou par fanatisme, se mettaient à l'affût, parfois des heures durant, pour tirer sur la moindre silhouette militaire entrevue. Dans les deux camps ils s'abhorraient, ce qui déclenchait des représailles et transformait en champ de feu un secteur de la dite

[1] Palladuim : bouclier, gage de sauvegarde de Pallas.

pacification. Voilà qu'ils s'étaient laissé prendre : la prudence coutumière : aurait-elle été mise en défaut ? Comme dans une farce sinistre, sous une forme imprévue qui en avait fait une dupe pathétique, pour plus tard faire basculer leur destin et annihiler des heures, des jours de vigilance.

Claude venait de perdre 70% de ses moyens de guerrier un pistolet mitrailleur en mains, juste bon à faire diversion au-delà de trois cents mètres. Dans l'ombre pesante de la plaine, l'embuscade semblait s'ordonner par le grognement sourd des avions de combat leur parvenant depuis Bougie. « Baron », était le mon de liaison avec les oiseaux de fer**.** Le désavantage au combat allait changer de camp, rien ne permettait de douter du bien fondé de leurs mitrailleuses. Avant leur malheureuse invention, les peuples de la terre s'entretuaient déjà, avec de petits moyens. Le jour, où les volontés associées de ces derniers décideront de les faire disparaître devant le monde, marquera un tournant important dans les rapports avec les peuples venus après-lui.

Ainsi était la vie au combat, chacun si démuni, si faible fût-il, devait faire preuve de courage. Il va sans dire, les garçons qu'ils étaient aussi valeureux qu'ils puissent l'être, imploraient le soutien de l'artillerie. Elle était la seule manière à faire décrocher les fellagas, les fells'. L'immense soulagement qui les faisait respirer à larges goulées devant la renaissance de cet état de paix, leurs opposants avaient perdu le fabuleux mythe lointain ou un futur inaccessible et qui était là, à nouveau, à portée de leurs mains. Des hommes qui, au ronronnement des moteurs, sentirent le danger et, décrochèrent rapidement de leurs positions. Leur fuite permit à ces soldats de se relâcher et d'apprécier le retour d'un calme succinct. La présence indésirable des

interprètes de cette échauffourée, allait consentir une communion dans leur groupe face à l'épreuve. De telles actions unissent les acteurs d'un lien plus fraternel. Ce sentiment explique la difficulté qu'ils avaient par la suite à se séparer. Il arrive que mû par la détresse, poussé par des gestes de sauvegarde, un camarade vienne vous demander de l'aide.

Accroupi à la gauche de Claude, Armand s'étonna de voir sous son menton la jugulaire de son casque lourd se balancer. Il voulut comprendre et, d'un geste brusque enleva les deux casques de sa tête : le lourd et le léger obligatoires dans un véhicule. La surprise fut grande au regard de la bride droite sectionnée par une balle au point de fixation. Une boursouflure se remarquait sur le casque lourd, sans dommage pour l'autre.

L'espace d'une minute, Claude vit dans la demi-obscurité les yeux de son camarade frappés de stupeur, la bouche bée. Dans cet étonnement, il avait aussi sa part, et son cœur restait plein d'amertume et de douleur. Ils s'attendaient si peu à découvrir cet aspect des choses ! Maintenant que tout était fini, l'incident demeurait un sujet sur lequel ils ne se tourmentaient pas tellement. Ils avaient mieux à faire, l'un et l'autre, que de s'apitoyer sur leur sort. Cependant, celui de Claude méritait que l'on s'y attarde, cars sa tête prêt de celle d'Armand avait, elle aussi, frôlé la mort. La cause pour l'instant n'avait pas entamé son moral. A leur droite, il y avait l'aventureux, le joyeux Bugnet le premier sur pied désireux de retrouver la baïonnette de son fusil M. A. S. 36, expulsée par une balle ayant transpercé le fut. Abandonnant Jacques dans sa recherche à tâtons dans la nature, chacun s'inquiétait de savoir si un camarade n'était blessé, ou pire encore ; ce que tous redoutaient. De grâce !

Pas un n'avait une égratignure ou, perdu son arme. La nouvelle se voyait rassurante pour leur emplir le cœur de joie, voire d'une vague de soulagement.

La lune silencieuse escaladait le rideau tremblant des chênes-lièges. Sous le vacarme venu de la montagne, qui déferlait en ressac profond, les rescapés de l'embuscade étaient autorisés à remonter dans l'automitrailleuse. Le mitrailleur impérial, toujours à son poste, leur dit tout naturellement :

- Hé bé les gars ! On s'est bien amusé....

Abêtit par le désir de la fusillade, il ne se soucia de leur réponse, et ne put s'empêcher de scruter le lieu d'où l'escarmouche était parvenue. Impressionné par cette attaque fulgurante, Claude restait à imaginer la scène qui se déroulait à plusieurs centaines de mètres d'eux. Les exécuteurs du ciel, au nombre de deux, essayaient de maîtriser les fuyards par des tirs en rase-mottes au-dessus des flancs abrupts du djebel, et du thalweg. Maintes fois ils remontèrent la courte vallée encaissée, la mitraillant de part et d'autre jusqu'au premier col, au juger, dans la nuit tombante.

Les Fells'' avaient tout prévu pour leur retraite, les couverts et la nuit. Le crépitement des armes, accompagnant le bruit des moteurs au-dessus de l'oued, résonnait en s'amplifiant contre les parois rocheuses. Un grondement sourd descendit jusqu'à eux. Dubitatif, Claude écouta les dernières manœuvres des Barons. Derrière eux, restait-il des victimes ? Demeurait en lui désormais, la chair de poule et, le souvenir de la guerre impossible de s'en soustraire.

Les ombres en lisière de montagne s'allongeaient, ce lieu sinistre allait être évacué, quand des dégâts matériels

leur apparurent sur l'half-track. Un pneu avait subi la fusillade, tout le blindage latéral était parsemé de points d'impacts. Les platanes en bordure de route, victimes du feu, montraient leurs stigmates : une jonchée de branches parsemait le sol et les sièges. Un fil de ligne électrique traînait en bordure de route ; le dernier martyr recensé de cette embuscade.

Ainsi étaient les conséquences de cette impitoyable journée. La nuit les enveloppait d'un clair de lune, quand une jeep du régiment arriva, suivie d'un camion avec une dizaine de camarades venant en appui, mais bien désemparés en l'absence d'ennemis.

Les occupants de l'automitrailleuse de Garnier, s'y retrouvèrent remorqués jusqu'au camp. Dans l'obscurité totale, ce fut le bel accueil des camarades de chambrée. Les choses se gâtèrent plus tard, quand Armand fut accaparé de tremblements. C'est alors que son visage prit un teint délavé, reflétant une sorte de désarroi. Revoyait-il son casque cabossé, ou à l'idée d'avoir frôlé la mort ? Cette balle était à l'origine d'un incident qui aurait pu lui être fatal.

Aussi peu qu'il pensait à l'embuscade, il se représentait déjà mort. Cette réaction jeta leur camarade dans les ténèbres. Derrière sa façade de pierre, il finit par déchoir des marches en haut desquelles il s'était hissé. Il eut un temps d'hésitation avant de se coucher, de nouveau marcha à pas comptés, ne sachant que faire de son corps commotionné, puis s'allongea sur son lit. Autour de lui, les sentiments de ses camarades balançaient entre la pitié et la crainte. Ils essayèrent de le réconforter, comme un manchot parle à un cul-de-jatte ; tous unis après tant de frayeur, ils lui souhaitèrent bon courage. La lumière redonna sa clarté. Chacun

reprit son souffle avant de regagner son lit sans trop de commentaires. Armand fut servi d'un bol de soupe et d'une couverture supplémentaire. Il accepta l'aumône, indifférent, à moitié détruit, à moitié mort. Au petit matin, leur camarade était toujours là, revigoré par une nuit de sommeil, le sang de ses veines réchauffé, guettant la sortie pour le petit déjeuner. Les jours suivants, Armand leur parut jovial, optimiste, nullement affecté par la tragédie d'un soir. Il continua à semer la graine d'amour à son prochain. Claude appréciait le bien-être que donne la vie. Il avait là une façon de restituer ce bonheur, venant de connaître le désagrément du mal de la guerre, dont chacun, parmi tant d'autres, devrait avoir encore le souvenir gravé dans son cœur.

Le lendemain, le chef du bataillon reçut un ordre de mission en bonne et due forme : Le 57 R.I. était soumis, et les hommes du P.C. de Tichy, bien entendu, au ratissage sans ménagement du secteur en question, avec l'appui des avions de combat. Le lieu de l'embuscade et ses environs furent fouillés, avec l'espoir de trouver des indices sur les agresseurs capables de les démasquer. Rien ne transpira des recherches du Lieutenant Rodière, ni celles du bataillon.

La vie au camp reprit son cours. Puis, bien disciplinés, pour tous ceux qui vivaient la peur au ventre, leur mission d'observation se succéda à elle-même. La montagne, tantôt boisée, tantôt rocheuse, était scrutée dans ses moindres détails, le plus petit mouvement dans les ramures, le moindre déplacement des sauvagines retenait l'attention des hommes en protection. Rien, ni personne, ne pouvait leur épargner cette corvée. De nouveau, ils allaient vers ces démons déterminés.

Claude se tint coi, et ne souffla mot à personne de sa blessure à l'annulaire gauche. Cet incident survint lors de l'embuscade, lorsqu'il enjamba la ridelle. Son alliance, devenue trop grande pour avoir perdu du poids, flottait autour de son doigt comme un oula-op à la taille. Sa main étant restée accrochée à un rivet, d'un geste énergique il la dégagea, mais le bijou laissa ses marques profondes. Il se revoit, plus tard, marchant sur la plage avec les copains, faisant avec son pouce tourner la bague autour de son annulaire. Lorsqu'il voulut reprendre cette fantaisie, elle n'y était plus. Ses camarades firent avec lui le chemin inverse, à quatre pattes dans le sable que personne n'avait foulé, cependant la découverte paraissait impossible. Curieuse cette crainte de l'avoir perdue ! Un peu comme si de l'anneau dépossédé, symbole du mariage, allait accélérer le deuil pour sa femme ! Il n'avait guère le cœur à rire jusqu'à sa *récupération*. Apaisé de cette contrariété soulevée par le doute de cette perte, tout ceci finissait joyeusement ! C'était fabuleux, amoureux comme il l'était.

Les soucis, les tourments, dès l'arrivée de Claude en Algérie eurent raison de son poids pour perdre 10 kilos. Un an plus tard, en avril 1961, la balance n'affichait plus que 54 kilos sur les 70 dans le civil. « Cette terre a gaspillé sa jeunesse, s'est emparée d'une bonne part de sa santé. » C'est fou ce que cette période a pu faire tache dans sa vie. Il n'en parle jamais autour de lui, il ne se vante pas non plus de ce qu'il a fait ou subi. Il évite de s'attarder sur le sujet. D'ailleurs, serait-il écouté ?

## *Chapitre* 5

Encore pénétré par la tendresse des écrits sur la lettre de sa femme chérie, Claude restait l'esprit morose. Au-delà de sa lecture, sa voix à son oreille lui susurrait encore des mots d'amour. Ceux-ci lui apportaient la substance indispensable à se maintenir debout, et chaque nouvelle photo de sa fille l'émouvait ; elle allait sur ses douze mois. Le bel âge, et la belle innocence ! Elle fit ses premiers pas le 17 août, loin de son papa, quand les treilles laissent transparaître leurs belles grappes au travers des feuilles.

Tous ces mots alignés donnaient à Claude une étrange impression d'irréalité. Pouvaient-ils justifier le poids écrasant de son infortune ? De même que les raison de tristesse de Colette, de même sa conclusion donnée un sentiment de chagrin partagé, ils étaient aussi esclaves que les vassaux avec leurs suzerains. Au seuil de cette séparation, ils étaient réduits à vivre cruellement seuls. Il avait la sensation d'être abandonné de tous ceux qui lui étaient chers. Loin de la douceur d'un foyer, au bord des actes les plus graves de l'existence, celui que chacun doit refouler. Pensons à la guerre qui entraîne la mort, aux mœurs de la société. Son amour, sa dignité d'homme étaient en jeu.

Il en avait sa claque de cette vie. Des tas de questions venaient lui ébranler le cerveau :

- Comment se comportait son épouse ?
- Quelle était sa vie au fil des jours ?

- Où en était-il ? L'Algérie était en train de le démolir.

- Que faire pour vaincre la raison sans risquer le ridicule ?

Il était dans un état d'esprit si désastreux que le premier avion venu aurait fait son affaire, mais dans leur bled perdu, autant mieux chercher un scorpion dans un tas de pierre. Au-delà de son cœur jaloux, l'envie de revoir sa femme restait prédominante. C'est le feu de son amour bouté dans ses veines, le cœur battant qu'un jour il se posait ces innombrables questions, sans plus de réponse, de la même façon que s'il était allé à confesse.

D'où venait cette violente poussée ombrageuse qui le projetait d'un élan aux rivages du soupçon ? Infortuné dans cette conjecture, Claude allait s'affaler contre un rocher, se cognant la tête des poings. Ses yeux avaient beau scruter, fouiller, inventer même, la marge restait énigmatique et vide, et pourtant il était amoureux. La réflexion dans cette large distance ne lui apportait guère de résultat, alors il se décidait à poser une permission. Au regard de cette autorisation signée, l'appel au voyage se mêla d'une luminosité bleutée vers un monde familier, avec une femme qui ne cessait de tourmenter sa vie. Tout devenait ivresse, jusqu'à sentir peser et tituber les choses en lui. Désormais, il allait parler à la source, dessabler les images qui lui apparaissaient comme un azur fourmillant de planètes invisibles.

Ayant acquis le grade de sergent, ce rang donnait à Claude la possibilité de voyager par avion. Le gain de temps entre Alger et Marseille, par rapport au bateau, allongerait son bonheur auprès de son épouse, et leurs baisers d'amour n'en seraient que plus copieux ! Quand la nouvelle

parvint aux Grands Rois, la joie fut unanime. Le voyage en train de Bougie Alger se passa dans l'anxiété pour ce valeureux soldat la gorge nouée par des tas de pensées, ressassant des choses infâmes dans la tête. Il aurait donné ce qu'il chérissait le plus au monde pour écarter les soupçons venus l'envahir. Toutes ces images malsaines semblaient causer sa perte. Il devait réagir et ne plus juger sans preuve. Il n'était qu'un fourbe, un mari cruel, ne cherchant que la brouille.

Son envol apaisa l'anxiété venue ronger la plus haute sphère de son être. De retour sur sa terre, au seuil de la gare de Marseille, Claude se sentit frappé par un enchantement avant de monter dans le train pour Bordeaux. Sensation étrange, issues des vicissitudes de son histoire, cette Algérie, il était encore extraordinairement présent au milieu d'elle, locataire de ses pensées, le regard souvent tourné vers la sortie…Enfin la France recouvrée, pour s'infliger une punition en se privant de repas, quelle stupidité... ! C'est une de ses histoires dont il ne sait plus si elle est légende ou vérité, mais qu'il transmet à sa génération. Pris d'un vertige, il s'asseyait sur une banquette, espérant que cette nouvelle journée apporterait davantage de clarté à ses tristes raisons, ensoleillerait son enthousiasme perdu.

La gare au terminus, vidée la nuit de ses voyageurs, n'était plus habitée que par eux. Colette comptait parmi cette foule en mouvement, elle y attendait Claude avec Riri son chauffeur. Il les reconnut au loin, les yeux rivés sur eux, alors il força le passage des coudes et des épaules. Le public figé sur place le regardait, étonné ; il se doutait bien qu'un militaire courait vers sa bien-aimée…

Dans la voiture qui les emmenait aux Grands-Rois, Claude apportait un soin jaloux à déposer des baisers,

entretenir un feu d'amour sur son épouse. Il ne vit rien du paysage tant il fut passionné et se soûla du parfum de sa peau de satin, de ses caresses qui commencèrent à déséquilibrer sa plante. Il agrafa ses lèvres à son cou, et, courbée sous cette rafale de tendresse, elle lui offrit les siennes, pourpres, surchauffées d'un soupir d'aise. Ce fut, il croit bien, les premières étreintes qu'ils échangèrent avec autant d'empressement et de passion.

Claude découvrait émerveillé Marjorie grandie. C'était une adorable fillette aux cheveux châtains clairs, tout frisottant, des joues bien rondes, respirant la santé et l'air pur de leur belle campagne. Elle trottinait parmi les volailles de sa grand-mère Eva. Sa mère lui demanda de venir embrasser son papa, elle vint sans crainte dans ses bras qu'il lui ouvrit volontiers. Dans cet instant sublime et émouvant à la fois, montait en lui l'idée qu'hier encore ils n'eussent pu connaître ce bonheur présent.

Derrière ces étreintes, ces caresses offertes à sa ravissante fille, Claude imaginait qu'un jour elle deviendrait généreuse, habile, tendre et perspicace. Un bel enfant du ciel qu'il suffirait d'adorer pour apprécier sa valeur. A cet instant, une fenêtre basse drapée de rideaux en dentelle, s'ouvrit sur le dehors pour son envol.

Tout à coup le bleu du ciel devint éthéré. Le cœur battant, il allait apprécier ces heures de liberté, et grâce au miracle qui venait de le propulser sur sa terre. Sa joie ne connut d'instants plus forts. Cet élan le jour suivant mena Claude chez ses parents. Il avait dans mon carnet secret un rendez-vous obligé. Les autres étaient conjoncturels. Le sien à lui, il ne risquait pas de l'oublier, avec des personnages les plus chers, ils ne formaient qu'un seul et même noyau " ses

grands-parents ". Claude s'égare souvent lorsqu'il parle de son Grand-père Elie, car le rapport de caractère avec cet aïeul était dû à une copie.

C'est vrai. Il veut raccorder les deux personnages, celui dont il émergeait et celui qu'il retrouvait. Chez eux, il avait l'impression de vivre un conte pour enfant. Evidemment, Claude revenait sur son île, dans un havre de bonheur. Il aime la paysannerie, il connait sa bonté, elle l'a dorloté, entouré de petits soins du temps de son enfance, à l'époque où la France était sous l'occupation allemande, sans avoir connu l'autre guerre, celle au caractère monstrueux qui a affecté son pays, qui de nouveau est dans une autre, et dont il était l'acteur.

Il n'avait pas envie d'en parler. Mémé ne voulait pas. L'idée de savoir son petit-fils *misérable* l'aurait envahie et révulsé. Cependant, une odeur de soupe au lard naviguait par toutes les pièces. Grand-père tirait la main de son Cloclo, le serrant contre lui. Ce grand gosse tremblait autant que la mémé. Il la voyait aller et venir tout émue, les yeux brouillés de larmes, cherchant il ne sait quoi dans sa cuisine avec des gestes d'aveugle. Ils sont restés un moment silencieux. Des mouches tournaient dans l'air immobile. Tiens, le pépé vient de se prononcer...

- Tu vois mon Poulet ! Je suis heureux que tu sois là !

Les paroles, tombées des lèvres de ce noble vieillard, flattèrent le petit-fils, augmentèrent ainsi l'estime ancestrale, sans calmer l'agitation de son cœur. En effet, sa voix avait réchauffé sa sensibilité, et sa main prenant la sienne, Claude comprit que son aïeul allait pleurer. Il l'avait ressuscité d'un monde dans lequel il s'enfonçait doucement.

Soudain Claude entendit tinter le métal, il émanait du coffre de la vieille pendule. Ainsi, elle sonnait les heures et les demi-heures d'un air malade. Dommage ! Tandis qu'il était au centre de toutes ces choses familières, celles qui l'avaient enfant fait vibrer avec passion :

- Tu es toujours aussi solide, pépé ?

- Tu parles sérieusement ? Ne me dis pas une chose pareille !

Il hocha la tête, poursuivant ses réflexions :

- Ça me fait plaisir de t'entendre dire ça. Comment veux-tu te défendre à mon âge avec un bœuf, quand les autres ont un tracteur. Mes terres sont usées. Autrefois, ça aurait paru diabolique de gaspiller son argent de cette façon !

Puis le Grand-père s'assit sur une chaise de cuisine, se cala près de la grande table aux profonds tiroirs :

- Je crois en ta jeunesse, que d'autres un jour deviendront des adultes, ... et qu'ils feront un monde avec plus de justice, plus de liberté, moins d'abus, plus d'amour. Les guerres, c'est bon pour les colonels et les capitaines. Tout le monde est content après l'avancement.

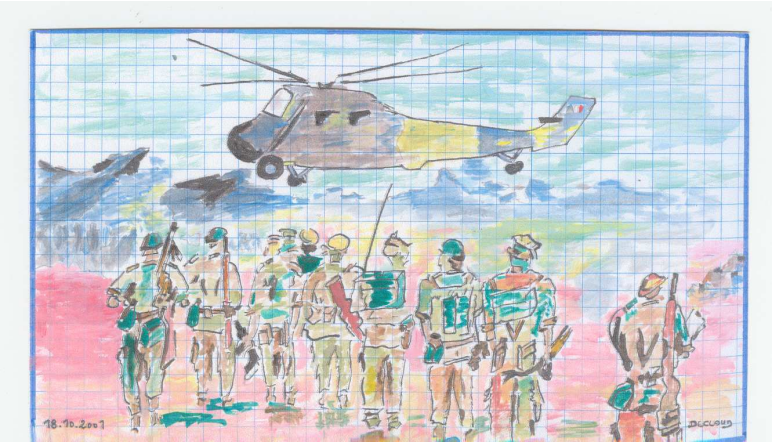
Grand-père parlait comme un enchanteur. Qui obéirait aveuglément aux consignes de ce personnage ? Pourquoi pas ? Il parlait à Claude du socialisme de Jésus, que l'homme devrait étendre pour le faire aboutir. Son Grand-père ? Ce n'était pas un homme... c'était la spiritualité. Il l'a connu comme modèle de vertu dans sa vie et dans son travail, il le prouvait chaque jour, par l'exemple. Il eut la bonté de lui faire remarquer un jour, en pansant ses bêtes, que point n'était besoin de se confesser chaque dimanche pour faire le bien autour de soi.

Claude a essayé d'être un tolérant comme lui. D'autres devraient assurer la relève, gratuitement, pour le bien des mortels, sans se payer des promesses utopiques. La porte de sa maison restait ouverte sur les champs, les guêpes annelées de jaune et noir voltigeaient autour de la treille. Un orage montait derrière la ferme des Birot. Des éclairs silencieux fendaient l'espace, noir comme de la fumée.

- Il faut que je m'en aille ! soupira le petit-fils.

Le Grand-père haussa les épaules, mâchonnant son mégot :

- Tu reviendras mon Poulet ! A condition que je sois encore là…



*Unité combattante en ALGERIE*

## *Chapitre* 6

De retour à Tichy, après un voyage par bateau sur une mer calme, Claude n'imaginait pas un seul instant que les paroles de son aïeul puissent être remises en question de sitôt. Il espérait bien qu'il l'attendrait dans sa ferme, avec la bonne odeur du pot-au-feu, d'une sauce mijotée ou d'oignon rôti.

C'était une chose stupide. Vraiment, oui ! Vraiment. Mourir en pleine santé dans un accident de la circulation le lendemain de fête de leur bon vieux village de Saint-Seurin. Le film de sa vie mettait " Fin " sur un trajet qu'il connaissait avant la naissance de Claude. Un parcours qu'il lui avait fait découvrir en charrette aux plus beaux jours de son enfance. Au printemps, ils allaient sur l'îlot des Courneaux, arrimer sur la charrette le foin des pairies. En automne, ils portaient un chargement de sacs de blé à moudre au moulin de Logerie. Plus tard, ils retournaient avec le bœuf Laouri chercher une partie des sacs de farine et de repasse. En prenant la route de La Place, au passage à niveau, madame Lantier leur ouvrait les barrières, elle avait toujours un mot gentil pour le père Vial.

Dans sa forge au carrefour des routes, Julien Dejean, affublé d'un complet de travail en grosse toile noire, un tablier de forgeron en cuir suspendu au cou, noué à la taille, jetait un coup d'œil par-dessus ses lunettes métalliques

rondes aux verres enfumés, dès qu'il entendait les cahots de la charrette du pépé sur le che-min empli des nids de poules

Ce forgeron fut le premier témoin attristé, le jour où le Grand-père de Claude trouva la mort à deux pas de sa forge. « C'était un lundi matin, pépé à bicyclette revenait du moulin de Logerie. Un sac de froment chargé sur le porte-bagages avant. Quant au carrefour il voulut traverser la route nationale 89, il s'engagea sans marquer de temps d'arrêt, sûrement dû à la charge et à la petite rampe d'accès. Son coup d'œil le trompa, n'évaluant pas la distance qui le séparait de la voiture arrivant à sa gauche. La faiblesse de son jarret sur la pédale ne lui permit pas de dégager rapidement la chaussée. Malgré les efforts du conducteur, celui-ci ne put l'éviter. Le choc fut si violent que son corps fut projeté sans vie sur le bas-côté opposé. Marraine, Yvonne Chapelier fut la première avertie de cette triste nouvelle. »

Alors que Claude assurait les fonctions de chef de poste, le vaguemestre lui remit un télégramme. La crainte d'une mauvaise nouvelle l'empêcha de l'ouvrir en l'instant. Il était loin de soupçonner qu'un drame se jouait avec la vie de son Grand-père vénéré. Une main posée sur son arme, de l'autre le télégramme ouvert, un jet de sang lui monta au visage, ses oreilles se mirent à bourdonner, les mains moites et le front en sueur, il manqua défaillir. Sa peine resta incommensurable à la nouvelle de sa mort. Un flot de larmes se déversa pour lui. Claude n'avait plus le cœur à rire assis au rebord d'un lit, le désarroi lui secouant le corps. Il avait l'impression qu'on faisait couler un ruisselet d'eau glacé entre ses épaules, le long de son dos et le froid le gagnait tout entier. Loin de ses pensées était qu'une chose pareille puisse lui arriver, obnubilé par son propre danger. Il fallait

avoir un cœur de pierre pour ne pas verser une larme, alors que montait en lui une vague de sanglots, il était consterné. La consternation n'existe pas lui a-t-on dit, elle est subjective ! D'accord. C'est cette perte, il ne la voulait pas… On regrette la mort dans l'âme ceux que l'on aime. Moins les autres ? C'est ça l'indifférence !

Aujourd'hui encore, son cœur sonne le glas, ses yeux se brouillent, sa gorge se noue au souvenir de ce vieil homme qui savait aussi bien aimer que se faire aimer, par sa bonté, sa gentillesse, son courage. Ce personnage respectable est mort à l'ouvrage, ce qu'il fit sans répit dès sa plus rude enfance. Claude ne fut pas autorisé à l'accompagner jusqu'à sa dernière demeure. Afin de dissiper ce châtiment venu le contrarier, des heures, des jours, des mois durant lesquels il a passé beaucoup de temps dans la solitude à penser à lui, aux autres membres de sa famille, bien sûr, ainsi qu'aux camarades qui se faisaient massacrer dans le piège de l'Algérie Française. Il en a connu quelques-uns. Là-bas, on parlait de plus en plus de cette sale guerre qu'il fallait brader. Ils auraient pu s'en apercevoir plus tôt. Eux, leurs chefs, pensaient que les appelés se battaient pour la France. Celle de ceux qui les insultaient quand ils s'embarquaient à Marseille, sur l'El Mansour.

Hélas ! La mort - *qui devait être à la recherche d'un Saint* – s'avisa de l'existence du maître et leur enleva à quatre-vingts ans d'âge, dans la fleur du chrysanthème. On ne le remplacera jamais sur l'estrade de la vie. Quoiqu'on dise, quoiqu'on fasse, la vie continue après l'entracte plaisant ou douloureux. Le massif des jours en fleurs gagnera sur les bosquets du parc, sur l'espace dévolu aux épineux.

Claude prit place dans la caisse de l'half-track aux côtés de ses camarades, puis Salvi s'engagea sur la route en direction des plages. Cette corvée périlleuse prenait fin ; pour me pas dire : leurs déambulations cauchemardesques. Claude à en mémoire la voix troublée de leur jeune Lieutenant quand, avec son accent Savoyard, lui revenait comme un leitmotiv cette phrase :

- Allez ! Ça suffit pour aujourd'hui, nous rentrons !

Les déplacements et les errances de ces soldats auraient pu transformer ces heures de vie sur terre en enfer, si les fellagas " fells ou fellouses " poussés par l'odeur de la poudre, avaient pris l'envie démentielle de les prendre pour cibles. Tous avaient beau essayer de renoncer à cette vie, mais aucun ne pouvait échapper aux protections du Colonel au cours des opérations qu'il dirigeait sur place, dans les gorges de Kératas.

Lorsque le chef de corps la nuit se déplaçait en jeep dans les zones dangereuses, il était escorté par véhicules, les hommes en fortement armés ; quant à Claude, il y participa activement avec quelques autres camarades. Ces engins roulaient faiblement éclairés sur des pistes défoncées surplombant les ravins. Ces passages étaient si étroits, qu'une des ridelles parfois frôle les rochers. Une des roues jumelées à l'arrière tournait dans le vide du ravin, une fausse manœuvre du chauffeur aurait pu les basculer dans le précipice inquiétant. D'autres dangers s'ajoutaient ce risque, car il y avait les mines que l'angoisse taraudait pour celui qui passerait dessus. Les rebelles dans les grottes, alertés par le bruit des moteurs, n'étaient pas surpris par l'arrivée des troupes.

Parvenus aux limites des zones de combats, les hommes installaient la tente du P.C., et celles de la troupe la jouxtant. Sur place, pour les sentinelles fixes commençaient à la belle étoile la protection du Colonel. Puis, de jour comme de nuit, deux groupes de six hommes avec un sous-officier partaient en patrouille autour du camp. Claude garde le souvenir de ces nuits agitées, sommeillant tout habillé dans son sac de couchage, ses chaussures sous le nez. A une lieue à peine de leur poste d'observation, ils distinguaient aisément, sans jumelles, le déroulement des combats. Dans ces événements extérieurs, le danger pour leurs camarades dans la bataille se retournait sur eux plus meurtrier, que le leur moins directement engagé.

Ce demi-privilège, si Claude ose s'exprimer ainsi, n'allait pas s'éterniser au-delà d'octobre. La page blanche de son livre d'histoires allait être tournée, et l'on pouvait penser que le nouveau chapitre ne lui préparait pas d'agréables surprises. Il ne fut pas seul dans ce mouvement de mutation, le sergent Alain Vivier également prépara son paquetage, et chacun regagna une compagnie opérationnelle du 57 R.I. Ce jour-là, il y eut comme un moment de recueillement entre Armand et Claude. C'est vrai qu'ils se plaignaient sincèrement de ce qu'ils éprouvaient, mais en même temps, ils ne pouvaient empêcher cette pensée qu'un jour il y aurait un dénouement dans cette décision accablante. Ah, certes, il y avait peu de camarades qui n'eussent souffert de la guerre d'une manière ou d'une autre, mais ils n'avaient pas été touchés pareillement, un verdict était venu séparer leur cohabitation pour tomber dans les bras l'un de l'autre à ce moment donné. Ils ne purent se désunir sans laisser un souvenir. Claude lui dédia un de ses dessins au fusain,

Armand lui remit un livre auquel il tenait particulièrement qu'il parapha.

Cette douloureuse fracture avec Armand les aurait-elle fait méjuger ce clivage irrévocable ? Claude a souvenance de leurs échanges l'adresses, ce geste était-il l'arrêt du destin ? Si la désunion, dans son essence majeure, n'incarne pas le refus de cette soumission, ce n'est plus un éloignement, mais une louche compromission qui devrait condamner son auteur « l'armée » comme ennemie. Jusqu'à son dernier souffle de vie, Claude dénoncera l'abjection de la condition humaine, de cet univers peut-être géré par il ne sait quel Dieu, dont la création n'est qu'une somme de douleurs et d'illogisme qui abaissent la valeur totale du devenir !

Quand un souffle de vent ouvre une porte et vous happe et vous entraîne comme une main dans le fourgon du vaguemestre parmi les colis et le courrier, vous restez les nerfs tendus, le cœur angoissé. Voilà la situation dans laquelle Claude se trouvait un certain matin d'automne. Puis, le fourgon postal, avec son contenu, se dirigea vers la ville d'Elexeure à cinquante kilomètres de Bougie. En petite Kabylie, dans cette vallée de la Soummam, encore ensevelie dans sa verdure, entourée de montagnes, il fut déposé comme un colis devant un baraquement en préfabriqué. Il poussa l'unique porte en fer donnant entrée dans une salle dortoir muette, vide de ses âmes. Claude s'assit sur le premier tabouret venu, espérant l'arrivée prochaine de la section. A rester là, à attendre dans une sorte d'abandon provocateur, il sortit faire quelques pas, sans trop s'éloigner. La matinée lui parut longue. Ces émotions fortes et amères,

que lui adressait sa pensée, revenaient au nom *" d'irritantes "*.

Claude entend encore les coups profonds du heurtoir, faits de ses poings d'homme révolté, retentir après tant d'années à la porte de sa mémoire docile et tenace. Une remise qu'il est capable de situer exactement dans le dédale de ses souvenirs, aux actes précis et clairs.

Quand arriva l'heure du repas, un Adjudant sortant des bureaux d'un bâtiment tout proche, le voyant seul lui dit :

- Viens avec moi, tu mangeras au mess des sous-officiers !

Parmi ces gradés indifférents à sa présence, il était mal dans sa peau, regrettant déjà Tichy, ses camarades et son ambiance bonne enfant, la petite chambre en partage avec Vivier. Au cours du repas, le même Adjudant le renseigna sur l'absence de son nouveau chef : il était en patrouille avec sa section.

Ah ! Que de temps perdu ! C'est pour tout pareil, quand on attend. Des tas d'idées vinrent s'agglutiner dans sa tête : Ce serait bien s'il pouvait revenir chez lui ! Il piaffait dans l'attente de ses nouveaux compagnons. Comment allaient-ils le juger ? A dire vrai, il s'en faisait du souci, il enrageait de se voir isolé ici. Avant la tombée de la nuit, des hommes conduits par un Sergent-chef entrèrent en nombre dans le grand dortoir aux lits superposés. Ce qui marqua l'attention de Claude, à la vue de ses camarades, fut leur visage morose. Tous portaient un treillis, sous leur veste matelassée, autant crottés que leurs pataugas, coiffés d'un casque léger, armés des pistolets mitrailleurs, de fusils auto-

matiques et, d'un fusil mitrailleur, les cartouchières bien approvisionnées de munition.

Claude salua à la régulière leur chef, un Adjudant-chef de carrière. De petite taille, le crâne dégarni, la bouche en bec de lièvre laissait entrevoir quelques dents en or. Ses yeux noirs et pétillants avaient sûrement connu les Indochinoises. Pour rendre son salut, il lui tendit la main :

- Ça va, laisse tomber, tu sais ici il n'y a pas de protocole, on est tous dans la même galère...

Par son attitude modeste, Claude comprit que l'homme en face de lui devait avoir une bonne quarantaine d'années, qu'il était plus un baroudeur qu'un scribouillard. L'autre sergent, également de carrière, ne devait pas dépasser la trentaine, longiligne, de fortes moustaches brunes soulignaient un nez fin et droit ; l'un et l'autre portaient des marques d'indulgence. Devant cette compréhension d'autrui, Claude reprit confiance, tout en se sentant observé par ses *braves* camarades en train de se dépouiller de leurs effets souillés. Ils allèrent aux lavabos en tôle adossés contre une cloison faire un brin de toilette. Claude ressentit une sorte de malaise à les voir épuisés après leur baroud, condamnés chaque jour au supplice de la guerre, qu'il ne dénoncera jamais assez comme une misère pour l'humanité. Il se recouvra bien pauvre, démuni, avec l'impression de trahir quelque chose entre eux et lui, parce qu'il savait qu'une parole prétentieuse suffirait à se faire détester. C'est en restant discret qu'il trouva le meilleur de lui-même.

Puis, à la demande du chef, Claude le suivit jusqu'aux deux petits locaux séparés du dortoir par une cloison. Dans l'un se trouvaient deux lits, dont celui du sergent Maltord ; c'est avec lui qu'il partagea sa première nuit. Le lendemain,

aux premières lueurs du jour, ses camarades repartirent en patrouille pour la journée, une sortie à laquelle Claude ne devait pas y participer.

La subite hémorragie de ses habitudes créa un vide dans sa tête, comme pour mieux souligner encore le désarroi qui pesa sur lui toute le la journée, donnant à son malheur une image tronquée de l'armée. Se sentiment de solitude s'amplifia au repas de midi, quand au mess il dut côtoyer les autres sous-officiers. La plupart d'entre, des anciens baroudeurs, finissaient leur temps bien au chaud. Dans ce tête-à-tête inégal, il piétinait devant ces endurcis avec leurs conversations à bâtons rompus sur leurs faits et actes de guerre. Face à ces grands aventuriers, impossible à déloger de leurs citadelles, notre sergent restait le *spectateur* naïf, le parent pauvre en déroute. Envers eux, il convenait de se taire et de jouer la discrétion, plutôt que d'engager des affrontements imprudents.

Ces descriptions réalistes, aggravées par le choc des verres et la fumée des cigarettes, duraient interminablement ; quelque chose se raidit en Claude. Le chasserait-on de l'estrade de leur école, le prenaient-ils pour un intrus, qu'à cette réponse il resta inquiet. Engourdie par l'éclat des paroles fascinantes pour eux, celles-ci restaient bien médiocres pour lui. Las d'écouter leurs histoires inlassables guerrières, et plutôt que ressentir l'humiliation, il préféra s'en écarter pour regarder s'obscurcir le jour dans la grisaille du temps. Un chat sauta dans le lierre recouvrant un mur du camp de la compagnie et de son administration. Il serra nerveusement les poings dans ses poches, et expira fortement pour chasser tous les miasmes des énigmes portées par les vents futuristes, au sein de la section dont il fera

partie. Pour calmer ce châtiment, il alla dans la chambre muette donnant sur une cour. Certes, il n'aurait pu vivre ici longtemps, il s'y dégageait la morosité de ces jours qui n'appartenaient qu'à elle, litanie indéfiniment répétée qui lui amenait une tension désagréable. Cependant, il avait là une façon de se remémorer le chemin terne de ces derniers jours en les soulignant sur la page de son bloc de papier à lettres. Assis sur un tabouret, il bloqua plus fort encore le stylo à bille entre ses doigts, et rangea son matériel de correspondance. Il aurait aimé retracer crûment à sa femme tous les désagréments que cette mutation lui occasionnait, mais dans ce brouillard épais et cotonneux, venu lui étouffer le cœur, il ne put tout entier se soulager de ses angoisses.

Si les journées du mois de novembre restent courtes, n'ayant rein à faire, pour Claude, celles-ci lui parurent éternelles, et devinrent l'instrument de bataille à l'attente. Espérer quoi? Que le rideau se lève soudain sur une scène hideuse de tuerie ? Il restait dans cette pièce sombre et déserte avec ses chiens de garde, abandonné dans le silence et le recueillement. Son imagination occupait le terrain, pour laisser son esprit s'évader, quant à lui faire comprendre que pour entrer dans la vie futur, il ne devra son salut à l'emprisonnement ou en l'enrôlement par la force, qu'à sa libération pour accéder à de nouvelles occupations.

Depuis qu'en décembre 1957 l'armée avait convoqué Claude à Limoges, afin de passer une épreuve de présélection de trois jours, l'épée de Damoclès flottait au-dessus de sa tête. Il devra donc rester trois années durant dans ce traquenard, pieds et poings liés, au bon vouloir de sa hiérarchie. Une stupidité, d'autant qu'il s'en passait des choses en Algérie, depuis le temps qu'elles pourrissaient, pour

qu'enfin l'armée impose sa loi. Toutes personnes pouvaient s'en emparer. Certains l'ont ramassée ne sachant trop comment l'utiliser, alors ils ont appelé le Général de Gaulle.

Tous parlaient de république, de grands principes et de se sacrifier pour eux. Ils jouaient aux braves, mais dès qu'un nuage plus noir se profilait, ils ne cherchaient qu'à fuir. Gent Française, vaillants citoyens ; d'audacieux plaisantins pour ne pas dire plus. Et les voilà dans le référendum, une république toute nouvelle qui est approuvée, et tout le monde est enthousiasmé. Pas Claude ? Il n'a pas envie de parler de cette calamité, il a trop d'aversion, trop de grisaille. Comme les français sont faibles, il leur faut un homme à la hauteur, à part ça, ils se sentent foutus. En Afrique du Nord, la guerre continuait. Tout se remettait en question, et l'on voudrait lui parler de l'étendue du rôle de la France. Quelle ampleur ? Quel rôle ? Ils étaient intégralement dans le sens inverse de la marche. Combien de morts faudrait-il encore ?

Cette affaire en Algérie aurait dû être menée dans une négociation dès sa naissance. Bien sûr. A la différence que c'était irréalisable. Sans mettre en cause les Algériens, étant donné leur histoire, eux Français. Ce peuple était en train de ressentir leurs exactions. Aujourd'hui, (les Français) devaient régler un contentieux sur leur dos, chez eux. Alors que le pays de Claude exorcisait sa haine de plus de vingt ans.

En effet, ce lieu était pour Claude le néant, l'absence de compréhension. Véritablement, c'est à demi s'il croyait à leur mission, à cette lente fraternité. Il déplorait leurs activités violentes. Elles l'étaient par les moyens employés pour traiter une blessure imaginaire ; des tanks et des avions. La

population Algérienne bafouée, si peu concernée dans un règlement de compte entre ceux qui avaient fait l'histoire de la France ; une sale histoire.

Ils mouraient eux aussi, sans leur en vouloir tous les soldats confondus sur leur sol les tuaient. Ils n'étaient point des criminels, avant. Les enfants qui étaient envoyés au-delà de la Méditerranée n'avaient pas de comportements antisociaux, mais la situation était telle, que certaines, auraient pu les prendre pour des malades mentaux. Les guerres pour Claude lui semblent sans intérêt. Il a toujours combattu l'idée que l'on perdait sa vie en l'accrochant à ce brin du passé. Il eut raison. Un feu qui couve finit un jour par provoquer un incendie. La flambée de la capitulation Française brûlait en Algérie où elle l'avait cendrée sous un certain nombre d'inexactitudes. En 1940, il a fallu cinq semaines aux Allemands pour détruire l'armée Française. Voilà plus de cinq ans que ses soldats jouaient à la gué-guerre, que des hommes sensés voulaient que cela cesse.

C'était une guerre pour les habitants de ce pays, à qui l'on faisait porter tant de rôles : citoyens traîtres, rebelles, frères assassins, exécuteurs ou martyrs, et Claude en passe. Dans cet énorme trouble, tout s'amalgamait. Sous leur drapeau qu'on agitait, pas une image n'était épargnée aux Français, chaque baril de pétrole assurait leur avenir de grande puissance et quoi de plus...

A leur faire croire que leur avenir se rattachait à ce coin de Maghreb. Un peu comme s'ils perdaient leurs châteaux chimériques en Espagne. Cependant, la montagne de Claude était belle à l'aurore... Hormis que ce n'était pas sa campagne en automne.

## *Chapitre 7*

L'Algérie ! Ça continue. Claude n'écoute pas les informations. Il s'indigne toujours autant. Néanmoins, il a la satisfaction de lire le courrier de sa femme. Ses lettres lui apportent un regain de vie, sans elles, les jours seraient une claustration. Dans les siennes, il ne lui parle pas de cette déprime, ni de certaines missions sur le terrain. Elle, qui tient une si grande place dans son cœur, était mise à l'écart de cette vie farouche. Le jour où Claude se mettra à ne plus penser à elle, il ne sera plus de ce monde.

Ce matin, à demi engourdi de sommeil, il demeura à piétiner le sol rugueux du dortoir. Jamais de sa vie il ne se sentit aussi seul, alors, pour cette raison, il resta à repasser en mémoire l'historique de ce cheminement.

Ce qui revient à dire que dans le combat mené contre son sort, sous toutes les formes les plus contradictoires, il retournait dans son village, un certain matin d'octobre 1957. Dans la brume, six jeunes garçons partaient joyeux à bicyclette passer leur conseil de révision dans la bonne vieille ville de Villfranche de Lonchat, un chef-lieu de canton en Dordogne. Ils allaient traversant la campagne parmi le cliquetis des roues des charrettes, dans les emblavures le long des vignes et le rire des vendangeurs. Une onde de contentement leur parcourait le corps de bas en haut. Dès que l'inventaire de leur anatomie fut achevé par le médecin major, et toutes les autorités civiles et militaires confondues,

ils arborèrent hardiment leurs médailles ce jour-là, et ressentirent les effets positifs d'être des hommes « *bons pour le service* ! » Aujourd'hui, Claude songeait que sa jeunesse était devenue un jouet, comme un chat avec sa queue.

De retour dans leur village de Moulin-Neuf, ils passèrent dans leurs familles, chez les voisins et les amis, les avertir de leur succès Tous restèrent généreux, offrant le verre de l'amitié aux hommes qu'ils étaient, depuis qu'un jury leur avait confirmé. Cette bande de copains s'offrait un repas, bien arrosé, au café restaurant de la gare à Soubie. Le soir, dans la grande salle des banquets des Coudert, un bal fut ouvert en leur honneur, " Le bal des conscrits ".

Un déluge de danses était proposé à l'assistance venue nombreuse. Le moindre refus, le plus léger dédit d'une fille était sanctionné par un lot de bises à tous les héros du jour. Ces dernières prirent cette pénitence de haut :

- Nous en tiendrons compte… chantaient-elles satisfaites de la punition.

Une aussi belle réunion enchanta le public venu applaudir les conscrits. Tout le public dansa l'humeur joyeuse, une bonne partie de la nuit. Les conscrits se défoulèrent jusqu'au petit matin, afin de marquer une coutume qui n'était pas prête à s'achever… Alain Duprey vint en voisin partager son allégresse, en compagnie de la même émotion au sein d'une ambiance explosive, une fête digne d'un conscrit qui se respecte.

Chacun, si exalté, si héroïque soit-il, oubliait le cauchemar qui le guettait, dans quel tourment sa vie allait être plongée. Là, inerte sur son lit, loin de ses amis, sans dialogue, Claude quitta le pays des songes aveuglé par la minute de vérité qui vaut les subterfuges de l'oppresseur.

Il resta le corps glacé dans cette pièce en mal de vivre. Autour de lui les objets semblaient figés, sans éclat. En aucun cas il ne s'était trouvé en pareille infortune. Ici, tout demeurait sombre une grande partie de la journée, ne recevant qu'un brin de clarté que diffusaient les petites fenêtres côté cour. Elles lui permirent d'apercevoir la montagne et sa broussaille où crapahutaient ses compagnons. Nouvellement nommé sergent, la peur au ventre, il jouait au soldat perdu, éploré, dans l'attente de connaître ce qu'un lendemain lui maintenait au chaud.

Ainsi que la veille, la troupe de baroudeurs franchit le seuil de cette baraque de misère. Tous ces visages sans nom étaient savonnés, frictionnés, certains rasés. Face à ces grands adolescents, qui bravaient (*la tempête*) l'adversaire et la fusillade, en l'instant, Claude éprouvait une immense compassion. Il s'extirpait de sa carapace d'anachorète, où il s'était réfugié, pour découvrir le sens des mots incantatoires. Ses camarades, vers qui il alla serrer les mains, car ils serraient à lui faire mal, lui dirent machinalement, articulant bien :

- Tu vas bien, toi ?

- Oui, je vous salue.

Secoué par ces poignes énergiques, Claude tentait courageusement de défendre sa place, médiocre, face à ces anciens très avisés au rôle à jouer en temps de pacification. Ici, en Algérie, tout était permis. Eux étaient là pour faire le bien... comme de bonnes âmes de tueurs qui tuent, chacun a sa bonne raison. Les rebelles, ils s'en occupaient, ils étaient leurs cobayes. « Eux » les soldats français étaient ici des enfants de chœur. Claude venait de perdre la foi.

Dans la lumière pâle projetée sur la table, les discours après le repas furent brefs. Certains griffonnèrent du papier à lettres, d'autres passèrent leur temps à fourbir leurs armes, les plus affaiblis se laissèrent tomber sur leur lit, pris par le sommeil. Devant Claude se déroulait le scénario d'une journée acquittée dans la crainte la lassitude et la fatigue. Demain, lui faudra-t-il les accompagner dans cette mission pour entrer dans le cercle des aguerris ? Avouer son ignorance sur la chose, aurait été une ineptie, bien que cette lacune à son sens reste la théorie dans la pratique d'un vrai combattant. Comme Adam, un jour, il a passé la frontière pour découvrir que derrière elle, le plat ventre renfermait plus de douleurs que de plaisirs charnels.

Claude se sépara de ses camarades et, d'un pas incertain rejoignit le sergent Maltord en discours dans la chambre du chef Boisserie. Une odeur de tabac inondait la pièce. Une fumée bleutée s'échappait du fourneau de la pipe du chef, et sur un guéridon, près d'un gros livre ouvert, ses lunettes y étaient abandonnées. Assis dans un fauteuil en osier, les pieds dans ses savates, le dos légèrement voûté, le chef lui désigna le rebord de son lit, fait au carré, pour s'y asseoir. Il s'intéressa au passé d son nouveau sergent, avant d'envoyer une volée d'informations lui annonçant le programme :

- Suite au changement de locaux, la section demain ne sortira pas de la journée. Après le petit déjeuner, tu veilleras aux paquetages des hommes, afin qu'au rassemblement, tous soient prêts à partir. Des camions seront là en début d'après-midi. Le commandant de Compagnie a décidé de nous installer dans la ferme des Morin à Mer-djouamann.

La nouvelle était lancée, directe et sans bavure, entre

deux bouffées de pipe d'un homme décontracté. Ce premier ordre parvint à Claude suffisamment ferme, qu'il le stupéfia. Saisi par cet effet de surprise, il reste encore dans son esprit comme une injonction. Il le sait, Il est un garçon sensible et mets vite en scène les ordres que l'on lui donne comme des accusations. En la circonstance, cela explique pourquoi il fut difficile à son pouvoir de transformer la teneur du premier renseignement en exécution. Il a vu, comme il voit sa main, la tête de ses camarades tomber d'étonnement à l'annonce du message, car évidemment, ils connaissaient déjà l'événement ; le chef venait de le mettre à l'épreuve.

Une pluie fine se déversait sur les hommes pendant qu'une fumée âcre sortait par un tuyau de poêle sur le toit. Claude était un peu déboussolé, la tête dans les plis de sa veste capuchon, hormis ses bras qui dans ce déménagement ne perdaient pas de temps. Par l'étroite vallée, deux camions suffirent à rapprocher ces soldats de Bougie avec leur barda.

Dans cette équipe de baroudeurs, l'intégration de Claude en son sein fut respectée, radicale et honnête. Entre les hommes régnait une grande solidarité. Ceux-ci l'aidèrent à accomplir son rôle de chef de groupe, une charge difficile et malaisée à l'égard de camarades plus aguerris au baroud que lui. A défaut de privilège et d'un avenir meilleur dans ces longs mois opérationnels, il distingua rapidement les méthodes et les ficelles adaptées aux déplacements d'un combattant face à l'ennemi.

Le nouveau poste de Boisserie s'intégrait dans la structure d'un domaine isolé dans la nature, parmi de grands vignobles et des champs d'orangers, à seulement quelques

centaines de mètres au pied du djebel. Cette exploitation appartenait à un colon, le plus souvent en métropole avec sa famille. Un régisseur en avait la charge toute l'année.

Pour accéder aux bâtiments de cette somptueuse demeure, une allée, bordée de hauts palmiers partant de la route en longeant la Soummam, conduisait devant une série de hangars. Ceux-ci renfermaient les pressoirs, les chais. Certains abritaient des piles de caisses d'agrumes, pleines ou vides. Au-delà, se trouvait la maison des Maîtres, somptueuse bâtisse carrée d'un étage. Naïvement, au dos des remises, le bâtiment en préfabriqué, tout en longueur, était réservé à la troupe. Sans luxe ni confort, celle-ci devait vivre dans le grand dortoir cuisine occupant les deux tiers, le reste étant consacré à deux chambres à deux lits. Accroché à une cloison, un lavabo collectif en tôle galvanisée servait aussi de plonge. Toute une suite de vasistas éclairait timidement l'ensemble du dortoir, le jour en partie masqué par l'ensemble de châlits y étant adossés. Le sol en ciment brut retenait les moutons et la terre des chaussures.

Dans l'allée centrale, un bon nombre de tabourets s'alignaient de part et d'autre des quatre grandes tables. Près de la chambre du chef Boisserie le coin cuisine, s'y trouvait une cuisinière à bois servant à leur popote et à donner un semblant de chaleur. Le vaguemestre portait le courrier deux fois par semaine et le ravitaillement en nourriture. Le sergent Maltord et Claude partageaient la deuxième chambre.

Autour de ces bâtiments militarisés, quelques rouleaux de barbelés jetés à même le sol servaient de boucliers. Un mirador équipé d'un puissant projecteur permettait la nuit de surveiller les alentours. Tous ces artifices précaires

semblaient plus un symbole qu'une protection efficace, sans doute, face à des ennemis résolus. Chacun se rendait bien compte que cette défense était inopérante. Mais signe de peur aussi devant une pareille accumulation de méprises.

Devant la réalité des choses, aujourd'hui, Claude devait se débaucher des habitudes prises à Tichy. Elles lui avaient rendu le goût qu'il portait à la douceur de la plage, au sport, et les divers autres défoulements ; mais aussi à la bonne parole de son ami Armand. Cependant, la fusion des deux situations lui permit d'être mieux outillé face au purgatoire que réclamaient ses nouvelles fonctions. En somme, l'assurance avait pris l'ascendant sur lui depuis son intégration en Algérie. Néanmoins, vigilance à l'obsession ! Car cette dernière s'élance plus vite qu'un feu de forêt !

Claude revoit ses premières sorties dans le djebel, il n'avait pas l'impression de se mouvoir au milieu d'un monde d'aristos, mais plus tôt avec des camarades entraînés et, des chefs aguerris. Le temps depuis a revivifié le lien de son destin. Etait-ce la cause de sa confiance ? La force morale se cultive ainsi qu'un partenaire dans une équipe de football : le jour où le crédit disparaît, le joueur s'effondre.

Il allait au baroude équipé d'un treillis quasiment neuf, de pataugas première main, coiffé d'un chapeau de brousse, parfois d'un casque léger, un P.M, pourvu d'un chargeur à balles réelles, suspendu au cou, deux cartouchières restaient accrochées à son ceinturon de toile, ainsi que deux grenades quadrillées et un bidon d'eau. Dans son sac à dos les boîtes de rations, les effets de rechange, autant qu'un deuxième bidon. Dans une poche du treillis, une carte d'état major et une boussole. Ainsi était l'équipement d'un sergent fantassin en Algérie ! " Vous parlez d'une référence… "

Il fut chargé de partir sur le terrain, avec en charge huit hommes, afin qu'il joue son rôle de chef de groupe. C'était un grand moment et une lourde responsabilité qui lui était confiée, ainsi, jusqu'au jour de sa libération. A ce souci, rien ne lui apporterait d'apaisement, tous les responsables restaient indifférents à son destin, voire, l'angoisse qu'il subissait. Cet engagement à la vie des autres prenait ce jour-là une acuité particulière ; ce n'était pas une sinécure ! Tout d'abord on ne voit rien, on scrute, on tourne autour de la question, on veut s'aventurer dans des chemins avec des pensées qui vous volent dans la tête comme des oiseaux fous, séquestrés, qui se heurtent, s'entrechoquent, pris de panique cherchent désespérément une sortie. S'aguerrir à cette aventure de guerrière, aux combats, reste un appel comme on se noie. Choc d'une réalité appréhendée mais qui, d'être expérimenté sur le terrain, ouvre brutalement la porte à l'espoir et vous donne soudainement confirmation que vous étiez prisonnier d'un bandeau les yeux fermés. Puis le voile se lève pour prendre connaissance du terrain dans cette zone de troubles, afin d'être jugé par des anciens aux ordres donnés. A toutes ces réflexions, Claude restait inquiet, tel un bébé nu portant un fusil dans ses bras. Il n'allait pas capituler ! Afin de préserver le ridicule sur tout ce qu'il pourrait faire. Tout ce qu'il ne pourrait plus faire, il demanda conseil à son chef, celui-ci lui répondit sans ambages :

- Rien de brutal dans tes ordres, sans arrogance. Reste prudent, ferme, l'ordonnance ira droit dans leur mémoire. Tu verras qu'ils prendront confiance en toi, ne t'en fais pas mon garçon !

Cette prise de commandement au début procura bien des difficultés à Claude avant de se l'attribuer franchement, alors que l'ordre était en partie entré dans son pouvoir. Toutefois, il parvint à vaincre cette inquiétude, par l'entêtement à la persévérance. Émergeant son autorité d'une carcasse réfrénée, il se voulait rassurant, convaincant, efficace à la fois, pas l'oppresseur se servant de son pouvoir, fuyant le ridicule. Son angoisse était à la mesure de celle de ses camarades : tenace. Tous se gardaient d'évoquer le trac qui leur tenaillait le ventre dans les déplacements de nuit ; néanmoins, pas un n'exprimait son refus de partie en embuscade. Quitte à être responsable, autant que ce soit de suite ; toutefois, il savait ses manœuvres sous le regard vigilant du chef.

La section du chef Boisserie se donnait libre cours en allant dans un climat de confiance, sous des cieux moins sereins, parmi des reliefs ardus, dans une atmosphère oppressante, à la recherche d''antagonistes. Les rencontres n'étaient jamais chaleureuses. Durant ces missions, les hommes se dispersaient discrètement dans la nature. L'implication se passait en observation, en protection. Les rôles parfois s'avéraient moins risqués, quand il s'agissait de reconnaissance sur un tronçon du pipe-line venant du centre pétrolier d'Hassi Messaoud ; dans le Sahara algérien. La surveillance de cet oléoduc les retenait une bonne demi-journée, parmi les plantations d'oranger et de mandarinier, dont ils avaient l'interdiction de cueillir les agrumes. Le chef ne transigeait pas avec la consigne ; seuls les fruits jonchant le sol restaient accessibles. Avant de se séparer du doux parfum des fleurs… les soldats approvisionnaient leurs

musettes de fruits savoureux. Les ventres en étaient gavés, jusqu'à leur donner la *courante*.

Le crapahut en montagne menait parfois ces hommes près des oueds. Des réservoirs se formaient à la suite d'un éboulis de pierre, suite à de forts orages ou bien, toutes ces pierres fatiguées à rester des siècles sur les cimes, étaient venues se reposer dans le lit. Ils ne savaient par quelle magie le poisson pouvait être en si grand nombre dans ces refuges si hauts ! Pour le pêcher, il leur suffisait de lancer une grenade dégoupillée dans les eaux peu profondes. Dans la minute qui suivait le poisson surnageait. Il restait la peine de la ramasser ; ce qui améliorait l'ordinaire du soir.

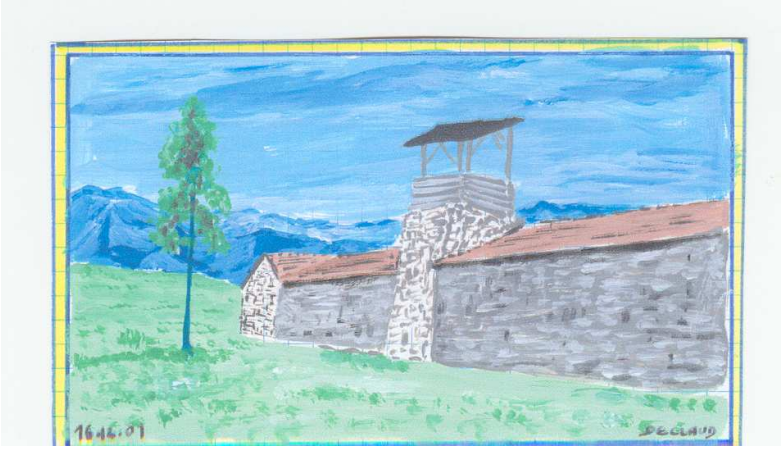
Il y a des choses auxquelles on ne s'habitue point. Des mots oui, mais fallait à ces hommes s'accoutumer à leurs nouveaux locaux ! Que de choses ne devaient-ils pas surmonter, en particulier la (guerre), elle les forçait à reprendre les opérations sur le terrain, loin de prêter à cette imprécation matière à applaudissement. Claude a souvenance, avec une acuité quasiment déprimante, éreintante, les heures passées à se déplacer sur les pentes rocheuses les plus escarpées, dans un silence mortel. Coûte que coûte, ils devaient franchir les bosquets d'arbousiers, aussi drus soient-ils, les couverts sous les chênes-lièges, brûlés pour la plupart. L'écorce noircie par les flammes d'un feu volontaire, leur apportait un camouflage naturel dès qu'ils s'y frottaient, en particulier par temps de pluie.

Triste coulée des jours. L'aube est là, le temps aux hommes de Boisserie de lever le camp. Puis partir piétiner les pistes rocailleuses. Hissés sur un piton, ils restèrent à se reposer un certain temps. Campé sur un rocher, parmi ses camarades, Claude devait avoir le même visage qu'une

pleureuse aux funérailles de sa mère : l'apparence maussade autant que l'éloignement. L'effort et la difficulté transforment l'être humain en bien petit. A plusieurs centaines de mètres en dessous de leur position, un petit village Kabyle était en vue. Vers l'infini, d'autres pitons nus, frangés, ou boisés comme autant de blés verts sur un champ dans la Beauce. Un soleil timide venait lécher le visage des hommes. L'horizon rougissait, dans la petite vallée la vie débutait. Alors des âmes s'étaient regroupés, se ruaient. Leurs cris montaient dans le silence. Puis sur le sol pierreux commença le rapide glissement du pas des femmes, fantômes noirs et taciturnes, allant à la source... Un gamin en gris qui les suivait se perdit dans le damier de la végétation, réapparut pour rejoindre d'autres gosses sur le bord de l'oued. Des vieux en djellaba au capuchon relevé, vinrent s'accroupir contre un mur pour les accueillir. Un long frisson parcourut le corps de Claude. Ce frisson n'était pas la cause du froid ! Ces lieux, il voulait les quitter, oublier ce djebel, ne plus y revenir, jamais.

Maintenant les rayons du soleil chauffaient hardiment, ils montaient vite. Le chef se leva, promena un regard rigoureux sur ses hommes. Il avait repris sa carabine à l'épaule, rajusté sa cartouchière, il était temps de partir, la colonne allait s'engourdir. Claude essaya de comprendre, en vain. S'ils n'étaient pas venus, quel changement ? Peut-être plus de chômeurs ? Un demi-regard, un quart de café pour repartir du bon pied. Ces sautes d'humeurs de la vie laissaient les corps et les esprits indécis. Prêts à s'ouvrir à la venue d'une libération, ils se roidissaient lors de ces âpres rappels et ils ne savaient pas bien où ils en étaient, en cette attente cahotante. La section dévala une pente, l'eau tombait

d'une cascade. La femme de Claude revenait hanter ses pensées, et ses lettres l'attendaient. Les siennes auront du retard, elle s'en inquiétera. Que faire ?



Le camp d'Azib-Aboudaou

## *Chapitre* 8

C'est fou ce que ce pays fatigue Claude, ce qu'il peut y avoir de tâches à accomplir. Pour peu, il se voilerait ; on le prendrait pour le Père Noël ! D'autant que tous s'ennuient ici. Et plus les jours passent, plus ils perdent courage.

Il avait reçu un choc émotionnel dès son arrivée en Petite Kabylie. Il croyait à plus de justice dans ce pays où il n'y en avait pas qu'une, où l'armée pensait que sa mission allait aboutir. Les rebelles allaient gagner avec leur guerre à petites portions, en négociant ce qu'ils avaient pu arracher par les combats.

Du poste Merdjouamann, tous savaient qu'un jour ils en partiraient. Le Capitaine en avait discuté avec le chef Boisserie lors de ses nombreuses visites. En ce cas, trois soldats l'accompagnaient dans sa jeep depuis le P.C de la compagnie installé à Béni-Embarec ; un petit village au bord de la Soummam. Le Capitaine Bataille savait se garder de toutes parts, affronter à la fois la dure réalité des choses en s'intéressant à leur habitat bien médiocre, au bien-être et à l'hygiène de ses hommes, ainsi qu'à leur moral. Ce n'était pas banal cette inquiétude, elle passait avant les sujets matériels. Il restait proche de la troupe, s'alarmait d'elle par les questions qu'elle lui posait. Celles-ci gênaient parfois les hommes en exprimant leurs souhaits. C'était un type étonnant, accessible, doté d'une certitude du Paradis terrestre,

alors que l'ennemi rôdait le long des oueds comme un chien affamé.

Le temps s'écoulait au fil des mois ; deux ou trois, puis un jour les choses changèrent, Boisserie et ses hommes quittèrent en camion, avec leurs biens, ce lieu étrange pour un autre malfamé, plus proche de la compagnie. Il s'agissait d'une vielle ferme abandonnée, rien de grandiose, ils pouvaient s'en douter, ce n'était pas le genre de la maison !

Un matin de novembre, toute la section se retrouva établie à proximité du village Kabyle d'Azib-Aboudaou, aux pieds des montagnes abruptes. Personne n'osa revendiquer cette décision. Signe de soumission sans doute à des infortunes telles qu'ils se rendaient bien compte que les mots auraient été inutiles et malvenus. D'être ainsi déplacés devenait banal, presque pas suspect (normal). De quoi ? Ils le savaient, par de vieilles craintes le maire avait réclamé la troupe afin de protéger sa population demeurant sur le versant d'une colline. A 150 mètres en contrebas de ce hameau, isolée dans la nature, se situait une école communale en préfabriqué. Les enfants s'y rendaient par un sentier rocailleux à forte pente, bordé d'olivier, de citronnier et de cactus. L'ensemble n'avait pas un grand attrait, mais il avait l'avantage de posséder une classe mixte destinée à ces enfants peu studieux. Ceux-ci venaient de manière irrégulière s'instruire avec le français, enseigné par le camarade Laville. Une vingtaine de mètres séparait le camp de ce bâtiment public.

Ça leur fit tout drôle à ces militaires lorsqu'ils abordèrent leur nouvelle demeure en poussant les deux battants d'une porte aux planches disjointes, pour se retrouver dans une cour rectangulaire d'un ancien corps ferme, enceint de

murs en moellons. Tous ces bâtiments étaient entrecoupés par une série de sept ou huit petits locaux aux portes sans vitrage, sombres et insalubres. Le sol inégal en terre battue dégageait une odeur nauséabonde. Au regard de l'état de délabrement des constructions, celles-ci leur promettaient de bien *s'armer* de courage, avant d'en faire des logements salubres.

Et voilà qu'aujourd'hui le maire d'Asib-Aboudaou descendait de son village pour accueillir chaleureusement les militaires. Court sur jambes, cet homme portait la joie sur son visage, le regard perçant de ses yeux noirs cherchait à vous prendre l'âme. Pour cacher sa calvitie, il arborait un turban volumineux, qui avait dû être blanc, sa longue moustache brune partageait en deux son visage émacié. Sa veste trop étroite le moulait comme un corselet ; sans nul doute, il devait se sentir plus à l'aise dans son traditionnel sarouel, ou dans ses sabots de bois. Il resta sans grand discours sur la vie qui régnait au pays, ce parfait Kabyle plein d'hypocrisie, jouant avec l'eau et le feu.

Sous les oliviers, à proximité du village, circulaient le plus souvent des hommes âgés s'aidant d'une canne. Toujours le pas rapide, les femmes fuyaient, se dérobant au moindre regard. Elles s'enveloppaient le corps dans de longues robes colorées, les cheveux serrés dans un foulard, les pieds nus. Ces femmes allaient *riper* l'herbe à la main pour la nourriture de leur bétail. Ce fourrage tondu, enroulée dans une toile, était transporté à dos ainsi que les fagots de branches mortes. Disparaissant sous le volume, elles revenaient au village, courbées sous la charge. Des fillettes les accompagnaient à l'aller. Au retour, certaines restaient à garder un troupeau hétéroclite de deux vaches, trois chè-

vres, cinq moutons. L'ensemble pâturait sur des terrains encore herbeux au bas d'un grand talweg. Les garçons préféraient jouer, ou encore… ils venaient flâner à l'école de leurs ancêtres. Les hommes entre vingt et quarante ans qu'ils ne voyaient jamais, où étaient-ils ?

En ce début de mois de février, le climat en bordure de mer restait tempéré. De leur nouvelle demeure s'apercevait une longue plaine fertile, en forme de delta, s'élargissant ensuite vers la côte distante d'environ six kilomètres, et au-delà de quatre, la ville de Bougie restait accrochée sur les derniers rochers de la Pointe-Noire du Djebel Gouraya.

La nuit venait de tomber. Seul dans son gourbi, Claude recherchait le silence, le cœur angoissé, la bouche amère. A quoi jouait-il ici, parmi tous ses compagnons d'armes, et ces montagnes aux aspects redoutables ? On l'y avait basculé malgré sa volonté. Avaient-ils vraiment besoin de lui ? Avant, tout paraissait si simple, vu de France. Ce n'était rien qu'un coup de cafard, une grande fatigue, demain il n'en serait rien…

Tout était à refaire dans cette grande masure où l'eau leur manquait cruellement. Une fois par semaine, un camion les ravitaillait en nourriture, ainsi qu'une citerne d'eau de 500 litres. Les travaux de maçonnerie réclamaient des matériaux et du matériel : ciment et sable, pelles, pioches scies, pointes, peinture et pinceaux, etc. Forts de toutes ces matières, les gars eurent à charge la remise en état des locaux destinés aux chambres, réfectoire, cuisine, coin toilette, ainsi qu'un mirador, et créer des latrines en bois discrètement camouflées.

Le jour s'assombrissait, à la sortie d'école les cris des enfants parvenaient aux oreilles de tous ces militaires, alors

qu'ils tournaient le béton à la pelle. Une volée de mouettes, poussée par le vent de la mer, venait leur annoncer la pluie. Plus tard, quatre exemptés d'opérations se retrouvaient à dégrossir ce chantier colossal. La remise en état des toitures restait prioritaire. Personne ne leur avait dit qu'il fallait des chevrons et manqueraient de tuiles ! L'ampleur des travaux le leur fit entrevoir.

C'est avec satisfaction qu'ils s'aperçurent que poursuivre leur vie dans le campement voisinant le djebel, valait mieux que de demeurer près de la garnison. Les caprices du temps ne gênèrent en rien leur courage. Un groupe de cinq hommes, chargé de récupérer les matériaux, se constitua accompagné du chef de section. La première recherche s'effectua dans la mechta d'Icklaten, à plus d'un kilomètre du poste d'Azib-Aboudaou. Ce hameau situé entre une route à grande circulation et la rivière Soummam, demeurait enfoui dans une végétation abondante, constituée de cannes « grands roseaux », des ronces, des chardons géants au milieu de chênes-lièges, des figuiers noueux, des cactus agressifs, des citronniers et des orangers cyclopéens. Dans de vieilles bâtisses abandonnées par une population ayant migré à coup sûr vers le maquis, ils dénichèrent ces indispensables matériaux.

Chaque visite dans cet univers particulier restait menaçante, les hommes devaient être attentifs. Autant de gourbis étaient minutieusement vérifiés, une besogne insupportable pour Claude, néanmoins indispensable pour être à l'abri d'une mauvaise surprise. Sous la surveillance de sentinelles postées sur le périmètre de travail, les démolisseurs attaquaient les meilleurs toits. Le cœur de Claude s'emplissait d'inquiétude, et chaque minute la crainte de

voir surgir un commando de fells. Des chevrons et des tuiles étaient ainsi récupérés. Chacun avec un petit chargement rentrait avec le sentiment d'avoir accompli une bonne action. Quant à connaître un minimum de confort, il en restait à faire des voyages ! Après un mois d'efforts, il était impossible aux hommes de se séparer de leurs sacs de couchage au milieu des locaux humides, sales, puant le remugle. Avant eux, des chèvres, des moutons, des vaches et les poules y avaient séjourné. La cohabitation avec les poux de ces volatiles, à la lueur des bougies, devenait une humiliation.

## *Chapitre* 9

Contrairement à ce que pouvaient dire certains de leur hiérarchie militaire, les appelés étaient avant tout des soldats plus que des pacificateurs, il n'y avait pas à s'y tromper Que faire ? Face à son feuilleton critique, digne d'un scénario de série d'épouvante, Claude marchait…

Chaque jour vécu sur le terrain était un jour d'inquiétude, d'attente, de grâce ! Pour ces militaires, il aurait été préférable de rester au poste à poursuivre leurs travaux, que partir vers une nouvelle mission les conduisant au-delà d'une source de tranquillité fragile. Du fond de la vallée, la section repartait en file indienne en direction du djebel, empruntant des pistes rocailleuses, ravinées par les pluies. Les hommes crapahutaient l'arme au poing, bardés de munitions, les sacs à dos emplis de ravitaillement et de linge de change. Par dessus tout ça, s'ajoutait un froid terrible, parfois une chape de neige recouvrait la terre, et puis la lumière du jour s'obscurcissait sans laisser de trêve ni repos. Ah ! ils n'étaient jamais tranquilles, ils vivaient toujours dans les transes, une faim dévorante venait briser ces guerriers, et leur laissait la tête vide, réduits à un instinct de survie, les obligeant à marcher jusqu'à l'épuisement. Là-bas, aux confins de la foi, ils venaient débusquer l'énigmatique opposant. D'accord, mais ces gens adaptés au relief accidenté, dès l'approche des soldats fuyaient sous leurs yeux,

d'où la difficulté de leur tâche. Le Capitaine l'avait assuré : il comptait sur ses hommes pour découvrir ceux qui se terraient dans ces montagnes.

La faim commençait à se faire sentir, qu'importe ! En la circonstance, ils étaient soumis à plus d'efforts, ils vivaient un moment difficile en ratissant sous les chênes verts, les chênes-lièges et les arbousiers, une patrouille destinée à épuiser les hommes, plus tôt qu'à aboutir à un miracle. Il fallait être doué d'une robuste santé pour ne pas céder dans l'effort. La souffrance ! Les pensées de Claude se tournaient alors vers sa femme Colette, avec un sentiment diffus de malaise et de commisération. A d'autres fins : « Il se serait dit qu'il est impossible qu'une épouse puisse deviner les pensées les plus secrètes de son mari ! » Tout au fond de lui-même, il était persuadé du contraire. Puis le chef a regardé ses hommes, il n'avait pas l'intention de marcher davantage. A la pause, ceux-ci reprirent des forces en grignotant une ou tranches de pain rassis et quelques figues sèches. Cette trêve aurait pu s'éterniser, aucun ne cherchait à repartir, cependant, le chef ne voulait pas que ses gars prennent froid !

La section de Boisserie se composait d'une trentaine d'hommes, dont la moitié d'Oranais. La jeunesse Algérienne était automatiquement déplacée d'une région à l'autre, afin d'éviter des relations partisanes avec les autochtones. Par cette *manipulation*, l'armée se protégeait des fuites de renseignements vers les rebelles, voire des infiltrations d'hommes dans leurs rangs.

Le caporal Moktar était particulièrement dévoué pour la section. Ce garçon ne manquait pas de vivacité, sachant stimuler ses camarades de sang, quand l'un d'eux tardait

sur une piste, ou se plaignait du poids sur ses épaules. Le soldat Miloud en était l'exemple. Le mal aux pieds, dont il souffrait, lui était causé par la lourde charge des munitions du F.M, (le fusil mitrailleur). C'est vrai qu'il était chétif. N'étant pas du genre à laisser les plus démunis dans la peine, Claude portait son sac à dos.

Le jour où Miloud arriva dans la section, il s'exprimait dans un mauvais français. La facilité avec laquelle il l'apprit, resta étonnante, quoiqu'il écorchât les mots au début. Claude citera en exemple le nom de leur camarade Moy. Eux l'appelaient « moi Y » Miloud déformait son nom si agréablement qu'il les amusait de lui entendre prononcer « monigrette » etc.…

Parmi les gars de leur section, le chtimi James Weckel, n'affichait pas de grands sourires, durant les opérations. Porteur du fusil mitrailleur, il rognait sans cesse quand il n'avait pas Miloud son pourvoyeur à ses côtés :

- Miloud vint iki, j'te voulo am'côté.

( Miloud vient ici, je te veux à mes côtés).

James était une force de la nature. La montagne pour lui représentait la plaine des Ardennes. Malgré les difficultés des obstacles « rochers, oueds, creux ou bosses, cavernes ou bosquets et autre végétation » il fonçait au travers, comme un taureau sur le matador. Les racines affleurant le sol sur les versants lui servaient à s'agripper, à se hisser encore plus haut. C'était un spectacle pour ses camarades à le voir jouer des bras et des jambes, quand il se glissait sous les branchages, entre les rochers avec le F.M sur le ventre. Il devenait furieux et gueulait comme un cochon qu'on égorge, quand parfois, gravissant une pente

envahie des tas de pierrailles, celles-ci se dérobaient sous ses pataugas.

A la première pause venue, il leur racontait en détail ses mésaventures :

- Figurez-vous qu'plus j'montô, plus j'dévalô, et qu'malgré cha y'navô montô là-haut.

Si ses potes rigolaient de le voir s'agiter, ces pièges, dont il s'insurgeait et ses glissades par paliers, ne lui étaient pas personnels !

Tous ne montaient pas avec autant d'aisance et de courage que Weckel Il arriva qu'un jour un Oranais traînard reste assis sur une rocaille en bordure de piste. Le chef, positionné à quelques rochers au-dessus, lui intima l'ordre d'avancer. Celui-ci refusa. Le Sergent le menaça de sa carabine U. S, le priant vivement une dernière fois de déguerpir. Têtu comme un âne, Aouad resta sur son piédestal, défiant son chef. Tous à l'arrêt par palier, ses camarades l'arme au pied observaient la scène.

Qu'allait faire leur sergent-chef ? Ils le sentaient bien résolu dans sa fureur. Celui-ci arma sa carabine et mit en joue le grincheux. Mais enfin, il n'allait pas tirer ! L'haleine haute, ils attendaient la réaction. Le coup claqua sec, dont l'écho contre les parois abruptes des hauts massifs montagneux leur revint aussitôt. Pris de panique, leur rebelle au crapahut dégagea de son siège en toute hâte, implorant le chef de ne plus refaire ce geste. Ni l'un ni l'autre ne recommencèrent à s'affronter.

Les missions du chef Boisserie sur le terrain s'associaient le plus souvent à celles de la compagnie. Elles se déroulaient sur trois, quatre, cinq jours, parfois plus d'une semaine. C'était donc bien la preuve puisque tous ces

combattants étaient là, à la découverte de caches et de leurs occupants. D'ailleurs, si ce n'était pas la guerre… c'était bien imité. A chaque sortie, un minimum de survie dans le sac à dos restait immuable : boîtes de rations, un deuxième treillis roulé dans le sac de couchage, des slips, une chemise, des mouchoirs, des chaussettes, un nécessaire de toilette, l'hiver, la veste matelassé. Si le rasoir n'était pas utile en opération, l'été, un deuxième bidon d'eau s'avérait nécessaire. Un couteau et les foulards de couleur se trouvant dans les poches du treillis.

Les hommes de la section en pataugas et chapeaux de brousse s'aventuraient la nuit sur des pistes incertaines. Les exemptés de marche, les malades, et l'instituteur Laville restaient au poste, sa garde leur étant confiée. Les patrouilles en montagne duraient jusqu'au petit jour. Pour se mettre à l'abri d'une fusillade, ils trouvaient refuge sur une crête, près des rochers éloignés d'une piste, plutôt qu'à se faire encercler dans un repli de terrain. Des sentinelles vigilantes assuraient la protection du groupe. Les hommes pouvaient alors s'approprier un peu de repos. Claude s'arrondissait doucement dans son sac de couchage, fermait les yeux, le cœur entre les dents. La journée se passait à observer camouflé derrière un obstacle naturel : bosquet ou rocher. Tout ce qui bougeait aux alentours, prenant des allures suspectes, était signalé au chef. De nouveau la nuit venue, ils repartaient discrètement vers un point de ralliement.

Au-delà du danger porté par un accrochage, subsistait la difficulté des déplacements. L'abondance des pistes accentuait le risque de les confondre, ce qui pouvait amener les soldats à se trouver nez à nez avec les fellouses.

Ceux-ci utilisaient la même technique de marche que la leur, mais le plus souvent vers les plaines et les villages ; leurs seuls points de ravitaillement en nourriture. L'embuscade guettait les hommes à chaque détour de piste. L'éclaireur se devait efficace, vigilant, attentif. Avec Moret l'Ariégeois, ils avaient toutes les conditions requises du parfait combattant. Denis était capable de situer, avant les autres, un éventuel danger. Est-ce ses moustaches fournis qui lui servaient d'antennes ? Il stoppait sa progression au moindre bruit suspect, avertissait par gestes le chef qui le précédait ainsi que trois hommes. Tous ces camarades étaient tributaires de ce camarade courageux.

Le jour où Denis ne pourra assurer cette fonction, qui parmi eux saura prendre la relève ? Claude n'était pas son égale, malgré l'accoutumance à la marche de nuit. Les déplacements dans le djebel, avec ses pièges et ses pistes entrecoupées, relevaient d'une preuve de savoir-faire et, d'une connaissance du terrain, chez Denis, cette dextérité était spontanée.

Claude s'est souvent posé la question de savoir si cette place d'avant-garde était bien la sienne... A-t-il bien fait de la prendre parfois ? Son Grand-père Elie en 1916 est allé au front, Son père en 1939 a fini par gagner la guerre de 14. Chacun avait deux enfants et une épouse à charge. Il n'était donc pas un héros dans cette famille. Pour eux, c'était une noble cause, les Allemands respiraient le même air que le leur. Quelle guerre allaient-ils remporter ou perdre, eux, jeunes soldats du Nouveau Monde ? Ils ne savaient pas. Claude sait profondément avoir rempli son rôle, sans en mesurer les risques... Une envie, un besoin de lui-même. Il ne saurait dire pourquoi.

Denis était issu d'une famille saint-gironnaise. Son accent Ariégeois, chargé d'*rrr*, lui roulait en cascade au fond de la gorge, qu'il restait plaisant de l'entendre dire. Claude fit de lui un excellent camarade, lui reconnaissant sa spontanéité, son étonnante sérénité, son habileté et son dévouement. Par de longues conversations ils apprirent à mieux s'apprécier. Les pitons, Denis les connaissait bien pour avoir été élevé sur de semblables.

Par l'exemple de ce camarade, Claude recouvrait plus de résolution. Cette volonté lui stimula le corps, comme on fouette un animal pour le faire avancer. A la fois, investi, étonné par cette confiance, il s'est efforcé à conserver cette résolution jusqu'à son retour dans la vie civil. A six ans il était timide. En présence de son Grand-père Elie, il n'avait pas honte. Plus tard, à l'adolescence, le sport et le contact avec les clients durant son apprentissage, son embarras s'éparpilla en débris.

Claude revendique sa modestie. Cette humilité envers les hommes, il ne s'en est d'ailleurs jamais écarté : Est-ce à cause de leur régence, de leur bizarrerie, de leur fantasme, ou bien de cette impression de détachement et d'indifférence qu'ils déposent avec les semelles de leurs souliers dans un lieu comme un objet ?

## *Chapitre* 10

Comme si le Lieutenant Carré eut donné un signal de ralliement, des militaires surgirent sur les lieux de combat de la veille. Ce petit commando, par sa présence, venait identifier les rebelles cloués au sol pour l'éternité. Quelques-uns vous refluaient vers le lointain par l'odeur de macchabée qui s'en dégageait. Ces fells', qu'aucun ne connaissait, avaient été fauchés par une rafale d'arme automatique. Leurs frères de combats, affolés, s'étaient débandés ; un jour peut-être ils subiront le même destin ! Ce sale boulot terminé, le Lieutenant marqua le pas, compta les hommes de son escouade ; ce qui lui permit de repartir dans sa froideur glaciale.

Ce personnage, Lieutenant dans les rangs de l'armée française, avait dans le civil des fonctions de chef de district à la S.N.C.F. Son comportement, avec les huit ou dix troufions l'escortant, ne laissait supposer aucun doute, il était de la famille des homosexuels. Lui-même sélectionnait ses hommes entrant dans sa section d'élite. Cette cellule spéciale ne se déplaçait qu'au cours des opérations ayant fait des victimes dans les rangs ennemis. Claude dira que ce grand gaillard de Carré, le crâne rasé, les lèvres boudeuses, le visage oblong au teint pâle, les joues creuses, le menton pointu, ne désirait sous ses ordres que des militaires imberbes et sans moustaches. Ses oreilles surdimensionnées lui collaient à la tête, et son regard énigmatique donnait l'im-

pression qu'il partait pour le bout du monde, dans une autre vie, au-delà de son air emprunté.

La compagnie ne se déplaçait guère avant le crépuscule. Claude a en mémoire le souvenir d'un parcours accidenté, sur lequel avançait la longue colonne des appelés du contingent. Le Lieutenant Carré et ses sbires précédaient la section du chef Boisserie. Le Capitaine marchait parmi les hommes de tête, surveillant le déplacement de la troupe en train de franchir un oued. Dans ce gué, un lit de pierres émergeait des eaux grossies par les pluies de l'hiver, celles-ci servaient à la troupe de plots instables, chacun en ressortait les pataugas humides. Un seul homme : ***Carré!***, une lampe électrique à la main cherchait à ne pas mouiller les siens en sautillant d'une pierre à l'autre, un bras en balancier pour maintenir son équilibre ; au-delà de toutes ces précautions, ses hommes l'assistaient.

La piste à la sortie de l'oued de nouveau s'agrippait au flanc de la montagne. A quelques dizaines de mètres plus hauts, le Capitaine observait cette lueur vacillante dans la nuit, ne pouvant contenir son mécontentement envers le coupable, s'écria :

« Quel est le con qui marche avec une lampe de poche ? »

Il stoppa sa marche, laissa avancer la colonne jusqu'à ce qu'il trouve le fautif ; inévitablement, le Lieutenant Carré reçut une engueulade musclée :

« Vous tenez vraiment à vous faire repérer pour nous faire massacrer...! »

Dans la nuit sans lune, le pas assuré, le père de la compagnie revint s'installer en tête avec ses hommes.

Vous ayant présenté ce personnage dans les rangs de l'armée, Claude entre avec lui dans la vie civile :

Libéré de ses obligations militaires, le bâtiment est en pleine expansion, Claude trouve un emploi en rapport avec sa spécialité de plombier chauffagiste dans l'entreprise Robert à Coutras. Un certain jour, il est appelé à installer un chauffe-eau chez une dame âgée, au nom de Carré, résidant dans cette même ville.

L'hiver était là. La nuit était tombée, sa journée allait s'achever à dix-huit heures, la tuyauterie en cuivre était pratiquement terminée. L'apprenti, ayant aidé Claude, était rentré chez lui à bicyclette. Sur la dernière marche d'un petit escabeau en bois il préparait les soudures de quelques raccords au ras du plafond de la cuisine, quand un homme aux yeux clairs entra, le crâne rasé, la bouche étroite en accent circonflexe. De suite Claude mit sa mémoire en marche : pas de doute, c'était bien le Lieutenant du 57ème R.I.

Il ne sait si cette personne le reconnut, mais elle s'avança vers lui :

- Salut ! Où en sont vos travaux jeune homme ?

Claude bredouilla une réponse. Ils sont restés à s'observer maladroitement, chacun à se remémorer un visage connu. Incontestablement le regard bleu, ésotérique de cet homme singulier revint dans ses souvenirs. « Sera-t-il capable de me reconnaître ? » D'autant qu'il ne pouvait retrouver l'image exacte de son visage parmi les centaines d'appelés qu'il avait côtoyés. En conséquence, la moindre parole, le moindre geste pouvait compromettre l'ouvrier et déclencher les fantasmes chez le nouveau venu, - allez

savoir- ce qui lui donnerait l'envie de revenir sur le passé. Claude devait rester prudent et laisser faire les choses.

Monsieur Carré alla embrasser sa mère occupée à ses fourneaux. Juché sur la petite échelle, Claude entreprit ses soudures, quand de nouveau il sentit sa présence dans son dos, évidement..! Il voulait s'informer, ce qu'il fit d'ailleurs avec empressement :

- Pardon mon garçon ! Il me semble vous avoir déjà rencontré quelque part ! N'étiez-vous pas en Algérie, *au 57*, dans les années soixante ?

Il eut tort de lui donner cette réponse, pour le voir ne plus le quitter. Ses mains semblaient collées aux montants de l'escabeau, comme pour mieux saisir sa proie. « Voilà autre chose ! » Il appréhendait qu'il en posât une sur ses jambes, dans ce cas… Claude était résolu, il lui aurait volontiers braqué son chalumeau dessus.

Son imagination allait vite en besogne. Les essais du chauffe-eau étant concluants, il porta de suite sa caisse outils et l'échelle dans la 2 CV camionnette garée sur le bas-côté de la chaussée ; une pluie fine descendait dans la nuit noire. A son retour, dans cette obscurité, il ne distinguait pas très bien son chemin, mais il entendit par la fenêtre ouverte de la cuisine une voix dire :

- Vous n'allez nous quitter sans vous laver les mains, et dire au revoir mon ami !

Ce qu'il lui arriva fut odieux : Claude dut affronter ce pédé !

- Nous allons arroser cette installation et fêter nos retrouvailles !

Il n'osa refuser l'invitation. L'évier utile au décrassage de ses mains étant dans la cuisine, ainsi que sa mère, à son

avis il ne risquait pas d'ennuis. Quelle ne fut pas sa détresse quand il lui désigna la salle de bains ! Le savon au lait et la serviette moelleuse parfumée étaient à sa disposition. Il resta stupéfait, quand ensuite l'ancien Lieutenant lui demanda de l'accompagner jusqu'au salon les murs capitonnés, des tentures de velours ornaient une porte-fenêtre, un tapis de laine étouffait le bruit de leurs pas. Sur une table basse étaient déposés diverses bouteilles d'apéritif, des verres et des amuse-gueules, deux fauteuils en cuir marron ainsi qu'un divan, large et confortable attendaient les invités. Claude fut prié à s'y ''*enfouir*'' installer. Une lumière tamisée éclairait faiblement cette pièce trop douillette pour être honnête. Il avait le sentiment d'être tombé dans une souricière. En vérité, il n'avait pas prévu cette mise en scène ; d'autre part, sa mère n'y était pas conviée.

Dans cet univers réservé aux intimes, Claude s'enlisa dans les coussins. Cet escogriffe vint s'installer près de lui, trop collant à son goût, trop indiscret sur sa vie privée quant à son questionnaire :

- Parlez-moi de vous. Etes-vous marié ? Avez-vous des enfants ?

Il fit une moue boudeuse quand il lui apprit être papa d'une fille :

- Ah ! Fit-il négligemment, humant le contenu de son verre au long pied. C'est une espèce du genre humain que j'abhorre !

« Merci pour elle »

Claude avala d'un trait son *Pernod*, au risque de s'étouffer. Sur la glace fumée de la table, il posa un peu trop nerveusement le pied du verre au col étranglé, *lui aussi*. Le bruit des verres s'entrechoquant surprit son hôte. En de-

mandant des excuses pour son geste busque, il expliqua en quelques mots cette impatience :

- Je dois être rentré dans mon entreprise avant dix-neuf heures, car je risque trouver le portail fermé, ce qui m'obligerait à déranger mes patrons !

Ce qui le faisait passer pour un fieffé menteur.

- Eh bien ! Faites à votre bon vouloir, je ne peux vous retenir prisonnier !

- Merci Monsieur, j'aurais aimé poursuivre notre conversation, nous aurions encore beaucoup de choses à dire !

- Votre réflexion est fort judicieuse !

A cet instant précis, Claude vit une main pleine de délicatesse se poser sur sa cuisse gauche. Ce geste en un réflexe occasionna sa crainte. Le comportement de cet homme provocateur dans un magnifique salon à l'atmosphère soporifique, dont l'entourage chichiteux restait apocryphe, incita à s'en éloigner.

- Vous permettez ? tandis qu'il s'extirpait du fautueil.

- D'accord ! Dites-moi, nous pourrions nous revoir ? Qu'en pensez-vous ?

Claude avait envie de lui crier des injures du style :

« Oh ! N'en rajoute pas ! Ne vas pas t'imaginer voir mon c… se poser sur tes cuisses, non mais sans blague… !»

Pour rester courtois, il promit du bout des lèvres ; c'était horripilant…

- Bée... oui ! Ce serait bien, je repasserai un jour.

La découverte de cette marionnette mielleuse et couinant, reposant à ses côtés comme une poupée de chiffon, le poussa à s'enlever du milieu de ces duvets cotonneux dans lesquels il s'était enfoncé sans enthousiasme. Il n'eut pas le

moindre remords en lui adressant un au revoir du pas de porte de sa cuisine, alors que sa mère dressait la table, indifférente à leurs propos. A présent, Claude se réjouissait à la pensée qu'il ne le reverrait plus, quand bien même, il ne 1ui adresserait plus la parole ; le Lieutenant attend toujours sa visite.

## *Chapitre* 11

En février, la montagne en Petite Kabylie réserve à ceux qui l'abordent des sensations de fraîcheur et, des frissons quand ils l'affrontent. Tous ces sentiments mêlés, donnaient, à la section opérationnelle de l'Adjudant-chef Boisserie, l'envie de s'en éloigner après une opération vaine, *inutile,* qui dura cinq jours. La nuit avait enneigé les crêtes et recouvert les pistes tortueuses. Les hommes marchaient prudemment sur une crête parmi les petits rochers saupoudrés de farine. Ils perdaient insensiblement de l'altitude, quelques traces neigeuses duraient encore, çà et là, luisantes sous le soleil dans le bleu du ciel. De suite après le sommet, la piste se frayait un passage parmi les roches blanches, qu'ils auraient cru voir un amoncellement de têtes de choux à la béchamel. Trois lacets sur une pente raide allaient les mener dans la forêt, pour ensuite déboucher dans la vallée sèche. Ici, le lieu n'était guère fréquenté que par les rapaces. Or, un décor inattendu s'offrait à leurs yeux au détour d'une énorme masse rocheuse : des cumulus blancs, aux dômes arrondis, s'ordonnaient en un tapis pommelé sur lequel ils auraient aimé marcher. Faisant unité dans ce mouvement, ce spectacle merveilleux restera unique dans la vie de Claude. De-ci de-là, des sommets émergeaient de ce paysage de rêve et semblaient s'y raccrocher. Ils durent tout abandonner, cesser de rêver ; quelques secondes durant lesquelles Claude fabula un peu. Sa section de combattants, en

tête de la compagnie, n'était par venue pour ça, elle poursuivait sa marche inexorable, toute son attention fixée vers des horizons incertains, et aux dangers comme un suspens.

Dès qu'ils eurent franchi cette chape de nuages, la grisaille leur apparut intense sur une vallée large et profonde, formant un entonnoir soigneusement rempli de petits pics rocheux, semblables à des têtes d'artichauts bouillis les feuilles ouvertes. La plupart d'entre eux restaient accrochés sur le flan d'une pente raide, aride, s'acheminant vers un oued. Ce dernier partageait une épaisse végétation jusque-là dépourvue. Et puis, c'était l'incommensurable défilée de montagnes, de pics et de pentes rocheuses.

L'oued contournait un massif pour disparaitre sous le feuillage des chênes-lièges et de chênes verts ; la topographie du terrain n'avait rien de rassurant. Ces dénivellements représentaient deux heures de marche et d'efforts à fournir avant d'atteindre un convoi de camions stationné sur une piste. La compagnie serait ensuite rapatriée à sa base.

Les hommes restaient vigilants dans leur progression, à l'identique des jours passés en opération ; même si celle-ci s'était soldée par un échec. Toutefois pour Claude, ses pensées s'envolaient vers Marjorie et son épouse. A ces raisons, il avait le regard de ceux qui de retour au camp lisent les lettres chargées d'amour, à ces derniers messages, il ne savait plus s'il devait se réjouir d'être là ou pleurer d'être encore en vie. Tous ces sentiments mêlés de douleur, d'envie, de soulagement, de pitié, de satisfaction, tous ces chassés-croisés de raisonnements lui permettant de mesurer son malheur ou sa chance, appesantissaient l'air et ajoutaient une tension supplémentaire à l'attente. Alors, dans ce vide,

il quitta ses rêves pour un besoin urgent, quand, brusquement, il fut détourné de son envie par les gestes répétés de Denis avec ses bras à l'adresse du chef en milieu de colonne. Boisserie comprit la signification, et fit stopper les hommes. Chacun alla s'accroupir derrière le premier bloc de rocher. Claude porta son regard vers le lieu en contrebas indiquait par Denis. Le chef le rejoignit avec ses jumelles. Sur le versant d'en face, se distinguait à l'œil nu une dizaine d'hommes apparemment armés. Le groupe se déplaçait à pied sur une piste, insouciant à leur présence. Le chef leur assura qu'il s'agissait bien de rebelles. A sa demande par radio, le Capitaine lui confirma qu'aucune unité française ne devait se trouver dans ce secteur.

A partir de là, les choses allèrent très vite. Le chef Boisserie évalua la distance à cinq cents mètres. Il demanda à Weckel d'installer son fusil mitrailleur, allongé derrière de gros blocs de pierre, James appuya sur la détente, la fusillade éclata meurtrière. L'arme trépida sur son pied berceau en crachant le feu au-delà de son cache flamme rougeoyant. Les fusils automatiques suivirent la cadence. Le spectacle de la mort était enclenché dans le miaulement des balles. En face d'eux des hommes surpris par les tirs giclèrent de toutes parts, tels des félins voulant échapper aux traqueurs. Aux ordres du chef, Weckel et les autres cessèrent la mitraille. Un tel silence s'appesantit sur l'adret qu'ils eussent tous – chacun pour soi – une étrange impression d'irréalité. Puis Boisserie décida de descendre vers le lieu stratégique. Il répartit la section en trois groupes, avec l'ordre de ratisser le terrain, de retrouver l'ennemi vivant, blessé, ou mort. Comme un cheval qui renâcle, Claude achoppa sur l'obstacle pour que ses jambes devinssent subitement flasques, et

son âme peu guerrière se mit en révolution, la conjuguant aux vertiges de la guerre. A partir du moment où l'injonction fut donnée, et jusqu'à la phase finale, il perdit une grande partie de ses moyens pour revenir petit garçon.

Les groupes vigilants descendirent en ligne le talweg. Le chef avec ses hommes s'engagea dans lit de l'oued, le sergent Maltord à sa droite, Claude à gauche avec les siens, l'arme à la hanche, prêt à faire feu au moindre cas suspect. Tous les bosquets, les trous caverneux étaient fouillés ; tout en gardant de vue son partenaire. Peu de chose pouvait lui faire oublier ce moment de détresse, cette angoisse de la guerre ; penser à la quille signifiait libération. Ses doigts serrant à la crosse de son pistolet mitrailleur, marquaient la crispation, achoppant sur l'idée qu'une rafale de mitraillette pouvait lui être tirée dans le dos. L'espérance est, pour le soldat, une espèce de bouteille qu'il jette à la mer en cas de péril. Alors qu'il avançait, l'effroi lui servit à trouver des formules pour obtenir plus de sang froid.

Une bonne demi-heure venait de s'écouler à fouiller le terrain, quant à six mètres derrière lui, dans un fourré, il entendit comme une plainte étouffée ; sûrement par la douleur d'un homme ! Claude fit arrêter la section, donnant la raison à son chef. Celui-ci le devança dans l'approche d'un maquis d'arbousiers d'où provenaient les gémissements. N'ayant jamais assisté à la guérilla, il fut surpris de voir le chef Boisserie avancer courbé, la tête dans les genoux, rasant le sol. Il profitait d'un bloc de pierre venu échouer là, puis d'un tronc d'arbre pour se protéger d'un tir éventuel. Parvenu de biais sur le lieu du gémissement, du canon de sa carabine, il écarta l'épaisse frondaison. Aussi rapide qu'un éclair, il porta l'arme sur le front d'un homme qu'il décou-

vrait gisant, le visage convulsé par la souffrance ; sans se faire prier, le malheureux leva hauts les bras.

Débusqué, le fell' sans défense ne présentait aucun danger. Il ne pouvait aller très loin, profondément blessé à l'arrière d'une cuisse. Aussitôt questionné, il ne voulut répondre sur la position et le sort de ses camarades. Le chef décida de l'abattre comme on tue un animal. L'estomac de Claude déjà détraqué devant la souffrance et à la vue des vêtements souillés par un flot de sang, si la mort venait s'y ajouter dans ces conditions, son repas serait restitué sur le champ ! Autour de cet étrange spectacle, ses camarades étaient venus se placer en surveillance, masqués d'un éventuel ennemi par les éléments naturels. Le Capitaine envoyait un message radio, le porteur cherchait le chef pour lui transmettre :

La mort de l'homme restant en suspens soulagea Claude, l'échéance reculait. Face à sa conscience, il eut un brin de compassion, en aurait-il eu pour lui ?

- Oui, passe-moi le bigo ! demanda le chef.

La communication restait confuse pour les hommes, cependant le chef leur rapporta :

« Le Capitaine voulait connaître notre position. Il a l'intention de nous rejoindre avec ses hommes. Il s'inquiétait de savoir si nous avions des blessés et si le fellagha était encore en vie !

Peu de temps s'écoula pour qu'ils vissent arriver le père de la compagnie escorté d'une colonne de soldats. Quatre appelés s'en détachèrent et l'accompagnèrent jusqu'à Boisserie qui s'était abstenu de tirer sur l'homme devenu gênant. Celui-ci devait cette grâce à l'appel du Capitaine. « Délesté de son arme, le fell' avait été camouflé

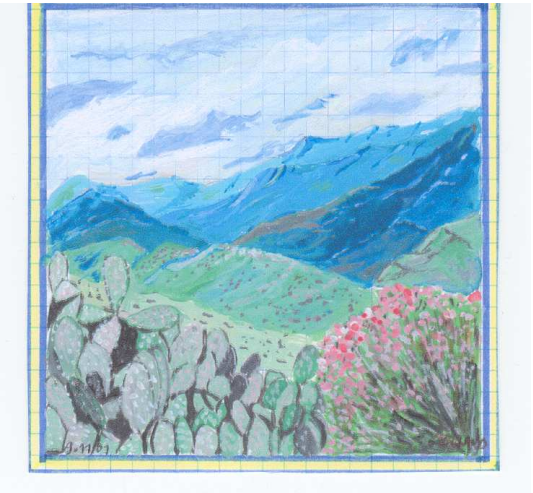
là par ses collègues. » Ils étaient plus d'une soixantaine d'hommes dissimulés dans cette cuvette, sous une épaisse voûte de verdure, à attendre une décision du Commandant concernant le blessé. Il décida de le faire évacuer en hélicoptère. Alors l'homme leva les yeux sur lui, il se sentit renaître, parce qu'il s'attendait au pire et en fut soulagé.

Néanmoins, il fut extirpé sans ménagement de sa cache. Les hurlements de douleurs provoqués à chaque manipulation, lui venaient de sa cuisse déchirée, et des testicules ouverts. De pareilles méthodes d'évacuation, à l'image du barbarisme, aboutissent vite à la domestication de l'animal et de son abnégation. A la guerre on ne fait pas de sentiments !

Quatre hommes allèrent couper deux branches dans un taillis, les plus droites possible. Effeuillées, ses barres étaient enfilées dans les manches retournées à l'intérieur de deux vestes treillis boutonnées, de manière à obtenir une civière. Le blessé était couché sur ce brancard de fortune, en proie à des souffrances que Claude présumait terribles. Suite à de gros efforts, cinq camarades et lui le montèrent au travers d'une épaisse végétation jusqu'au sommet du plus proche mamelon dénudé, à forte déclinaison, sur des pierres roulant sous leurs chaussures. Un hélicoptère arriva sans tarder, le fellouse fut évacué vers l'hôpital militaire de Bougie.

Claude songeait distraitement à la scène qui lui avait saisi l'âme et le corps, sa bouche rétive ne parvenait plus à prononcer les mots malheur, l'esprit occupé par la vie qu'il menait et qu'il n'avait pas choisi, l'image de la paix n'existait plus pour lui. Son ordonnance, sans résultat rôdait malveillante, une arme à la main. Où ils étaient venus,

beaucoup devaient y mourir. Ils furent remplacés par d'autres visages inconnus. Ceux-ci crapahutèrent en treillis des talwegs jusqu'aux crêtes, en passant par les cols et les gorges meurtrières des oueds. C'était la guerre, la ronde funeste, le temps d'une jeunesse gâchée.



*Le Djebel*

## *Chapitre* 12

La vie en Algérie... parlons-en. Ce n'est pas fameux. Claude s'y sens mal, envahi sans relâche par l'envie de fuir cette terre. Entre elle et lui, un conflit amer s'y était élevé, il l'appellera ''obsession''. Comment avoir un élan de courage dans ce pays du Maghreb où les hommes se heurtaient à des épreuves suscitant des regrets de ce temps demeuré sous les drapeaux, hormis pour Claude celui qu'il passa en France. Si ce dernier n'était pas souhaité et guère encouragent, les permissions lui donnèrent l'opportunité de retrouver sa femme et voir sa famille. Il avait toujours son regard sur eux, mais il s'était fait au devoir d'admettre, et devait patienter, son tour viendra ! Mieux valait cette philosophie que s'il devait perdre la vie. Il en déduisit que : se lamenter ou faire des prières… autant verser de l'eau sur les plumes d'un canard.

Claude restait à ruminer son chagrin, quel gâchis ! Si au moins il y avait eu un cinéma, des journaux, de quoi se changer les idées ! Personne ne voulait d'eux, ni en entendre parler, comme s'ils avaient prononcé un vœu. Le vœu de mourir de mélancolie, dans une société monastique.

C'est vrai, s'il aurait pu... il aurait pas venu !

Ce qui lui semblait vrai dans ses réflexions, était le mal d'associer les deux situations : celle qu'aujourd'hui il subissait, et celle que demain il trouvera dans le civil. Pris dans cette galère, montait en lui le sentiment de vivre dans l'Au-delà, comme dans un rêve agité et contraignant. Rien de monstrueux au milieu de toutes les idioties humaines, Dieu

était le meilleur argument pour justifier l'injustifiable, même si la pilule était parfois amère. Dans ce conflit, avec une oppression constante l'envie de sauver sa peau en attendant la quille, était au-dessus de tout.

Claude et ses camarades n'étaient pas venus sur cette terre faire du tourisme dans une guerre désordonnée. Que ça leur plaise ou non, on les avait foutus dans le même guêpier, où chacun était à la recherche du même but : la libération, la délivrance, c'est tout. Je vous salue.

Iront-ils? N'iront-ils pas ? Ils y retourneront. Partir en opération était le leitmotiv de la section. Il y avait des rebelles partout. Tant que rien ne sera réglé, ils ne les laisseront pas tranquilles. Tenez, encore aujourd'hui, en ce début d'année, on vient de les charger de retrouver des caches et leurs occupants : Pas celles qui se trouvent à proximité des villages, où la population entrepose des ravitaillements, et que des collecteurs récupèrent la nuit pour survivre et faire leur rébellion. Avec cette combine de va-et-vient des habitants, tout reste inaperçu. Non, cette action se passerait à l'ouest de Bougie, sur le massif montagneux du Douar Abrares, à plus de huit cents mètres d'altitude, tout près de la maison forestière du « Campement ».

Ils étaient en hiver, un vent froid et violent leur coupait le visage sur ce promontoire dépourvu de végétation. Le djebel aride n'offrait que des rochers pour s'abriter et dormir, *le désert de pierraille* ! Ainsi que tous les hommes sur le terrain, Claude venait de vivre sa deuxième nuit dans l'insomnie, la bise en était la cause, elle hurlait impunément, avec parfois des pauses, des rémissions, pas assez longues pour trouver un moment de repos, preuves douloureuses de ce qui les éloignait du paradis !

A quatre kilomètres à vol d'oiseau de ce ring, s'ouvrait devant eux un spectacle merveilleux – ils n'en demandaient pas tant, juste un peu de sommeil avant de s'acheminer au milieu de ces fous. La mer était là, moutonneuse à perte de vue. Elle paraissait flotter dans le vent ; ainsi qu'une trame de tissu à points bleus et blancs accrochée sur un fil à linge. Ils avaient marché jusqu'à l'épuisement, leur Sergent-chef n'était pas d'humeur badine.

- Il faut qu'on arrive à les trouver, mettez-vous ça dans la tête. Croyez-vous que je tolérerais que nos fellouses se transforment en courant d'air ? Ne rêvez pas les gars !

Le chef ne voyait que des rebelles. Pourtant, tout ici avait l'air si calme, ce n'était qu'une impression bien sûr, car les grottes restaient avant tout le refuge des opposants. Leur stratégie du moment consistait à surveiller et traquer leurs ennemis : tant qu'ils leur collaient au derrière, ils les laissaient tranquilles. Dès qu'ils auront le dos tourné, ils les égorgeront, eux et leurs ralliés.

Après plusieurs jours de recherches, ne parvenant pas à les localiser, la compagnie s'apprêtait à quitter la montagne, la laissant avec ses secrets, comme pour mieux convaincre les hommes qu'elle émanait en son nom des sacrifices inouïs, mieux, qu'il fallait aller au-devant de l'ennemis ; des rebelles, pour qui donner la mort et la recevoir ne constituaient pas une ignominie, mais un idéal si se n'était au nom de leur drapeau. La seule consolation débutait au moment de rejoindre les camions dans la vallée. Trois longs jours venaient de s'écouler dans le froid, sur des pentes très escarpées, parfois verglacées. En parcourant les pistes, silencieux, Claude n'était qu'à demi convaincu de l'évidence de leur mission dans un secteur réputé comme un abri de

fells'. Parfois, un geste du bras exprimait la lassitude, le fatalisme, la résignation, le désespoir, une exclamation vite étouffée. C'est qu'il avait tant marché au fil des jours, égrenait leur lente litanie d'avance et de recule, de folles idées de perdre la vie sans que la guerre bouge d'un pouce, que les péripéties des combats s'oublieraient pour eux dans une sinistre grisaille pleine de sang.

En attendant, il venait de visiter toutes les fractures, toutes les grottes repérées, aucun indice des opposants sur le terrain n'avait transpiré. Ceux-ci s'évertuaient à maintenir la troupe dans la terreur. Seuls, avec leur technique, les légionnaires auraient pu les déloger. C'est possible ! Mais eux, en avaient la claque de porter le sac à dos, aussi utile qu'encombrant sur la veste matelassée, inséparable de jour comme de nuit dans le sac de couchage. Durant toutes ces épreuves en Algérie, Claude n'a pas souvenance d'avoir pris un rhume. Ils étaient tous bien préparés à leurs tâches physiques, le corps immunisé aux maladies et virus, aucun remède ne garantissait la déprime ! Cependant, Claude en aurait pris bien volontiers, mais le seul consenti était trop éloigné pour cette disposition, ''sa femme'' !

Il s'inquiétait aussi pour son petit bout de fille Marjorie qui venait d'avoir dix-huit mois. Cette gosse était une orpheline, éloignée des douceurs qu'un père aurait pu lui accorder. Il la voyait grandir sur les photos, s'efforçant à croire qu'un jour elle saurait l'aimer et jouer avec lui, lui enlacerait le cou, le couvrirait de baisers en lui disant ce mot délicieux : Papa. Claude se préparait moralement à cette terrible retrouvaille. Il avait une moitié du cœur déchiré par l'éclatement de leur foyer, l'autre irrigué à l'approche d'une

permission qui commençait à reverdir ses déserts intérieurs.

Les hommes rentraient fatigués de cette montagne glacée, ses rochers agressifs et ses pistes pentues les avaient usés. Une longue pause leur permit de se relâcher dans un demi-silence. De partout, ils foulaient un sol dépouillé de toute vie, quelque peu herbeux au fur et à mesure qu'ils perdaient de l'altitude. Enfin, arriva la première hêtraie avec des sous-bois dégagés, parfois encombrés par d'énormes rochers placés là pour le reste des siècles après une longue chute. La section de Boisserie, comme à l'accoutumée, se retrouva en tête de la compagnie. La progression dans ce sous-bois se fit sur un large front, chacun respectant une distance de cinq mètres. Le vent venant sur le visage des hommes, continuait à souffler son air glacial, et finissait de dépouiller dans les arbres. Pour l'ennemi, leur faisant face, les conditions atmosphériques les rendaient inaptes à détecter la troupe par le bruit ou par l'odeur ; seule l'observation leur aurait permis cette approche. Cette négligence devait trahir l'un des deux fells' allongé derrière un rocher isolé. Son partenaire accroupi parvenait à prendre la fuite entre les arbres et les blocs de pierre, abandonnant dans sa course une musette avec son contenu de survie : un rasoir, un blaireau, le savon, une serviette, une part de galette rancie. Malgré les balles à ses trousses, il parvint à échapper à ses poursuivant qui ne le retrouvèrent ni mort, ni vivant. Sa parfaite connaissance du terrain lui sauva la vie.

Quant à son coéquipier, ils le cueillirent comme une fleur de perce-neige, encore enveloppé dans une capote kaki de l'armée française. Ses poches recelaient un vieux pistolet à barillet chargé des balles d'un calibre de 7/65 ; celles-ci

avaient été limées de manière à ce qu'elles entrent dans la chambre. L'homme était aussi pitoyable qu'eux, mal rasé ; sauf, qu'ils l'auraient prit pour un spectre refoulant des odeurs de transpiration. Outre ses cinquante ans, il portait un bonnet de coton, des souliers éculés, son visage hideux paraissait aussi terne et tristesse que le djebel fût sillonné de crevasses. Il les suivit sans résistance jusqu'aux camions. Peu bavard, malgré le harcèlement de questions et les menaces du chef Boisserie.

Le soir, de retour au camp, peu d'entre eux restèrent longtemps éveillés, assommés, tant les journées sur le terrain avaient été harassantes. « On finit par croire que le corps n'est pas infatigable. » Cette épreuve leur paraissait d'autant plus accablante, qu'ils ne tenaient pas le bon bout, que la victoire n'était pas à portée de la main et que cette guerre qu'ils croyaient temporaire, allait-elle se terminer bientôt ? Alors, des hommes écrasés par l'évènement, négligeaient leur correspondance, ce besoin qui fait jaillir le geyser brûlant de l'indicible, transmuté en cri. Quant à Claude : comment se serait-il reproché ce signe d'impuissance sans doute face à des infortunes telles qu'il se rendait bien compte que les mots ont leur utilité, mais devant pareille accumulation d'anéantissement, qui sourdait en lui comme une source empoisonnée, il était incapable de formuler ses sentiments. A son réveil, il eut comme une faiblesse, son corps se mit à trembler sur ses jambes de flanelle. Effondré seul sur son lit, il a pleuré un bon coup dans l'attente que le poids écrasant de ses malheurs passent. Ses alternatives d'abattement, de douleur lancinante qui éclatait en soleil rouge dans sa tête, de refus terrifié d'une réalité si accablante que, pour alléger l'insupportable ten-

sion qui s'accumulait en lui au long des jours, menaçant sa raison, il martelait les murs de sa chambre de coups de poing révoltés, puis, brisé, il revenait se coucher en sanglots. Ce n'était pas facile à vingt ans d'être soldat en Algérie et père de famille en France.

Les locaux de la nouvelle demeure des hommes de Boisserie changeaient peu à peu de physionomie pour prendre l'allure d'un poste militaire. Les vieux poulaillers et autres gourbis se transformaient en chambres, certains abordaient l'aspect d'un réfectoire, ou encore d'une cuisine. Les sols en terre battue étaient cimentés, les murs crépis ne rejetaient plus de leurs cavités obscures cette poussière grise et âcre. Ces militaires (bâtisseurs baroudeurs), profitaient de ce nouvel univers, pour s'accorder des moments de détente, après avoir passé sur le terrain de rudes journées marquées par la violence. Des travaux considérables restaient à réaliser, la priorité allant vers les toitures. La troupe demeurait à l'étroit, ce qui la tenait au chaud en cette saison rafraîchie par les vents. Dans un petit village abandonné, parmi les citronniers et les figuiers géants devenus plus abondants, des matériaux semblaient appropriés aux militaires en allant dépouiller ses baraques les unes après les autres. La vie au camp réclamait de gros besoins d'eau. La petite citerne de cinq cents litres ne suffisait pas à aux besoins du poste entre deux vacations du P.C, malgré son utilisation parcimonieuse.

Trouver le courage de creuser un puits, avoir l'eau à volonté pour la cuisine et la toilette, vouloir ce médiocre confort tourbillonnait dans la tête des hommes. A cette idée, le chef était d'accord. Le maire d'Azib-Aboudaou leur permit volontiers ces travaux. Sa gentillesse alla jusqu'à leur

désigner un sourcier. Ce vieil homme, soi-disant expert en sondage, débuta sa recherche à l'extérieur du poste, près des murs d'enceinte. Une branche de noisetier fourchue entre les mains, il parcourut le sol, deçà delà. Le vieillard ralentissait sa marche à chaque rotation saccadée de son instrument, il s'arrêta lorsque la fourche tourna sans à-coups, et leur dit très précisément ceci :

- Ici, sous mes pieds, vous trouverez l'eau à quatre mètres.

L'emplacement se situait face à la montagne, à une quinzaine de mètres du camp ; il ne restait plus qu'à se mettre à l'ouvrage avec leurs petits moyens. Avant de prendre les pioches et les pelles, ils déposèrent les armes à portée de main. James restait avec son fusil mitrailleur en batterie à veiller sur la sécurité des ceux qui œuvraient ; les alentours demeurant incertains. Par équipe de cinq, farcis de courage, chacun se devait de creuser ce trou suffisamment large pour deux hommes. L'entreprise était grandiose, « *Pharaonique* » pas impossible. Ils commencèrent par évacuer la terre à la pelle, ensuite aux seaux accrochés à une corde qu'ils remontèrent à la force des bras. Puis cette corde passa par une poulie fixée sous un trépied, *une chèvre*, en bois, de leur fabrication. La perforation s'éternisa dans une terre argileuse, puis, au fur et à mesure les couches se durcissant, ils eurent recours à la barre à mine pour s'engager davantage. Les ampoules dans les mains se mirent à fleurir, sans pour autant annihiler la motivation ou omettre le mal. Ils préférèrent rester au « trou » avec l'espoir de voir un jour jaillir l'eau, que partir au combat sentir le feu. En haut, la terre s'amoncelait à plus de quatre mètres, en bas, ils avaient toujours les pieds au sec !

De jour en jour l'espoir de voir l'eau surgir s'envola. La terre détrempée par les pluies se détachait en blocs de la paroi, dès que l'un d'eux empruntait l'échelle de corde, avec le danger de se faire ensevelir dans leur propre sépulture. Alors les jours s'alourdissaient d'angoisse, dont le destin dépendait de leur caprice. Aux risques de subir un danger, était de se tenir à distance en abandonnant déçus leur entreprise, avec l'adage que le plaisir n'est pas gratuit pour les petites gens. Ce prétendu puits fut rebouché aux deux tiers. Le restant devint leur dépotoir et les feuillets. Installés sur quatre bastings, clôturés de planches pour s'isoler des mauvaises vues, ils assouvissaient leurs besoins.

Où se situait le plaisir ? Celui d'avoir l'eau potable, ou un lieu d'aisance ? L'un n'allait pas sans l'autre. Le maire revint avec son sourcier. Ce dernier de nouveau prospecta, examina, parcourut pas à pas le terrain opposé. Cette fois la petite fourche de coudrier tourna franchement, l'homme eut du mal à la retenir dans ses poings serrés :

- J'y trouve l'eau à deux mètres cinquante !

- Ah bon ! Ce n'est pas du charabia ! En êtes-vous sûr ? lui ont-ils demandé

- Mais oui ! J't'y jure mon frère !

Il feignit même se fâcher, sa mine colérique démontra à quel point il affirmait son savoir réputé dans le pays. Ça valait la peine de ne pas le trahir ! Dans un léger contrebas, à une quinzaine de mètres du poste, sous la première couche de terre végétale, arriva l'argile molle, et le sable blanc. En deux jours ils atteignirent la nappe phréatique, à la profondeur annoncée. Des buses furent installées où l'eau ne manqua jamais.

En perpétuelle recherche d'un objet pouvant leur convenir, les hommes découvrirent, en bordure de la Soummam, une motopompe à essence abandonnée par quelques maraîchers évaporés dans la nature. Leur petite équipe peina quand il fallut la transporter avec toute sa tuyauterie. Dès lors, elle fut installée sur le puits. Les plus adroits construisirent, sous le toit du réfectoire, une petite citerne en ciment Une canalisation aérienne, supportée par des pieux en bois, reliant les deux y déversa ses eaux. Claude installa l'eau courante sur l'évier de fortune dans le local cuisine, ainsi que dans un autre considéré comme douche collective ; l'eau chaude occasionna un problème à leur essaim dépourvu de confort. Tout en étant esseulés dans le djebel, cet acquis devenait un miracle et une récompense à leurs efforts. La cuisine restait modeste. Trois planches reposant sur quatre cageots, entre la gazinière et le réfrigérateur à gaz de 150 litres, composait la table de travail. Si ces militaires n'étaient que partiellement satisfaits, ils espéraient un jour voir arriver la fin de leurs travaux !

Jour et nuit, leurs chefs avaient la fâcheuse manie de les entraîner dans leur rôle de soldat. Ces rappels les privaient de sommeil ; ce dernier emmenait Claude dans la déprime. Dans cette fragilité, où l'amertume si fait poignante, une sensation de vide étreignit soudain son cœur, atroce, implacable, écœurant comme le malaise de celui qui va vomir son âme, l'expulsant de lui-même, plante arrachée que soudain sa vitalité abandonne. Enfin, quoi, il était un grand gosse. « On vieillit vite sur ce terrain malfamé, dans ce combat perdu ! »

La vie au camp n'avançait que par petites touches entre les travaux et les sorties dans le djebel, où les soldats

ne prêtaient pas autant de causticité que leur suscitait la nourriture de Denis Moret. Comme toujours en pareil cas, il suppléait deux autres camarades exempts de marche. Il se plaisait à mettre la main à la pâte, en particulier quand il cuisinait un marcassin pris dans ses collets. D'autres que lui voulurent en poser, mais ils n'eurent pas la main aussi fine. A cinq-cents mètres du poste, Denis dissimulait sous des branchages ses pièges à sangliers. Des mâles, une laie se firent prendre. Chaque fois l'occasion était bonne pour suspendre sous un olivier la bestiole qu'il dépouillait de façon remarquable. Les vieillards et les enfants du village descendaient en curieux assister au spectacle de cochonnaille ; chose qui ne leur était pas si familière. Cette provision assurait à la troupe deux à trois jours de nourriture. Parmi, les musulmans n'étaient pas à la fête. De temps à autre le chef Boisserie réclamait un mouton au maire du village, ce qu'il donnait sans ambages.

Quand il s'agissait d'égorger la bête, Moktar était le chef de cérémonie. Ses compagnons ensuite enfonçaient de fins roseaux entre peau et chair dans la partie du jarret. Puis, à tour de rôle, ils insufflaient de l'air à pleins poumons. Gonflé comme un ballon de baudruche, l'animal était ensuite dépouillé de sa toison avec une dextérité étonnante. La cuisson n'en n'était pas moins remarquable. A cette (fête) du méchoui, tous se régalaient de cette chair à la saveur succulente ; plus jamais Claude n'a mangé d'aussi bonnes viandes ! « Il est vrai qu'il se sentait plein d'appétit, de ce fait le met à l'abri d'une sensation ancienne. » En fin de repas, il ne restait plus qu'une carcasse embrochée sur un long barreau de bois.

Si la vie au poste se déroulait dans un bon esprit de

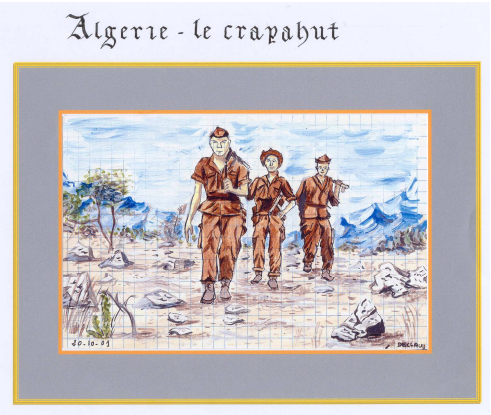
camaraderie, plutôt relaxe, cette béatitude marquait une courte différence entre, eux et Claude. Les murs où il vivait l'entouraient comme ceux d'une prison, exsudant une odeur de poudre. Il n'avait de cesse de se supplier, afin de savoir comment on pouvait le retenir là, jalousant ceux qui paraissaient heureux comme des anges. Saura-t-il surmonter cette panade *grisounette* ? Il avouait enfin, tourmenté, que dans ce combat sans intérêt, les jours restaient pesants, continuels, monotones. S'il a pu surmonter ces passages cafardeux, c'est grâce à tous ses compagnons, Denis et Armand en particulier.

Son grade de sous-officier le distinguait de peu de chose d'un simple troufion. Avec cette manie de toujours vouloir toucher à tout, il y avait de quoi ne pas chômer au camp : laver son linge, envoyer des nouvelles à sa famille, assurer la relève de la garde, aider aux corvées, participer aux travaux. Pour (*redescendre sur terre*), se relaxer un peu, avec ses camarades il jouait à la pétanque dans une cour désuète, dite *d'honneur*. Chaque jour les couleurs de la France étaient élevées en haut d'un modeste mat. Cette cérémonie du salut aux couleurs devenait plus officielle les jours où la section affichait complet. Le drapeau et les hommes étaient gardés jour et nuit par une sentinelle postée dans une tour carrée en moellon. Celle-ci, issue de leur fabrication, se hissait de l'ensemble des toits d'environ un mètre. Des sacs de sable protégeaient le guetteur à hauteur d'épaules. Le toit en tôle ondulée le garantissait du soleil et des intempéries. La privation d'électricité donnait un sentiment de trahison absolu, piètre consolation : une lampe de poche comme projecteur. Cependant, il y avait une échelle de fortune taillée dans des rondins de bois, celle-ci permet-

tait l'accès au plancher de ce satellite. Leur *vaisseau* avait un foyer. Claude prit plaisir à décorer les murs de quelques peintures représentant des paysages de France, ainsi que l'écusson du régiment.

Le Capitaine était fier des hommes de  Boisserie. Il en avait fait part à leur chef à l'occasion d'un repas offert à son intention. Ce jour là, il fut servi de frites et d'une entrecôte de bœuf. Cette viande – *rare* – provenait d'une bête blessée au cours d'une embuscade. Elle fut achevée pour abréger ses souffrances, puis transportée par camion jusqu'au poste. Plutôt que jeter une partie de cette nourriture dans la fosse, le maire du village et sa population ne furent pas oubliés.

Aujourd'hui, Claude a reçu une lettre de Colette, elle dit qu'au pays les oiseaux gazouillent, ils lui rappellent leurs promenades en amoureux le long des haies et des chemins creux. Ici, les oiseaux sont différents. D'un coup d'aile ils offrent le couscous aux Algériens. De l'autre on les zigouille… Pour peu qu'ils se mélangent les plumeaux, ils vont périr le bec plein.



## *Chapitre* 13

Parmi les gars du contingent, l'un d'eux osa s'approprier d'une paire de ciseaux, d'une tondeuse, et s'enhardit le temps d'une journée à couper les cheveux de ses camarades. Quelques Musulmans osèrent se faire coiffer, il en résultat un désastre, et l'échec pour leur apprenti « *merlan* ». Les autres continuèrent à faire confiance aux coiffeurs professionnels de Bougie. Le samedi vers les neuf heures, lors d'une vacation du vaguemestre, le fourgon de Sylvain passait au camp prendre les passagers d'un matin. Les copains en postes avancés de la 2ème et la 3ème compagnie, se trouvaient déjà dans le convoi. Comme des évadés de prison, le voile noir se levait, et les oreilles en recevaient des bavardages sur les conditions de vie menées par les uns les autres, loin de leur France ! Ces quelques heures de détente leur permettaient de vivre (libre) dégagés des contraintes de la conjoncture, comme s'ils étaient d'autres hommes, désinvoltes, lointains, ayant recouvré la ferveur d'autrefois. Cependant, ils étaient toujours rattachés à la Mère Patrie par ce cordon ombilical, et aux devoirs qu'elle leur imposait. Ces permissionnaires allaient dans les rues de la ville, d'une boutique à l'autre, en quête d'achats utiles. Dans le groupe, certains étaient venus pour rencontrer les filles au « 17 ».

A l'heure ou le soleil montait haut dans le ciel, où la chaleur commençait à se faire brûlante, Claude sortait de chez le coiffeur. Une sensation d'indépendance lui étreignit soudain le cœur. Il alla traîner avec son arme sur le front de mer. Assis sur un banc, à l'ombre dune rangée d'eucalyptus,

se mit à observer les allées et venues des civils, le monde, un beau fruit, celui qui aujourd'hui venait pourrir d'un coup au fond de sa poitrine. Des petits cireurs étaient en quête de clients. Las de ce décor, il décida de remonter dans le centre ville. La chaleur commençant à plomber, il éprouva le besoin de trouver un peu d'ombre en passant par des ruelles. Sur son chemin il rencontra des copains mêlés à un groupe de civils. Des hommes, plutôt bizarres, piétinaient le trottoir joliment fréquenté, eux aussi étaient « *en manque de filles* » ; tous attendaient leur tour en file indienne. D'être ainsi assemblé à ses potes, attirés par ce jeu du bonheur charnel, ne donnait pas à Claude le sentiment de coopérer, d'autant qu'une permission venait de lui être accordée. Sans vouloir porter de jugement sur eux, il resta à bavarder un moment, tout en observant le va-et-vient des hommes du quartier venus en nombre faire la « *queue* » parmi les militaires. Pour la plupart, ils crachaient leur chique sur le sol, d'autres se bourraient les narines d'une prise. Les petits cireurs, arrivés en hâte, réclamaient leurs chaussures sur leurs tabourets pour un coup de cirage vite fait. Une odeur de friture à l'huile d'olive leur parvint au nez, *transportée par un essaim de mouches venu les envahir* ; alors qu'une longue file de candidats patientait désespérément. De temps en temps un homme, sortant du 17, s'avançait vers ses compagnons avec de grands gestes. Ces types ne lui avaient rien fait, mais tous dégoûtaient Claude avec leur façon de se moucher en pressant une narine d'un doigt qu'ils essuyaient ensuite sur leur saroual. Un spectacle qui n'avait rien d'engageant… mais de quoi couper la faim, et pour longtemps, à tous ces fervents venus s'adonner au plaisir de la chair. Il

fallait être en (*appétit)*, manque pour (*manger à la table commune*) passer derrière ces gens.

Ils étaient dans les beaux jours de mars. Le soleil commençait à darder ses rayons cuisants, l'heure de reprendre leur taxi n'allait pas tarder. Dans ce quartier malfamé, aux rues étroites, à l'écart du centre ville, régnait un climat d'insécurité malgré certaines patrouilles de police militaire. Découragés par une trop longue attente, les passionnés du 57 R.I. quittèrent ce lieu de « passe », la plupart des camarades n'ayant pas consommé. Soulagé… Claude le fut. A peine avaient-ils parcouru une cinquantaine de mètres, qu'une explosion résonna derrière eux. Elle provenait du 17, la chance venait de les épargner de ce piège, alors que des hommes criaient et couraient en tous sens. Une grenade venait d'exploser au milieu d'un groupe de civils et de militaires. Les choses allaient se gâter. Ils quittèrent ce lieu à toutes jambes, loin de cette embuscade, pour un autre plus sûr et moins agité. Les jours suivants ils apprirent que deux personnes avaient été blessées dans cet attentat, dont un militaire.

Comparativement à Oran, Bougie était une ville propre, plus lumineuse, avec en son centre de très belles rues commerçantes aux magnifiques vitrines. Divers édifices religieux et des immeubles en pierre aux entrées surmontées d'encorbellements et de belles sculptures. Une place dominait tout le port marchand, très actif en raison de son pétrole, de ses vins et ses agrumes. Dans la baie, des tankers se ravitaillaient en hydrocarbures, des pinardiers attendaient aussi une manne, vineuse celle-là. Les commerces se réjouissaient des bénéfices réalisés avec la troupe. De part sa situation géographie, une importante population rurale

venait s'y ravitailler, la raison se tenait à l'éloignement des autres grandes villes, comme Sétif et Constantine. Les permissionnaires regagnaient le poste vers midi. Les camarades restés pour les besoins de l'agglomérat, attendaient les emplettes qui leur étaient ramenées, selon le résultat, ils étaient joyeux comme un enfant le jour de Noël devant ses cadeaux, ceux-ci le plus souvent représentaient des boissons, la lessive, des bougies, des cigarettes blondes, du papier à lettres, des enveloppes, ainsi que le courrier. Celui-ci habituellement chaque jour était remis par le vaguemestre à deux militaires venus l'attendre en bordure de route nationale. Un trajet de plus d'un kilomètre au travers d'une plaine en partie dégagée. Cependant, il fallait franchir une espèce de savane où s'enchevêtraient de grands roseaux dans des citronniers aux fruits à peine acidulés, ceux des figuiers étaient énormes, les orties étaient urticantes, et les lierres grimpaient de partout où bien autres végétaux feuillus se confondaient. Les militaires risquaient tomber dans une embuscade. A proximité passait le fleuve Soummam. Comme si cela avait été fait exprès, à quelques pas de là se situait le petit village abandonné ; source de récupération des matériaux. Ce lieu était réputé pour ses embuscades à l'encontre des convois militaires. Immédiatement après, le Capitaine de compagnie déclenchait une fouille minutieuse de ces ruines et ses alentours en une étroite bande de terrain, entre la route et la Soummam, large et boueuse, très encaissée à cet endroit.

Maintes fois les hommes de Boisserie participèrent aux recherches des belligérants, pour en revenir bredouilles. Ce qu'il ne pouvait pas comprendre le Capitaine, c'est comment les rebelles pouvaient leur échapper de ce paysage, car

il était géographiquement impossible de s'en éloigner sans être pris.

« Le prochain épisode livrera ce secret ! »

Les jours s'écoulaient. En mars, Claude eut l'agréable surprise de voir le sergent Alain Vivier le rejoindre, après leur séparation à Tichy quelques mois auparavant. Cette mutation était la conséquence du départ d'un sergent de carrière muté vers la 2ème compagnie. Toutefois, l'armée française procédait à la libération de ses appelés ayant terminé leur service militaire, avec des temps passés sous les drapeaux qui resteront variables au cours de cette période de conflit. Combien en vingt-huit mois Claude en a-t-il vu partir des camarades le cœur chagrin, l'âme plaintive ? La guerre les unissait comme les cinq doigts de la main. C'était un frère, un peu d'eux-mêmes qui s'abandonnait, délivré de souffrances et de privations. Tous ces déchirements ne se comptaient pas qu'au moment de la séparation, mais aux souvenirs des instants agréables passés ensemble. Dans cette cohabitation, la générosité, le partage et l'assistance jouaient un grand rôle. Sur le terrain, si l'un manquait de nourriture, il y avait la solidarité des autres. L'égoïsme et l'avarice n'étaient pas cavaliers dans cette tourmente. Puis, les nouveaux, *les bleus*, sont arrivés. Alors les anciens prirent leurs rôles de conseilleurs, d'initiateurs aux dangers « *aux ficelles du métier* », si sournois, si soudains qu'ils leur glaçaient le corps rien qu'aux souvenirs. Ces lois se perpétuaient d'un contingent à l'autre. Car, s'aventurer sur le terrain, de jour comme de nuit, en défiant ces règles, était partir au casse-pipe.

Claude remâche ses souvenirs. Il trace son destin. Il aurait voulu qu'il soit moins immémorial sur son passage en Algérie et sur sa première grosse émotion en opération. Ce sursaut d'émoi, il peut en parler, ça donne la colique, et fait perdre tout contrôle jusqu'au plus profond de soi. Dans cette guérilla, si le soldat n'était pas mis en confiance, il ne pouvait dormir sur ses deux oreilles ! La vigilance et la maîtrise son arme restaient l'empreinte de deux droits fondamentaux pour un combattant. L'instruction en France demeurait l'école maternelle, par rapport aux charbons ardents sur le sol Algérien. Car ici, il y avait les frissons devant la tâche à accomplir, pas de quoi s'en réjouir, il y avait l'injustice, qui donnait le brûlant sentiment de révolte, il y avait l'inquiétude, cette dernière qui minait sans trêve la vie des soldats ! En tout cas, pour le traînard ou le lâche, il n'était plus question sur les sentiers de la guerre d'attendre la voiture balai. La volonté, l'endurance et la vigilance étaient devenues leur devise, le cœur pétri par cet instinct de survie.

Les hommes de la section du chef Boisserie étaient en observation dans le djebel. Une pluie s'infiltrait lentement dans la toile de leur treillis. Sur l'adret en pente raide leur faisant face, le terrain broussailleux ; des arbousiers y abondaient. Au dos de ces soldats, en contrebas, s'étalait jusqu'à la mer une grande vallée cultivée de vignes et de céréales. Un vent léger agitait les ramures détrempées. Tous ces combattants étaient assis en fil-indienne sur des tas de rochers placés là par accident. Dans le plus grand silence ils guettaient les lignes de crêtes. Tout semblait normal, quand, soudain, un « *nouveau* » affirma au chef avoir vu sur la pente, à une cinquantaine de mètres, des branches en mou-

vement Méfiant, Boisserie observa à la jumelle le point indiqué ; la frondaison était si épaisse qu'il ne distingua rien d'anormal. Toutefois, il autorisa ce brave troufion à utiliser son arme automatique, « un M.A.S 49 ». Le coup de feu fut lâché dans cette direction, puis, leur héros du moment posa le canon de l'arme sur son avant bras gauche et resta accroupi, un doigt sur la détente. Tous étaient prêts à la riposte à l'abri derrière un rocher, lorsqu'un coup de feu claqua sec sur celui de Claude, des éclats de pierre jaillirent dans une gerbe d'étincelles. Il fut le premier à penser qu'il s'agissait d'une embuscade, quand le tireur près de lui se leva et déclara :

- C'est moi chef ! J'ai appuyé machinalement sur la gâchette de mon fusil, excusez-moi chef !

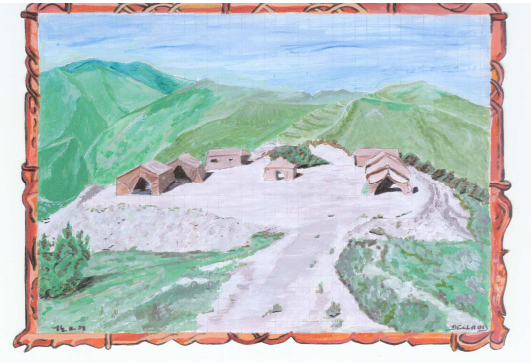
- Oui mon garçon, je comprends ! Tu es plus dangereux que l'ennemi d'en face !

Boisserie fit sans tarder l'échange son arme automatique, contre un fusil M.A.S 36, au coup par coup d'un autre camarade. Panique d'un jeune soldat piégé face à un événement ajoutait un poids écrasant à tout ce qu'il avait subit déjà : La peur et l'émotion l'avaient anéanti pour perdre la maîtrise de son arme. L'accablante réalité le culpabilisait d'avoir engagé manuellement une nouvelle cartouche dans le magasin, ce qui aurait pu être fatale pour Claude. Ce jour-là, il accueillit cette (*anicroche*) bavure par un silence consterné, avec l'affreux sentiment que la vie ne valait pas chère, dans laquelle s'accumulaient les scandales de façon inattendue, qu'elle lassait même son immense compréhension. Ces symptômes il ne se les expliquait que par l'état de détresse moral qui était le sien au moment des faits. Cependant, il avait beau se raisonner, il vivait dans un

climat d'angoisse jusqu'à son arrivée au camp, et pour plus tard une prochaine permission. L'incident décida le chef à « *décrocher* », en jargon militaire. En réalité, il n'y avait jamais eu d'ennemis, des sangliers peut-être, et encore !

Pendant ce temps, cette stupide affaire Algérienne s'éternisait. La France n'en finissait pas d'envoyer des jeunes au combat. Claude vivait dans l'obsession, sentant monter en lui une immense panique et une rancœur tenace, avec le même sentiment poignant pour ses collègues d'armes : peur pour eux et pour lui, il était temps que tout se termine. Ils pouvaient se faire des illusions où l'armée croyait encore à sa mission.

*Un poste avancé*



## *Chapitre* 14

Jour après jour, autour des appelés régnait une ambiance lourde, un climat d'insécurité dans lequel ils vivaient en permanence, une atmosphère mêlée de tensions nerveuses, ignorant le chancre qui les rongeait. Un jour viendra, où le degré des sorties en opérations s'intensifiera. Alors, dans cette ingrate tâche leur réclamant plus d'efforts, qui met les nerfs à bout, ils craqueront du trop plein engrangé. En regardant les nuages voyager au loin, ils disaient à Claude que le temps passé dans cette période de crainte, n'avait fait que le pétrifier par l'impuissance d'agir autrement. Ce rappel lui donnait l'envie farouche de quitter ce sol d'épouvante. Il se voit vociférant contre les responsables de sa situation. Si la guerre, dans son essence majeure, lui incarnait le refus de cette soumission, c'était aussi la méfiance à la convention qui aurait dû condamner les acteurs pour un idéal perdu d'avance. La guerre n'est qu'une somme de douleur et d'illogisme qui abaisse la valeur totale de l'homme et de son devenir. Revoir les siens, devenait l'idée qui hanter son esprit à chaque lever de soleil. Seuls ses rêves le rapprochaient d'eux, lesquels l'aidaient à demeurer.

Avec le froid, les pluies et les bourrasques, les journées gardaient leur rythme de sorties, avec cette volonté de trouver dans le djebel les fells' toujours plus nombreux, mais quasiment rares à débusquer.

D'embuscades en opérations, de protections en observations, les hommes asservis rentraient crottés, épuisés, affamés, soucieux du lendemain, l'âme et le cœur tourmentés ; seules les lettres, les photos d'un être aimé leur redonnaient suffisamment de courage pour savoir qu'ils en auraient besoin. Contre cette guerre que Claude menait avec la valeur des mots, et l'apparence hideuse qu'elle prenait par la cruauté, avec sa contribution en tant qu'acteur, supplantait la bêtise en ce qui concernait les concepts. Même si sa révolte était vaine, et il ne doutait pas qu'elle le fût, elle sentait moins mauvais que ces entêtements sournois plus que benoîts, qui traînaient dans toutes les philosophies leurs officiers supérieurs et, les hommes de leur gouvernement depuis le déclenchement des hostilités. Devrait-il mourir ivre de rage, tendant le poing comme Job sur son tas de fumier ?

On leur laissait à peine le temps de terminer une lessive, griffonner quelques mots sur une page blanche, pour voir leur chef intercepter un nouvel ordre de mission.

- Tenez-vous prêts les gars, cette nuit nous repartons sur le terrain !

C'était la vie des appelés en Algérie sous les couleurs du drapeau français. Leur sort jusque là n'était pas enviable, les jours à venir leur en réservaient de plus pitoyables encore.

D'ailleurs, Claude ne croyait plus à rien, même pas à son incroyance. C'était aux frontières du supportable qu'il ferraillait contre l'inadmissible et l'inconcevable. Il se considérait, ainsi qu'avec tous ses camarades grouillant sous le soleil africain, comme des déportés destinés à la chair à fusil, à la torture, aux noms gravés sur le monument aux

morts de leur village, un jour de commémoration, à la mémoire des ses chers disparus !

Fidèle à ses traditions, mars déversait ses giboulées, ajoutant même de gros suppléments à ce déluge. La pluie n'allait pas aider la section de Boisserie dans ses manœuvres futures. La compagnie de Claude, et bien d'autres du 57 eme régiment d'infanterie, étaient engagés dans une opération d'envergure qui allait être déclenchée. Cette entrée dans la guerre était comme une seconde annonce de la mort de l'être cher.

La pluie n'allait pas aider Claude et ses camarades dans les manœuvres de leur compagnie du 57eme régiment d'infanterie. Ils se voyaient engagés dans une opération d'envergure qui allait être déclenchée : c'était comme une seconde annonce de la mort de l'être cher.

Ce n'est qu'après le petit déjeuner, que leur chef, dans une attitude marmoréenne, leur apprit le déclenchement de cette vaste offensive, à laquelle ils étaient mêlés d'office.

« Dans les prochains jours nous irons prendre position pour deux mois sur une crête à plus 900 mètres d'altitude, à huit kilomètres à vol d'oiseau d'Azib Aboudaou. Les malades, les exemptés de marche, et Laville l'instituteur resteront garder le poste comme chaque fois. Soyez prêts dans deux heures. »

La sentence venait de tomber. Depuis plusieurs mois le génie terrassait le flanc des montagnes afin d'y implanter une route donnant accès à un plateau artificiel. Venant de la plaine, les camions militaires y transportèrent l'essentiel du matériel utile à la troupe. Sur cet emplacement très avancé dans le djebel, les hommes eurent à charge l'installation du bivouac. La deuxième section de la première compagnie se

joignit à celle de Claude, ainsi qu'une troisième composée de Harkis. Tout ce remue-ménage avait pour objet la préoccupation du moral de chacun.

Le jour décisif, la section Boisserie *s'expatria* vers le point de rendez-vous par les pistes escarpées, le sac à dos lourdement chargé. La pluie au lever du jour s'était mise à tomber. Quelle pluie ! Raide, glacée, impitoyable qui s'insinue dans les vêtements. Ils auraient préféré voir l'annulation, et revenir sur leur pas. Impossible quand le devoir vous appelle ; tant pis pour eux, désolé pour le temps ! Ainsi, ils crapahutèrent parmi les chênes et les arbousiers solennels ; l'enchevêtrement des végétations diverses semblait soutenu par la brume, elle-même venue des fonds obscurs. Si les hommes perdaient pied, la chute resterait éternelle ! Devant cette conscience de la mort, c'est la vie qui paraît la meilleure conseillère. Ils escaladèrent des pistes à flanc de paroi ; car le génie n'avait pas eut l'esprit de passer par-là. Leurs pataugas boueux glissaient sur les pierres saillantes, ils durent s'agripper aux herbes, aux racines, aux branches pour garder leur équilibré ; à cette gymnastique, certains se vautrèrent sans gravité. Au fur et à mesure le froid se renforça. L'altitude et la fatigue précipitaient les battements de cœur, celui de Claude contre ses côtes. Après une marche de plus de quatre heures, ils échouèrent sur le fameux plateau où plusieurs camions chargés de matériels attendaient leur arrivée. Délestés de leur barda sur un sol détrempé et boueux, il fallut, sans transition, qu'ils évacuent les grandes tentes collectives, les ossatures, les lits de camp, la batterie de cuisine, les bouteilles de gaz nécessaires au fonctionnement des frigos et des roulantes.

L'aide apportée par leurs camarades de la première compagnie, ne suffit pas à l'installation de tous les abris avant la tombée de la nuit. En conséquence, il leur resta à dormir dans le sac de couchage. Avant de fermer les yeux, Claude fixa son regard sur les gros nuages laissant place aux étoiles fugitives ; elles veillèrent la nuit sur eux et sur les sentinelles. Ils s'éveillèrent le matin avec une âme de bâtisseur. Sur ce plateau de 60x40 mètres, dès la levée du jour, ils parachevèrent l'établissement du campement comprenant : cinq tentes ''Marabout'' destinées à la troupe, une pour réfectoire et la cuisine, au centre du bivouac, celle des chefs de section et du P.C.

Pour quelles raisons les avait-on isolés sur cette plateforme en pleine nature ? Une longue piste blanche servait de liaison entre les hommes de troupe, *parqués* parmi les rebelles, et les autres… ceux qui restaient dans un monde encore civilisé. Autour de ce point stratégique, allaient se dérouler des combats dans un secteur rempli de grottes, aux abords d'une mine de fer désaffectée. Sur d'autres pitons, des campements similaires y étaient installés. Les missions de jour comme de nuit, consistaient, pour ses soldats, à la surveillance des gorges profondes des oueds, partir en patrouille sur le flanc des montagnes proches, et prendre position sur des points d'observations divers. Et puis tomba le jour des opérations avec le ratissage dans les bas-fonds, les pentes rocheuses et les grottes. Ce sal boulot était mené par les commandos de *paras*, la légion étrangère, et bien d'autres régiments chargés de missions spéciales. Le rôle des hommes de Boisserie consistait au bouclage des crêtes, de sorte que les felles restent prisonniers dans cette souri-

cière, « il ne doit pas y avoir de fuyards ! avait dit le Colonel.»

Deux mois ainsi retranchés sur une crête dans le djebel leur parurent longs. Ils ont essuyé tous les temps : la neige, le vent glacé, les bourrasques, et en particulier la violence d'une tempête. Une nuit, alors que Claude assurait la relève de la garde autour du campement sous une pluie battante, au retour vers les abris avec les sentinelles épuisées, ils avançaient au jugé parmi les flaques d'eau, les capotes trempées, toujours plus courbés sous les rafales de vent et de pluie, lorsque devant eux passa, dans un grand fracas, une tente entière vide de ses occupants. Surpris dans leur sommeil, leurs camarades ne tardèrent pas à se dégager de cette mauvaise situation. Chacun pieds nus courait dans la boue à la recherche de sa literie, certains la transportaient sur la tête pour trouver refuge chez les camarades voisins.

Au lever du jour, sur un versant quasiment dénudé, ils pouvaient constater les dégâts sur cette tente désarticulée, accrochée aux rangs de fils barbelés ceinturant le camp. Cette enceinte n'était pas considérée comme efficace à la défense, elle s'appliquait plus à symbole. En considérant leur cas, rien n'était plus efficace que huit sentinelles pour les protéger d'une attaque. Leurs postes se trouvaient semi-enterrées derrière quelques sacs de sable, elles restaient jusqu'à la relève prochaine un doigt crispé sur la détente, prêtes à faire feu à la moindre alerte. Il leur incombait la lourde responsabilité de la sécurité des hommes dans le camp.

Le danger guettait partout, sournois, imprévisible. Le vent, la pluie et la tempête s'ajoutaient aux autres difficultés, mais avec lesquelles il fallait différencier l'approche

d'un homme, à celle des chacals rôdant autour du tas d'ordures. Ceux-ci affamés, venaient à la recherche d'un reste de nourriture dans les boîtes de conserve. Outre leur déplacement craintif, de nombreux bruits subsistaient mettant en doute le guetteur. La sécurité des hommes reposait sur le sang-froid de la sentinelle, qu'il s'agisse d'un bruissement de feuilles dans les buissons, ou d'une chute de pierre.

La vie dans le camp appartenait à tous ; il suffisait de s'organiser. Il y avait les corvées de cuisine, l'entretien des tentes, l'aménagement des rigoles, vérifier l'état des clôtures et des sacs de sable. Tant de choses concernant la sécurité de leur *village* sur ce plateau, que celles-ci devaient être prises en considération. Des groupes de dix hommes, encadrés d'un Lieutenant et d'un sergent partaient pour la journée en observation sur les pitons avoisinants. A la tombée du jour, d'autres soldats prenaient la relève vers des points stratégiques dans les talwegs. Les pistes étroites restaient encaissées, difficilement repérables dans l'obscurité totale sous l'épaisse frondaison. Ces secteurs humides et froids, aux abords des oueds, s'inscrivaient comme à hauts risques. Ils se tenaient là au milieu de cette forêt les yeux bien ouverts, une boussole et une carte d'état-major en main. Sa lecture se faisait à la lueur d'une lampe de poche dissimulée sous la veste du treillis.

Ces positions du moment ne relevaient pas des meilleures conditions, elles passaient pour de vrais coupe-gorge. Pas un ne se serait risqué à s'assoupir durant les quatre heures qu'il restait dans une attente immobile. L'estomac serré, la respiration en suspens, le cœur battant, chacun au premier rang était à l'écoute. Peureux ou peu hardi, il fallait

se soumettre aux risques sournois jusqu'à l'heure du repli sacrément souhaité. Cette tension fléchissait l'instant où le chef envoyait le mot de passe ; synonyme de retour. Ainsi soupiraient nos âmes en quittant ces lieux malsains ! En conséquence, ces jours passaient dans la résignation atteignaient à la lassitude par la fréquence des crapahuts sur des massifs aux crêtes continuellement chapeautées par un ciel gris, au cœur desquelles grouillait une vermine.

A proximité de ce camp s'élevait une ancienne station de freinage. C'était une ossature métallique rouillée, composée de grosses poutres, de roues à gorges ou dentées, d'engrenages, de poulies et de câbles d'acier échevelés. Depuis qu'en montagne des hommes avaient cessé d'exploiter les mines, dans le ciel des wagonnets suspendus aux filins restaient sans âme. Leur fonction au transport des minerais de fer, jusqu'à Bougie, n'était plus qu'un souvenir. Cette carcasse en ferraille au sommet du col se découpait comme squelette dans le lointain. Les jours de clémence du temps, la troupe venait sur ce lieu aéré suspendre sur les poutres les vaches en toile emplie d'eau froide ; une douche à la mesure de leurs moyens : à la guerre comme à la guerre !

Des différents rapports consignés par les chefs de sections, relatifs aux activités des hommes sur le repérage des antagonistes, il en ressortit une analyse. Celle-ci devait aboutir au déclenchement d'une opération de grande envergure, avec de gros déploiements de troupes, dénommée : Jumelle.

Des régiments entiers furent transportés en hélicoptères, « les bananes », et déposés près des grottes imputées de caches les fells'. Parachutistes, Légionnaires, et bien

d'autres régiments se partagèrent le *boulot*. La compagnie d'intervention de Claude, en observation sur une crête, assistait au déroulement des opérations. Sur chaque versant des montagnes, *le spectacle*, l'hostile, l'horrible combat entre deux peuples faisait rage.

Pour prendre les caches d'assaut et anéantir leurs occupants, des soldats aguerris au combat crapahutaient sur des terrains couverts d'embûches. Leur protection était assurée par les tirs incessants des mitrailleuses à bord des « *bananes* ». Ainsi que d'autres régiments retranchés, les hommes de Boisserie avançaient au rythme des attaques. Les pilotes des avions T6 rasaient de quelques mètres les parois rocheuses. Ces chasseurs d'hommes… prenaient des risques considérables en mitraillant les belligérants résistant aux répliques. Les légionnaires en tête progressaient en escalier. Pendant qu'un groupe envoyait un tir nourri en direction des caches, l'autre le devançait, se hissant de quelques mètres par bonds successifs, ainsi de suite. Mais aussi des hommes courageux qui se faisaient face, qui se défendaient pied à pied. Souvent aussi, il leur fallait se replier et une petite poignée d'entre eux revenait à son point de départ, avec le corps de l'un d'entre-deux. Pour prendre la plupart des grottes, ils devaient recommencer. Il fallait avoir leurs airs guerriers et du sacré courage pour arriver à prendre les caches dans une apocalypse de feu.

Claude voyait tant de chose dans cette guerre, qu'il en était impressionné. Impression tant de fois ressentie par la furie des combats incessants. Que de tueries, de massacres, de cris, de hurlements, de lamentations se diluant parmi le crépitement assourdissants des armes et le ronronnement des avions. Tous ces grondements allaient se heurter contre

le flanc des montagnes, les échos s'entrechoquaient inlassablement durant des heures. Muré dans son silence, Claude restait pétrifié d'effroi jusqu'à lui glacer le sang. Comment pouvait-on accomplir ces gestes aussi cruels dans des affres qui rendaient tout dérisoire ?

Les hommes de troupe portaient chaque jour un brassard différent, aux couleurs conventionnelles pour ne pas être confondus avec l'ennemi. Ces actions de fouille, de ratissage, et de tuerie, dont les hommes souffraient mille agonies depuis le début de l'opération, allaient durer encore plusieurs semaines. Quant aux missions de la section de Claude, des groupes de huit hommes devaient de nuit rejoindre un point d'observation fixe. Jusqu'à la relève tous les trois jours, l'eau et les boîtes de rations restaient leur seule nourriture. Tout mouvement de personne suspect était à signaler au chef de groupe. Le retour au campement leur donnait un sentiment de sécurité, même si ce n'était pas le paradis.

Son acharnement enragé à conserver cette volonté, ou il sait qu'elle puissance aveugle un instant, amical à son égard, avait porté ses fruits. Depuis qu'il avait appris à supporter le poids des douleurs physiques et morales, il s'avouait craindre le pire.

Isolé dans le djebel, rien n'était envisagé pour réconforter les hommes ou les distraire, hormis le courrier… tout semblait être fait pour leur détruire le moral ; une lourde condamnation vers un retour dans le civil. En conclusion, cette (guerre) expédiait l'acteur dans la mort ou dans la déprime, sinon, ruiner les certitudes d'une réinsertion, et ne pouvoir rien dire quand ils se savaient aussi innocents qu'un agneau !

Les lettres de Colette réservaient à Claude des face-à-face avec leurs amours virtuels qui étaient les leurs désormais. Malgré la gentillesse des mots, tous n'avaient pas le pouvoir d'annihiler les ordres de leurs chefs, pour qu'il se retrouve dans la douleur, appréhendant la journée du lendemain. Les lèvres pincée, le cœur battant, il déposait un baiser sur la dernière missive, avec l'insupportable, l'effroyable idée qu'il ne reverrait plus jamais sa femme et sa fille Marjorie. Claude demeurait hésitant avec ce message entre les mains comme un somnifère pour le plonger dans un rêve épais. Cette implacable pensée le frappait de plein fouet, faisant lever en lui une angoisse, une panique qui le tenait jusqu'au petit jour

Chacune des lectures le couvrait d'émotion, tandis qu'une espérance fluide s'infiltrait dans son corps, le baignait de plaisir jusqu'à l'évanouissement, pour rester ensuite étendu sur sa couche des minutes, des heures, il n'sait plus, à sangloter tout son soûl, incapable de fixer son attention, d'écrire, de lire ou de rêver, gagné par une torpeur qui lui taraudait l'esprit. Il se ressassait dans une rumeur de débâcle, la mort de Grand-père Elie, dont la disparition subsistait, la séparation de sa femme et de sa fille lui semblait inacceptable, et contre laquelle il luttait. Il y avait enfin l'enfermement dans l'angoisse qui lui collait à la peau comme un label dont il n'était pas prêt d'en être débarrassé. Seule une permission ou sa libération pouvait le délester de ce treillis kaki, qu'ici était appelé : ''costume défraîchi'', dont il ne voulait plus entendre parler. Mais l'armée a la vie dure !

Au cours d'un déplacement, par une nuit particulièrement sombre, la Compagnie avançait en colonne sur une

piste graveleuse, parsemée de roches tombées de la paroi friable. En contrebas, se discernait une pente raide parsemée de quelques arbousiers. Sur ce sol instable, les pierrailles roulaient sous les semelles de ses pataugas, l'équilibre en était troublé par le poids considérable du sac à dos. Dans la section, Prunier Jacques, un gars de la Vendée, qui n'avait ni le pied marin, ni montagnard, et non plus volé le Saint-Esprit « qu'il pardonne Claude », lui collait au train comme son ombre, une main accrochée à une boucle de son sac, l'autre portant son fusil. Ce camarade avait la sale manie de poser le bout de ses chaussures sur ses talons. A cause de sa remorque trébuchante, Claude se laissa distancer par le partenaire qui le précédait. En accélérant le pas, son fardeau ne put suivre sa cadence, et s'empêtra les pieds. Des cailloux roulèrent sous ses chaussures, ce qui provoqua sa chute, négligeant de lâcher prise. A l'encontre des efforts de Claude, il bascula sur la pente avec Jacques. Leur roulade fut freinée par un arbuste une dizaine de mètres plus bas.

Ils n'étaient pas blessés, mais il y avait un « os » gros ennui ! Jacques, ce piètre soldat avait perdu son fusil. Malgré la nuit noire, sans lune, ils le retrouvèrent parmi les pierres et les taillis. Après bien des efforts, ils parvinrent à remonter jusqu'à la piste. Deux camarades forts inquiets attendaient leur retour. Grâce au petit coup de sifflet conventionnel, la section avait pu stopper sa marche quelques centaines de mètres plus loin. Pour refaire la jonction avec le groupe, deux pistes s'ouvraient devant Claude. L'expérience et la topographie du terrain lui firent prendre la piste de gauche. Il avança prudemment avec des « *psitt' psitt'* discrets. Le danger de s'empaler sur l'ennemi le laissa dans le doute. La réponse à son appel le lui fit retrouver.

Les conditions d'existence dans lesquelles ils étaient engagés, durant les opérations, ne leur étaient guère favorables. Quant à Claude, il lui restait le souvenir des bons petits plats qu'autrefois son épouse lui préparait, ici, c'était une boîte de ration prévue pour trois repas ou, vingt-quatre heures. L'eau devenait un casse-tête. Deux bidons par jour ne suffisaient pas à les abreuver durant les douze ou treize heures de marche par fortes chaleurs. En altitude, parfois, l'eau claire et fraîche surgissait d'une source ou s'écoulait entre les fissures d'un rocher. Plus abondante, moins appétissante, trouble l'hiver était l'eau des oueds, souillée parfois par quelques dépouilles humaines. Des cachets et des poudres aux essences de citron, d'orange ou de menthe, leur servaient à la décontaminer en améliorant son goût ; hélas, rien ne pouvait lui ôter les graviers et sa couleur trouble. Les circonstances ne donnaient pas le choix, ni faire les difficiles !

Quant au cours d'un déplacement sur les crêtes, l'eau commençait à manquer aux hommes de la section, quatre camarades volontaires descendaient vers le talweg sous la protection du groupe. C'était risquer leur vie pour « *la corvée d'eau* » réapprovisionner l'ensemble des bidons. Ceux-ci étaient enfilés sur des ceinturons suspendus à l'épaule. Pendant que deux emplissaient, les autres restaient à surveiller la proximité. Suivant les saisons, leurs partenaires profitaient de cette occasion pour prendre un bain. Certains camarades, dans d'autres régiments, ne sont jamais revenus de ces corvées. Ils furent égorgés comme des moutons par des fells' en embuscade, toujours avec cette envie de détruire et de nuire...

## *Chapitre* 15

Depuis des mois les hommes menaient une vie de nomades, un jour ici, l'autre là, sans hygiène et peu de sommeil. De la guerre Claude en avait assez, qu'elle finissait par lui empoisonner la vie avec ses horribles scènes de barbaries, et ses risques qui ne cessaient de lui causer un sourd malaise en même temps qu'une torture physique, le laissant désemparé de certaines pensées plus avouables pour ceux qui lui étaient très chers. Effacerait-il à jamais dans son âme ses images de souillure de ces années qui lui auront coûté très chères ! Où qu'il soit, il répondrait toujours présent aux appels de son cœur lancés comme un cri à l'adresse de sa femme adorée. Elle ponctuait ses rêves de miel avec une sorte de vertige joyeux. Claude respirait près d'elle, soudain ivre de bonheur. Elle dormait la tête posée sur l'oreiller. Le rythme souple et régulier de sa respiration le fascinait, autant que son beau visage enluminé par sa chevelure châtain aux longues boucles vagues et soyeuses. Ce cadeau avait besoin de sa tendresse, don pour lequel il s'épuisait à vouloir posséder, ce qui contre nature lui échappait. Il sentait que rien ne pouvait détruire l'amour pour sa femme, son amie, son amante, riche de toute l'affection du monde. Elle ne lui était pas infidèle ! Mais le sol sur lequel il avan-çait se dérobait sous ses pieds par la pensée :

- Que sera demain ?

Une main amicale se posa sur son épaule. Un camarade, la voix toute aussi angoissée que la sienne lui demanda ce que devenait sa fiancée. Ils vivaient l'un et l'autre des heures médiocres et incertaines. Aujourd'hui, pour eux, le bonheur était l'équivalence de la discrimination ; un fruit amer dans lequel ils mordaient à pleines dents.

Une marche éternelle, du crépuscule à l'aube, pour enfin trouver le temps d'une pause. Le temps avec ses camarades de combat d'observer la jonction entre deux étroites vallées. Cette trêve permit à Claude une pause sur un rocher. Là-haut, les étoiles s'éteignaient une à une dans le ciel pâlissant qui se parerait bientôt des lueurs changeantes de l'aurore. Le souvenir du " Grand-père Elie "et, la première guerre Mondiale qu'il avait connue, se repassait dans son esprit comme un vieux film. Son image restera fermée dans son cœur, comme on ferme un livre bien aimé. Si à l'automne les arbres perdent leurs feuilles, pour Claude, il avait perdu son aïeul. Comme tous les grands-pères, ils sont la mémoire du monde. La mort est encore la vie quand on a su transmettre les richesses que l'on porte en soi. Tout cela lui est resté bien vivant. Il partait dans la douceur d'un matin d'automne, alors que des enfants par milliers venaient de naître, la vie si près de la mort ! Claude a glané comme les épis, les souvenirs que la mémoire du " Grand-père " a moissonnés pour lui.

En observant les premières lueurs du jour d'une fin de mars pluvieux, Claude entrait dans se vingt-deuxième année placée au-dessus d'une vallée que le printemps tout proche commençait à faire verdir. Il vivait là un moment

difficile de sa vie, mais les poilus de 14 avaient connu bien autre chose que son campement sur un sol à moitié - argileux, détrempé par quelques flaques d'eau. Même si autour subsistait une petite odeur de moisi, elle ne les dérangeait pas quand il fallait se glisser tout habillé dans le sac de couchage, les chaussures en moins. La nourriture n'égalait pas celle de chez Maxime, et la boucle de sa ceinture de toile sur son treillis reculait régulièrement.

La seconde guerre mondiale, celle de son père, était terminée depuis quinze ans et l'on continuait à se battre un peu partout. Les mères de chaque génération porteraient-elles toute leur vie le poids d'une incessante douleur qui abrégerait leurs jours ?

Pourtant, il y aurait du bonheur pour tout le monde, si les hommes voulaient se tendre la main au lieu de s'affronter ! Le progrès galope, il devrait apporter ce bonheur, mais il sert trop souvent à rendre les armes de plus en plus meurtrières. Les inventeurs, les savants ne s'arrêtent jamais et vont toujours de l'avant. Ils ont exploré tout l'espace du possible et, déjà franchissent le seuil de l'impossible. On se demande parfois s'ils n'entraînent pas l'homme dans la voie de sa destruction.

En surplomb de trois cents mètres, d'où ils étaient embusqués, s'étalait une longue vallée verdoyante, abondante en nourriture pour les divers troupeaux venus y paître. Ceux-ci les distançaient à peine plus loin d'un kilomètre à vol d'oiseau. Le chef Boisserie eut besoin de ses jumelles pour distinguer dans cette zone interdite une escouade de civils parmi les animaux. Il ne put préciser ni l'âge ni le sexe des individus, cependant, il ordonna à leur camarade Lambert, le porteur d'un M.A.S. 49, d'envoyer une rafale en

direction du groupe. Bien calé contre un rocher, il le mit en joue et fit feu. C'est à peine si les hommes perçurent l'écho, et déjà le petit groupe fuyait de toutes parts se réfugier derrière les premiers oliviers, pour ne plus en bouger. Les chèvres, les moutons et les bovins dans le troupeau s'affolèrent surpris par le bruit de cette fusillade, pris de panique ne surent où se réfugier. Par l'attitude des fuyards, le chef réalisant son erreur, fit stopper le tir pour lancer un juron explosif :

- Nom de Dieu, ce sont des enfants !

De leur point d'observation, les militaires aperçurent une tache blanche inerte sur cette parcelle de sol partagée par un oued, dont le lit asséché était jonché de gros galets. Toutes ces pierres venues de la montagne, étaient entraînées par les forts courants en périodes des crues.

Sous le soleil déjà haut et chaud en cette matinée tragique, dévalant la pente raide à toutes jambes, les soldats de Boisserie se rendirent sur lieu du drame porter secours aux éventuels blessés. Sur place, ils déplorèrent le sort d'une fillette allongée en train de souffrir, étouffant ses pleurs malgré la douleur. Une large auréole de sang tachait un pan de sa robe. D'un examen rapide le chef remarqua une cuisse transpercée par une balle. Le capitaine de compagnie, patrouillant dans le secteur, fut immédiatement prévenu par radio de l'incident. Ce dernier arriva rapidement en jeep, pour constater la gravité des dommages. Sous les yeux apeurés de ses petits amis, une ambulance militaire évacua leur petite victime vers un hôpital de Bougie. Tous ces enfants observaient la scène, cachés derrière le tronc des oliviers séculaires.

En attente de l'arrivée de quatre camions détachés du P.C., les bêtes étaient rassemblées sur un promontoire. Trois véhicules furent acculés au talus pour facilité la montée des animaux susceptibles de se rebiffer, le quatrième étant réservé à la troupe. Sous un ciel cauchemardesque et de gaucheries, les visages décomposés par la tristesse de l'instant, le convoi s'engagea sur l'unique piste en direction de la mer. En toute hypothèse, leur opération venait de se figer ; il était urgent de rentrer à Azib-Aboudaou. Tassé sur un banc parmi ses camarades, Claude ferma les yeux pour se remémorer la scène douloureuse de la fusillade, avec cette fillette " *sacrifiée* ", gisant, le visage grimaçant de douleur. Le ressort de sa vie avait peut-être été brisé. Oui, bien des choses ne s'expliquaient pas – d'autres aussi qu'il trouva quelque peu amères. Si son enfant avait été relevé par des brancardiers Musulmans, dans les conditions relatées, l'événement lui aurait sûrement meurtri le cœur ! De semblables chagrins, la mère allait les ressentir !

Le convoi d'hommes et d'animaux descendit une piste encaissée, parfois traversée par un oued ; par chance il ne rencontra aucune mine. Cependant, il se remarquait certains endroits marqués par de larges crevasses provoquées par une explosion, ce qui n'était pas pour rassurer Claude. Le génie rafistolait tant bien que mal les dégâts. Ils prirent la route nationale N°9 venant de Sétif. Celle-ci longeait en partie la mer jusqu'à Bougie, en passant sous la corniche de Cap-Aokas. L'automitrailleuse, précédant la jeep du Capitaine, ouvrit la route jusqu'au poste d'Asib-Aboudaou. Leurs camarades en surveillance du camp furent ébahis à la vue du chargement inhabituel des camions. Leur camarde Denis Moret fut le seul à pouvoir prendre en charge ces

bêtes comme un authentique vacher. Il troqua son fusil contre un bâton de berger, nécessaire à la surveillance du troupeau hétéroclite débarqué sur la petite pairie autour du camp. Vint la journée du lendemain. Le bétail disséminé dans la nature fut rassemblé le matin, afin que Denis puisse traire les vaches et les chèvres. Le lait frais fut servi au petit déjeuner, le supplément se prépara en bons laitages au dessert. Et puis il y avait les moutons, ils en égorgèrent un pour le méchoui. Le petit troupeau comptant une dizaine de bêtes : ruminant, bêlant, grimpant et sautant, donnait bien de soucis à Denis. Toutes ces bêtes incompatibles à la vie du camp, causèrent plus de problèmes à leurs geôliers que de revenues, qu'ils durent s'en séparer après quelques jours de dépaysement. Les camions les reconduisirent dans leurs montagnes. Durant son séjour, un bœuf perdit la vie. Il se gaspilla plus de viande qu'il ne s'en mangea, faute d'avoir pu la conserver.

Lorsque dans ce paragraphe Claude s'interroge sur cette histoire, il voudrait conclure très simplement par cette phrase :

« Que chacun garde sa place, ainsi, les vaches seront bien gardées ! »

Cette réapparition du poste leur donnait l'impression d'être revenus des années en arrière. Elle leur laissait l'illusion d'une certaine indépendance après une longue période chargée d'épreuves, et dont les errances allaient des plus ardues plus ardues aux plus pénibles, des plus scabreuses aux plus dangereuses dans ce Djebel qui tantôt cachait, tantôt montrait ou laissait seulement entrevoir les fellouses. Mais le plus grand plaisir pour Claude venait des lettres de sa femme, de serrer sur mon cœur une photo de sa fille.

Cette présence imagée lui redonnait l'espoir et du baume au cœur. Les bonnes nouvelles aussi ranimaient le feu de son amour. Les jours à venir lui paraîtront-ils moins arides que les sentiers battus d'hier ?

Cette rébellion que les appelés vivaient avait pris corps depuis Toussaint 1954. A cette date, un jeune couple d'instituteurs qui allait prendre un poste dans les Aurès, avait été assassiné. Alors commença l'insurrection algérienne, une guerre fratricide qui allait durant des années bouleverser et diviser les Français. En 1956 cette révolte gagne du terrain. Tout le monde connaît l'attachement d'Albert Camus pour sa terre natale, l'Algérie. Sa position l'éloigne de certains intellectuels Français, qui penchaient pour l'indépendance, notamment de Jean-Paul Sartre.

Claude était là au Maghreb impuissant, Il se parle à voix basse en lisant une revue. Il a l'impression de rétrécir à force de ne pas occuper l'espace. Il prend du retard, au moment où la télévision fait une grande percée dans les foyers français. Marina Vladi qui tourne un film à Prague, reçoit les honneurs de cette télévision nationale.

Tiens, on parle du dernier film de Sacha Guitry, " Les Trois Font la Paire ". Ce célèbre comédien disparaît en 1957 à l'âge de 57 ans, alors qu'il tournait ce film. Jusqu'à la fin de sa vie, Sacha Guitry a réussi à être drôle.

C'est ainsi que, à l'agonie, ouvrant un œil, il conseilla à Lana Marconi, sa femme :

- Ne me regardez pas ainsi, ma chérie, ce n'est pas un spectacle !

Encore du beau linge : les monarques Marocains. Mohamed V bouleverse les usages avec l'importante réfor-

me politique dans son pays. A la mort du Sultan son successeur était jusqu'alors traditionnellement élu par les religieux. Mohamed V va décider que, désormais son fils aîné lui remplacerait.

Claude ne laissa plus divaguer son imagination, préoccupé par son sort de vivant. Où qu'il soit, quel que soit son entourage, la crainte, cette espèce de frayeur, il ne pouvait s'en séparer. Il songeait, se posant sans cesse les mêmes interrogations, buttant contre les mêmes mystères, comme un papillon qui n'en finit pas de se heurter à la vitre qui le retint prisonnier. Les hommes de son âge se souviendront des bandes qui tenaient ce pays. Ils ne parlent qu'à demi-mot, refusent de s'étendre, se dérobent. Mieux vaut ne pas trop parler de ces manifestations d'étudiants, les meetings se succèdent, tout ça, c'est devenu l'histoire.

Le 13 mai 1958, la foule s'empare du gouvernement général à Alger, les événements marquent la fin de la IV$^{eme}$ République et le début de la V$^{eme}$ que de Gaulle fait approuver par une nouvelle constitution de type présidentielle. René Coty, président de notre Répub1ique, appelle l'illustre Charles de Gaulle pour régler la crise. Il se rend à Alger pour réconcilier Français et Musulmans, il prononcera la fameuse phrase :

« Je vous ai compris ! »

En décembre 1958 il est élu Président par une forte majorité contre les candidats communistes.

En Algérie le général de Gaulle abat les barricades ; la rébellion semble reculer.

« C'est un mauvais coup porté à la France... j'adjure ceux qui se dressent ici contre la Patrie de rentrer dans l'ordre national... »

C'est par ces mots, le 24 janvier 1960, sur les ondes de radio Alger, que le Général de Gaulle s'adresse aux desperados de l'Algérie Française. Aux ordres de Pierre Lagaillarde et Joseph Ortiz, ils se sont retranchés à cinq-milles derrière les barricades dans le quartier des Facultés ; le plateau des Glières.

L'insurrection algéroise a pris son élan le 20 janvier quand, lors du conseil des ministres, de Gaulle a annoncé :

« Massu ne rentrera pas à Alger. »

Le“ Patron ”des paras, rappelé en consultation à l'Elysée, s'est rendu coupable d'une interview accordée à un journaliste allemand au cours de laquelle il critique la politique de de Gaulle et suggère son remplacement à la tête de l'Etat. Or Massu est l'idole des Pieds-Noirs. Aussitôt, Alger s'installe dans la grève. Les officiers légalistes craignent que leurs troupes ne soient tentées de pactiser avec les insurgés.

Mais de Gaulle prononce un nouveau discours d'une rare fermeté avec la fameuse phrase déjà citée. L'armée se soumet et resserre son étau autour de Lagaillarde. Massu comprend qu'il a perdu et, abandonné par Ortiz, se rend.

Antoine Pinay ministre de l’économie et du budget, “ le petit homme au chapeau rond ”, assainit nos finances. Il lança en 1958 comme en 1952 un emprunt or à faible taux d'intérêt mais assorti d'avantages intéressants.

Le franc ayant été affaibli par une inflation galopante, de Gaulle créa le nouveau franc.

La France voyait s'ouvrir devant elle une ère de prospérité. La généralisation de la télévision en France se fit après 1960 ; à cette date de nouveaux acteurs apparurent au générique : Jean-Paul Belmondo, Alain Delon, Catherine Deneuve.

En février la fameuse bombe atomique française explosait dans le Sahara. La chanson changeait de style, avec le phénomène Yé-yé, défoulement exubérant, extravagant, consécutif aux angoisses provoquées par les guerres du Vietnam et d'Algérie ; plus les vengeances des juifs implacables, après cette seconde guerre mondiale. Ils traquèrent les criminels de guerre nazis en Allemagne, en France, en Hongrie, en Pologne et même jusqu'à Moscou où plusieurs d'entre eux, démasqués, furent pendus. Le “coup” le plus célèbre : l'enlèvement d'Adolf Eichmann ordonné par le chef d'état Israélien M.Ben Gourion.

Eichmann se cacha en Argentine :

« Amenez Eichmann mort ou vif ” Puis, Ben Gourion ajouta après un instant :

« Je préférerais que vous le rameniez vivant pour que nous puissions le juger. Ce serait important pour la jeunesse. Il ne faut pas que la nouvelle génération oublie ! »

Le soir du 21 Mars 1960 un télégramme tomba sur le bureau d'Isser à Tel-Aviv

« Nous avons l'homme ! »

Le gouvernement Israélien et la compagnie EL-AL annoncèrent qu'ils saisissaient l'occasion pour inaugurer la nouvelle liaison aérienne entre Israël et l'Argentine. Un avion spécial, transportant le ministre et la délégation allait, on l'espérait bien, faire le voyage de retour avec Eichmann à son bord. Le vol du Britania fut fixé au 11 Mai 1960. Il porterait le N° 601. L'appareil, le 4X AGE, fut doté d'un équipage chevronné choisi par une commission spéciale. Eichmann était traqué depuis 1948.

## *Chapitre* 16

Parmi tous ces bouleversements, Claude voyait approcher sa permission de huit jours, assignée d'un délai de route de cinq jours. De ce carcan qui l'enserrait depuis des mois, il allait en être délesté. La durée de cette détente lui importait peu, l'essentiel était de revoir sa femme, sa fille et retrouver cette vie civile depuis si longtemps réclamée. Quel soulagement en a-t-il ressenti, quelle gaieté, avec cette envie de liberté qui sourdait en lui ! Pareille capacité de comprendre et d'aimer ne s'était produite depuis de son incorporation dans l'armée. Mais pourquoi a-t-il donné tant d'intensité à la ou les raisons à cette indépendance, avec ce sentiment ambivalent ? L'une qui auparavant lui plaisait, prenait ensuite un aspect contraint et amertume mêlées, et le malheur de la guerre détruisant sa jeunesse. Sa situation était un tombeau dans lequel il vivait ces vingt huit mois dans une accablante et oppressante atmosphère de deuil, loin des regards de ceux qui lui manquaient autant qu'une outre d'eau au voyageur du désert.

« Il y a des choses auxquelles on ne s'habitue point, quant à la guerre, rien n'est plus absurde ! »

De leur citadelle *montagnarde*, reconnaissances embuscades et opérations se succédaient au rythme cadencé d'une à deux par semaine. Chaque nuit des groupes de six hommes se détachaient du camp vers un poste d'observation

près d'un oued. On craint toujours dans cette exigence périlleuse qu'un moment néfaste vienne assombrir la situation, mais il arriva qu'une nuit Claude et son unité se retrouvent dans un guet-apens sur un secteur autre que le point conventionnel, plus encaissé, truffé de grottes énigmatiques et obscures. Pour le sous-lieutenant Musulman remplaçant le Sergent-chef Boisserie en permission, se retrouver là, n'était pas un hasard.

Les hommes se sentaient pris de panique, même s'ils étaient coutumiers de ces déplacements, il y avait le frison de ce qui leur semblait plus risqué qu'il ne le soit jamais permis. Ils se figuraient dans la nuit du tombeau. De rester là comme des gisants de pierre, contrains à l'immobilité absolue, muselés par l'horrible bouillonnement intérieur fait de désespoir et de révolte. Ils comprenaient que résister, c'était encore se battre. Exprimer sa haine, c'était encore faire courir un risque à la vie. Ils avaient beau être caparaçonnés de volonté, de sang-froid pour tenir le coup dans cet univers (dantesque) terrifiant, mais l'envie de tourner les talons, s'enfuir leur agaçait l'esprit. Or, ils devaient admettre les injonctions, les appliquer et, à tirer parti du moindre relief de terrain, du moindre endroit le moins exposé, du plus petit instant de repos, à s'accommoder de la peur, des bruits de la faune nocturne. Dans une attitude d'effroi, ils n'exaltaient pas leurs vertus patriotiques et guerrières jusqu'au petit matin. Puis il y eut le temps du soulagement quand ils quittèrent ce traquenard. Chacun resta fortement troublé après ces heures de surveillance dans une nuit noire, à l'idée du risque d'être égorgés sans recours. Choqué, parce qu'ils venaient de vivre, la mort dans l'âme, Claude alla sans tarder porter la nouvelle au sergent

Maltord. Il l'accueillit en s'étirant la couenne sur son lit de camp. Ce n'est qu'aux détails donnés, et de l'inquiétude collective ressentie, qu'il demeura anxieux, et lui conseilla de rester vigilant. Ainsi, les jours suivants, l'attention se porta sur ce lieutenant, plus enclin à former des groupes à majorité F.S.N.A. " Français de souche nationale algérienne " qu'à la préférence des français métropolitains. Il parlait de tout et de rien. Il n'attendait pas de réponse, ne posait pas de question. Simplement il parlait. Parfois c'était pour dire :

- Pour être à l'aise les gars, ne vous chargez pas trop dans vos déplacements de nuit, un seul chargeur est bien suffisant pour une arme !

Des faits ajoutés les uns aux autres éveillèrent les soupçons des hommes. Des paroles subversives vinrent grossir ce comportement singulier. Que cherchait-il ? Où voulait-il les conduire ? Sûrement dans le camp des fells'!

Maltord informait les chefs des sections présentes dans le bivouac, ceux-ci avaient également eu des doutes sur son comportement relatif aux appelés musulmans. Leurs rapports furent adressés au Capitaine de compagnie. Une enquête discrète fut menée autour de cet innommable personnage et sur son passé. Un jour ils le virent quitter le camp, sans arme, emmené par une jeep aux côtés du Capitaine impassible ; c'était la fin d'un cauchemar.

Sa partialité avec l'opposant aurait pu devenir complicité, jusqu'à faire transiter les jeunes Algériens dans ses rangs. Claude n'ose imaginer l'impact dans cette hypothèse si elle s'était réalisée, dont la gravité aurait été atroce pour eux Français !

Encore tout contrarié par les événements tragiques de ces derniers temps, Claude songeait à sa future permission qui, comme un œillet vient fleurir la boutonnière. A cette rêverie s'ajoutaient ses forêts de chênes et de châtaigniers du Périgord, l'immensité des vignobles girondins, ses grands espaces de verdure, une touffe de lilas dans l'aube bleue lui paraissait comme une vision miraculeuse. A peine si ce matin là une brume plus épaisse le long de la Soummam révélait qu'il ne fallait pas se fier à la pérennité apparente des choses et que des transformations futures étaient amorcées. Puis le vaguemestre arriva, c'était donc ça le miracle de la nature ! Depuis combien de temps Claude le guettait-il sur le pas de porte du camp ? Un parcours heureux l'amena à la gare de Bougie. Ensuite, ce fut le train jusqu'à Alger. Son grade de sous-officier lui permit de voyager en avion jusqu'à Marseille. Au printemps 1960, il arriva tout hébété dans son bon vieux pays. Il dira qu'il dégringolait d'un escalier corrompu ! Il flottait une odeur de renouveau, un air liberté facile à respirer, sans avoir à soupçonner telle ou telle personne autour de soi. Il eut clairement envie d'oublier cette crainte qui se nourrissait de lui.

Ce jour-là, loin du sol algérien foulé depuis des mois, à souffrir de contrainte, engourdi au cœur du djebel dans une vacuité où tout semblait se perdre comme les silhouettes des arbres, hormis la présence invisible de l'ennemi, dans cette aversion, Claude débarquait sur le sol français, en particulier sur celui de son village des Grands-Rois. Il remarquait sa physionomie et celles de ses habitants ; rien n'avait changé. Cependant, quelle belle surprise l'attendait en entrant chez ses beaux-parents, sa petite Marjorie s'était

métamorphosée ! Il la découvrait trottinant dans la cour, ses petits bras tendus à la poursuite d'un troupeau de volailles qu'elle s'efforçait à faire entrer dans leur enclos. Cette image lui causa plus de trouble qu'il en eût éprouvé à perdre un œil. Il restait le cœur pétri de joie devant les progrès de son enfant qui avait fait ses premiers pas le 17 août 1959. Maintenant à son cou, le papa serra tendrement sa fille dans ses bras, elle le toisa comme pour s'assurer de sa personne. Cette brusque révélation le laissa sans voix. Il ne put lui imposer d'office un geste de tendresse, un sourire, il se serait senti profondément coupable. Elle eut ce mouvement d'un bras pour s'écarter de lui, ce qui lui permit de mieux dévisager l'étranger qu'elle ne considérait pas encore être son papa. Si Claude n'exigeait pas sa paternité, il l'assumait néanmoins, il était fier d'elle et de son épouse qui lui avait donné un bel enfant. A vingt mois, Marjorie était comme beaucoup d'enfants de son âge : un petit personnage rieur et espiègle. Elle l'accepta dès l'abord. Joie de vibrer à l'unisson, de se sentir porté par une conviction collective fit ciller les yeux du père et battre son cœur plus vite.

Les anges sont venus vers lui durant cette permission. Colette obtint de son usine de chaussures quelques jours de congé. Cette dispense raffermit leurs liens de confiance. Cependant, ceux-ci semblaient se nourrir d'un véritable amour trop restreint jusqu'à ce jour.

Le souper familial se terminait frétille en conversations, l'obscurité allait envahir leur campagne. C'est à peine si les grillons et les crapauds avaient commencé leur chant nocturne. Les chauves-souris allaient se décider à quitter le creux des troncs d'arbres dont les rameaux feuillus ballot-

taient sous un vent léger. Le romantisme de cette soirée décida Colette à le passer en promenade au bras de son époux. Marjorie se recroquevilla près de sa grand-mère Eva, refusant de les accompagner. Ils prirent le chemin du lavoir laissant écouler ses eaux claires dans un ruisselet se déversant dans un petit ruisseau. Près des vieilles bâtisses, abritant les gens de la terre, les rosiers et les œillets de poètes dans les massifs exhalaient le parfum de leurs premières fleurs.

Sur la route blanche, bordée d'une haie de buisson, de lierre, d'aubépine et de chèvrefeuille, s'enfuyant sinueuse vers la rivière, ils marchèrent étroitement serrés, bras dessus bras dessous. L'ondulation souple du corps de son épouse se coulait agréablement contre le sien. Puis ils arrivèrent sur un petit sentier serpentant au milieu d'une prairie. Il leur rappela leurs amours naissants, où tant de fois le dimanche ils vinrent fouler ses hautes graminées. Sous cette voûte de verdure, ils ressentirent le besoin de s'embrasser tendrement.

Sans se hâter sur le chemin du retour, ils flânèrent un peu en se disant des mots tendres, une fleurette aux lèvres coupée sans intention de la blesser, au hasard : une fleur de lin ou celle d'une reine-marguerite. Ils firent une pause devant une maison aux volets clos, naguère, elle avait abrité grand-mère Amélie. Des herbes folles avaient envahi le jardinet, ses formes et ses couleurs avaient disparu. Ils restèrent main dans la main, le cœur triste, chacun éprouva l'attachement qui les avait liés indissolublement à cette demeure inanimée, dont sa vie était chargée de souvenirs.

Sur le petit chemin de grave menant au village, ils reprirent cette promenade, laquelle ranima de vives émo-

tions. A hauteur du lavoir, sur le sentier enfoui entre les maisons aux murs couverts d'une nappe de lierre, leur ballade s'acheva. Un arôme sucré de fleurs vint se mêler aux cheveux flous de son épouse. Claude se laissa bercer par les mouvements de son corps : ils accentuèrent ses rêves et, rendit insoutenable la pensée de les abandonner au destin tragique en équilibre au-dessus de leur têtes. A cette inquiétude, où couvait secrètement la pire menace, il embrassa amoureusement Colette. Elle le serra fort dans ses bras, la voix troublée lui dit :

- La vie est encore plus belle quand tu es là mon chéri !

Dans la chambre, rien n'avait changé. Claude alla ouvrir la fenêtre et observa les étoiles, elles s'allumaient une à une comme à l'époque où il était enfant, et se dit qu'elles étaient des yeux d'un immense univers qui les regardaient vivre. Sa femme chérie entra, sa voix douce à l'oreille lui susurra :

- Viens près de moi mon revenant !

La nuit fut particulièrement aventureuse. Ils firent la grasse matinée. Marjorie quitta son lit pour celui des ses parents. Glissée sous les couvertures, elle était heureuse de leur entendre dire : coucou on te voit. Elle réapparaissait enchantée par son jeu. Est-ce sa timidité qui l'obligeait à cacher son petit minois contre la poitrine de sa mère ? Par cette ruse, Marjorie voulait échapper à la présence de son papa ainsi qu'aux baisers déposés sur sa nuque. Elle jalousait sa mère par les câlineries du père qui devenaient son premier déboire. Ce refus de partage rappela à Claude son enfance, quand son père revint chez eux après cinq ans d'absence. Sa méfiance finit par s'adoucir, et accepta plus volontiers ses caresses. On eût dit que les petites tendresses

du papa sur ses joues bien rondes et ses doigts dans sa chevelure blonde et bouclée, se détachaient l'une après l'autre, qu'elle partit dans la cuisine réclamer à sa grand-mère son petit déjeuner.

Pour leur être agréable, la maman de Colette leur porta un bol de café au lait chaud. Marjorie accompagnait sa grand-mère à petits pas jusqu'au lit, une main accrochée au bas de tablier noir de son aïeule ; se sentant ainsi rassurée. L'indulgence aux caprices de sa fille, son désir de se faire aimer semblaient liés par essence à la confiance ; le bonheur d'aimer était pour Claude une chose pure et secrète. Jusqu'à présent le comportement de Marjorie ne répondait pas ce qu'il attendait d'elle, mais il ne fallait pas la brusquer, car elle deviendrait susceptible et soupçonneuse, incertaine. Sa présence planait furtive dans son imagination, il n'existerait de certitude pour sa fille que dans le temps. Dans la durée, elle le reconnaitrait comme son papa avec le désir de donner et de recevoir sans réticence la douce réalité de leurs accords sentimentaux.

Le lendemain Claude alla à Moulin-Neuf donner une visite à ses parents ; comme l'enfant prodige rentre après une longue absence. Il était à leurs yeux, comme si un énorme bloc de temps s'ouvrait devant eux, l'accueillant à jamais, lui interdisant le retour sur ses pas ; à vrai dire, ils ne lui jetaient plus dans l'âme le germe d'une exaspération, d'un refus, l'enfant fait pour faire souffrir, pour les avoir humiliés, déshonorés avec son histoire de paternité et de mariage « avant l'âge… ! ». Risques qui ne correspondaient pas aux goûts de sa mère irascible. En même temps, il eut la surprise de rencontrer grand-mère Félida. Elle alternait ses séjours de deux mois, entre ses parents et son autre fille

Lucienne demeurant au village de Penot. Le caractère de sa mère s'était assoupli, elle n'entretenait plus aucun grief envers Colette. Pour le respect qu'elle lui inspirait aujourd'hui, le lendemain ils allaient chez ses parents. Marjorie était installée dans un siège, " *panière* "métallique sur le porte-bagages du vélosolex de sa mère. Le fils comprit d'un seul coup d'œil que la sienne était ravie lorsqu'elle vit sa petite-fille à son cou. Pour lui rien n'existait de plus beau que cette image, elle dépassait les bornes de toute invraisemblance. Maintenant, il croyait comprendre que cette réunion de famille, à l'inverse de cette indifférence d'autrefois n'était plus d'une apathie accidentelle : c'était une attitude délibérée.

Les meilleures choses ont une fin, sa permission arrivait à son terme. Cependant son séjour ne pouvait se faire sans passer par le cimetière. Sur la tombe du Grand-père Elie, il allait prier pour son âme. Depuis qu'il l'avait quitté, il habitait la sienne. Son cœur se consolait grandi par l'espérance jusqu'au jour de leurs retrouvailles dans son Royaume.

Dans son ancienne ferme au village du Cabaneau, Claude aurait tant aimé revivre avec son aïeul des heures merveilleuses. Quelle utopique de penser ça, sachant qu'elle n'appartenait plus à la famille, néanmoins, il devait la revoir, sa présence ranimerait en lui des souvenirs jusqu'à lui torturer le cœur. Il ne pouvait se les interdire, pas davantage se tromper de demeure en s'arrêtant à ses pieds. Les volets étaient clos, la couleur grisâtre de ses murs durait encore. Tout autour la vie avait disparu, le silence aussi lui glaça le sang. Puis une voix mystérieuse lui dit :

- Combien de temps veux-tu rester ici ?

Une odeur somme toute agréable et familière venait le tirer de sa rêverie, elle montait des champs, des prairies et des arbres. L'étang et la fontaine lui parlaient du passé à voix basse. Claude se prit au vertige de l'amour, d'histoires attachantes. A ses yeux, ce village devenait un lieu sauvage plein de fougue et de force, un lieu enfin si différent de celui qu'il avait connu jusqu'alors. Il l'aimait si fort que son corps entier en brûlait.

A son désarroi s'ajoutait l'image de son Grand-père Elie. Cet homme de la glèbe, comme un pied de châtaignier dans le vent du Périgord, avait vécu debout dans la tempête et la joie. Il était entré dans l'éternel, heureux, prêt à la nouvelle vie qui s'ouvrait devant lui. Homme de la terre, il avait tracé son sillon au milieu des cailloux, paysan habitué à se battre pour rendre fertile un sol qui ne l'était guère, ne l'ayant jamais quitté. C'est dans son cœur, qu'avaient poussé les plus belles fleurs du courage et de l'amour.

Dès son arrivée chez ses beaux-parents, Claude s'était plaint de ses rougeurs au dos, et des démangeaisons qu'elles lui provoquaient. Puis, le docteur de famille qu'il consulta, lui expliqua la cause et ordonna une solution aqueuse.

- Vous êtes dévoré par des parasites comme ceux qui vivent sur la volaille !

« Fichtre ! Il n'était pas un gallinacé pour être ainsi dévoré ! » C'est en lavant son pull kaki de l'armée, qu'un jour sa belle mère trouva une multitude de petits points blancs incrustés dans le lainage. Elle savait, par expérience, qu'il s'agissait d'œufs de poux des poules. Ceux-ci provenaient des locaux d'Azib-Aboudaou, qui par le passé servaient de poulaillers. La famille entière resta à l'écoute de

son récit. Elle fut étonnée d'apprendre leurs conditions de couchage "là-bas", et dans quel état de délabrement était leur gourbi avant les travaux.

Claude avait un contrat avec l'armée qui ne lâchait pas si facilement ses hommes. Un bateau attendait son retour au port de Marseille. Cependant, s'il regrettait les instants de bonheur passés dans sa famille, sa permission ne l'autorisait pas à rester au-delà avec elle. C'est pourquoi Staline, le père de Colette avait dit :

- Dès que tu le peux, revins nous vite !

Ce brave homme connaissait les sentiments maudits de son gendre pour l'armée, malgré cela, se sentant son obligé :

« Oublie-toi sans oublier les tiens ! »

Comment aurait-il désobéi à cette injonction, lui pour qui la discipline n'est qu'un combat. Ce n'était tout de même pas le plaisir qui le poussait hors de France. Il savait par expérience qu'il lui faudrait encore s'engager dans la bataille, au risque d'y laisser sa vie.

La matinée était ensoleillée et parfumée d'odeur lilas. Du seuil de la cuisine, Claude restait à l'écoute des rumeurs venir du lointain. Entre sa campagne et lui, le lien n'avait pas été coupé ! Pour elle, aujourd'hui, il était devenu l'étranger, Il n'avait pas demandé à la quitter… Dans un long soupir, il s'éloignera d'elle à grands flots, le retour au Maghreb ne se ferra plus avec le Breguet deux ponts aux moteurs bruyants ; pour lui casser la tête tout le parcours.

Ce fut une horrible matinée avec ses heures impitoyables qui défilèrent jusqu'à ce que les aiguilles à midi se

superposent sur le cadrant du carillon. Quelques instants plus tôt, Colette avait aidé sa mère à préparer le repas. Autour de la table familiale s'étaient réunis les parents de Colette et son jeune frère Didier, Marjorie et Claude. Devant son assiette, il restait à les regarder sans grand appétit, mangeant son pain blanc du bout des lèvres, mais aussi avec le sentiment aigu du formidable secret qu'il portait en lui, de la charge explosive qu'il représentait. Cependant, il évitait de s'y appesantir, mais vivre intensément les moments présents qu'il connaissait avec les siens. Les haricots verts du jardin devaient être bons, le poulet aussi, avec sa chair jaune et ferme ; une volaille élevée aux grains dans l'enclos de sa belle-mère. Cette fois la pendulette dans la cuisine sonna les deux coups de quatorze heures. Son beau-père sortit sa blague en cuir d'une poche de son gilet. Pour maintenir le tabac souple, il glissait à l'intérieur quelques rondelles de carottes. De ses gros doigts à demi engourdis il se roula " un gros cul ", une cigarette. On le sentait heureux de tirer dessus à grosses bouffées qu'il savourait assis sur sa chaise un coude sur la table, sa casquette en bataille sur son crâne chauve, une main tendue vers le dernier verre de vin qu'il avala d'un trait. Il se leva de table, et partit dans son gourbi fumer allongé sur un lit métallique. Sa femme n'était pas rassurée de le savoir là, au risque de mettre le feu au matelas avec son mégot qu'il gardait au bec avant de s'endormir. Claude porta un regard sur son épouse et leur fille, l'une et l'autre ne se doutaient pas du gros chagrin qui lui enserrait le cœur.

Seul, Claude profitait de ce qui avait été fait pour lui tout au long de ces jours passés : il y avait eu des images poignantes. Mais ne voulant rien oublier, il enfermait ses

souvenirs dans son isolement lourd de ses voluptés solitaires, entraînant tout avec lui vers une destination dangereuse.

D'énormes nuages blancs, ourlés de noir, semblaient annoncer l'orage. L'air était pesant, immobile, les oiseaux avaient cessé leur pépiement. Dans la cour, l'érable somnolait les feuilles moites, les ombres s'y étiraient. Didier avait repris le chemin de l'école, et Marjorie accompagnait sa grand-mère chez Emilienne Duret, l'épicière du village. Il est certain qu'Eva s'attarderait, car les commerçants en campagne aiment bavarder avec leurs clients. Quant à sa belle-mère, le temps ne comptait pas.

Claude alla s'asseoir sur le banc adossé contre un mur de la maison. Un siège rustique, fait d'une grosse planche clouée sur quatre rondins de bois. Il lui rappela ceux du préau à l'école de son enfance. Un coup de vent *de sorcière* balaya la poussière, un paquet de feuilles s'envola en tourbillonnant dans l'air. Sa femme le rejoignit, elle ne put se mettre plus près, si près, qu'elle lui pressa la jambe. On aurait dit qu'elle cherchait à franchir une limite, ne sachant elle-même dans quel au-delà !

A cette provocation, Claude ne put retenir ces mots aguichants :

- Si j'étais un mari amoureux, sais-tu où je t'emmènerais ?

- Je crois avoir une idée !

- Alors, à quoi penses-tu ?

Son épouse esquiva le sujet pour lui demander :

- Es-tu heureux et ravi de ta fille ?

- C'est un grand bonheur ! Marjorie est très belle et plus affectueuse qu'elle ne l'était avec moi les premiers

jours. J'aurai de la peine à m'en séparer, et de tout ce qu'il est possible de donner à une enfant !

Sa femme lui sourit, et dans son regard fila comme une flamme étrange qu'il ne lui connaissait pas.

- Et de moi, es-tu satisfait ?

Avant même qu'il ne réponde, ses lèvres chaudes et humides s'appuyèrent sur les siennes à lui couper le souffle. Il l'enlaça et lui rendit tout ce qu'il reçut. Elle se dégagea féline, lui prit les mains, ses lèvres murmurèrent à son oreille :

- Viens avec moi ...!

Les rideaux de la fenêtre à demi tirés ne laissèrent filtrer que ce qu'il fallut de lumière tamisée et complice. Une petite chambre au lit contemporain, un couvre-lit rouge grenat, des coussins moelleux, un jupon vaporeux qui s'ouvre comme une corolle, apaisée, elle chuchota :

- Je suis folle amoureuse de toi mon chéri ! L'es-tu encore de moi ?

- Bien sûr ! L'amour vois-tu est un bienfait des dieux, et tu es ma Vénus !

Un sentiment de force inconnue s'empara de Claude, il éclata comme un soleil, s'irradiant dans tout son être.

De nouveau ils étaient assis sur le banc de bois, sa femme lui tenant la main, avec cette envie de parler, de faire savoir.

- Eh bien dis-moi ! Je saurai si nous sommes du même avis !

- Je t'aime mon chéri ! Je te resterai pour la vie celle qu'aujourd'hui je suis !

- Pour la vie, ça ne doit pas être si compliqué ! Et puis, nous l'avons promis à monsieur le maire !

Eva revenait son cabas à la main garni de provisions. Marjorie l'aidait à porter la charge une main posée sur celle de sa grand-mère. Quand elles arrivèrent près d'eux, sa fille alla se jeter dans ses bras. Un petit sourire discret se dessina aux commissures de ses lèvres, il justifiait la confiance qu'elle donnait à son papa. Par le désir de venir se blottir contre lui, par cette volonté spontanée sans calcul, son geste l'enthousiasma. Cet événement, Claude l'attendait depuis si longtemps ! Tous les trois réunis au seuil de la maison familiale, dans un village si calme, loin de la guerre ; à part elle, il imaginait mal qui pourrait les séparer. Il se tut, craignant de perdre cet instant sublime avant le départ. Mémé parla de faire un bon goûter.

- Tu dois avoir une faim de loup ! dit-elle. A en juger par ta maigreur !

En effet, ce fut un bon goûter.

Claude quitta les siens l'âme frustrée. Une telle injustice le porta à grimacer vers ce sacrifice. D'ailleurs, il pleura plus que sa famille ne l'eut pu croire dans cette campagne loin des conflits entre les hommes ; où l'on s'entretuait à coups de fusils. Par cette ignominie, la jeunesse française donnait toute sa vie et sa vitalité, vivant le film de la guerre, où elle criait dans sa langue natale. « Que cela cesse, nous allons tous mourir ! »

Colette ne put cacher son chagrin devant leur fille. De voir sa mère pleurer, Marjorie versa des larmes sans interpréter le sens de ses sanglots. Claude finit par s'arracher à ce surcroît de tristesse, le cœur en deuil, laissant une partie de sa vie sur le banc de leurs amours...

Les gares accrochent bien des souvenirs, des retrouvailles impatiemment attendues, mais aussi des séparations dramatiques, brutales, sans retour. Sur le quai de la gare, où Claude attendait "*son*" train, il gardait sa femme étroitement serrée ; comme si elle avait froid. Ainsi réunis, plus fort dans leur impuissante faiblesse, afin de supporter les épreuves qui les accableraient encore, ils étaient pris dans un engrenage sans échapper à son sort.

Bien seul dans ses pensées, parmi les autres voyageurs du compartiment, l'esprit encore troublé par les émotions vécues de cet après-midi mémorable, résigné, il reprenait peu à peu le cours tourmenté des choses. L'âme vide, l'envie de rien, le regard perdu, dénué de toute existence... un paysage après la bataille. Il n'y avait pas eu de bataille ! Non... il ne rêvait pas. Toujours assis sur la banquette, ce voyage il le vivait mal, parfois, on y prend du plaisir...

Claude repartait à la guerre, peu rassuré, se forçant d'être riche avec une certaine fierté. Il essaya de lire, en vain. Son livre se ferma, ses paupières aussi. Il vivait encore les belles heures écoulées de sa permission. Le paysage défilait. Les premiers oliviers de la Provence surgirent d'un bosquet. Il arrive un moment où plus rien n'a de sens. Il ne reste que la solitude, et le sable au milieu du désert.

Gare Saint Charles, les voyageurs descendaient leurs bagages des filets, d'autres se bousculaient dans les couloirs : « Les gens sont bien pressés... là où ailleurs ; il n'était pas chez lui à Marseille ! »

Claude devait faire comme eux, poursuivre sa route ! Celle-ci passait par le camp Sainte-Marthe. Avant d'embarquer pour le pays du Maghreb, cette structure recueillait l'ensemble des militaires en transit, la D.I.M " Dépôt des

Isolés Militaires ". L'importance des troupes dans ce lieu de passage impliquait un grand nombre de baraquements. Parmi ceux-ci, il cherchait celui qu'on lui avait attribué. Il partit çà et là dans les allées, parmi les autres troufions, quand dans la mouvance de cet ensemble d'uniformes, quasiment unicolore, il fut surpris par la présence d'un militaire, dont le visage lui parut familier. Ce qui le fit hésiter, de prime abord, c'est la tenue qu'il portait. Celle-ci lui donnait un tout autre aspect physique inconnu dans le passé. Aujourd'hui il était vêtu d'un pantalon rouge à plis, large et bouffant, d'une veste bleue à galons rouges, une large ceinture d'étoffe bleue, elle aussi, lui serrait la taille, et coiffé d'une chéchia agrémentée d'un gland. Est-ce son *accoutrement* qui le lui fit remarquer, pour se détacher nettement des tenues des autres troufions ? En le croisant, Claude reconnut Alain Duprey dans l'uniforme d'un zouave.

Ce qu'il y a d'étonnant dans la vie, quand on sait qu'il n'est pas facile de se rencontrer en se donnant un rendez-vous, alors qu'ici ils se découvrirent à l'improviste, parmi les milliers de militaires en transit !

C'est un agréable moment de retrouver un ami d'enfance avec qui on a partagé le premier banc d'école, le premier pain de la connaissance, les mêmes émotions, vécu dans le même environnement, respiré la même atmosphère, découvert les mêmes horizons, entendu fredonner les mêmes chansons, écouté les mêmes bruits, participé aux joies d'un sport collectif. Pour se mettre un peu de baume au cœur, ils allèrent au foyer boire une bière. En un soupçon de temps, bien des choses se sont dites sur leur médiocre situation !

Alain quittait le sol Africain après six mois de service militaire au Maroc. Cette mutation l'emmenait en Allemagne finir son temps. Sa situation en tant que pupille de la nation l'exemptait d'Algérie.

Ces deux compères seraient restés encore longtemps ensemble, mais ils devaient se résigner à se quitter. Le camarade de Claude allait où l'on rigole bien, et lui où les armes ferraillaient. Nanti d'un bagage de vivres d'une main, de l'autre une valise garnie de linge désinfecté, il partit à la recherche de sa baraque. Plus tard, il quitta sa terre natale pour un pays où l'on se massacrait.

Dans la chaleur ponctuée par le bourdonnement des mouches et la rumeur montante, il trouva le bon numéro de sa cabane en bois où il entra sans ouvrir de portes. Vous comprenez de suite qu'il entrait là comme un âne dans un moulin ! En circulant dans l'allée centrale, bordée de châlits, Claude remarqua un militaire en état de prostration sur sa paillasse. Ces yeux fixés sur lui le regardaient d'une façon bizarre, qu'il lui semblait être en léthargie. Il fit demi-tour afin de s'assurer de sa respiration, elle était lente et légère, ce qui le rassura ; il dormait les yeux ouverts.

Enseveli dans cet environnement agité, Claude passa une nuit pleine de cauchemars :

« Il arrivait dans une gare : à l'arrêt du train une femme l'aborda en courant s'apprêtant à y monter. Il reconnut Colette, son pied glissa sur le marchepied pour tomber sous les roues du wagon. Elle devait se faire écraser. Il se précipita pour la tirer d'affaire, il était trop tard, le sifflet du départ retentissait, il ne devait plus la revoir ! » Le chagrin le réveilla.

De toutes ses traversées en bateau, Claude n'en connus une d'aussi calme. Est-ce le fait d'être dans une cabine touriste avec son grade de sous-officier qui lui permit ce confort ? Néanmoins, il récupérait un peu de sommeil, bercé par le seul roulis du bateau sur une mer tranquille.

Le voyage arrivant à son terme, Claude monta sur le pont respirer l'air marin. Alger brillait au loin sous le soleil brûlant. Bientôt, derrière les collines, il ne lèvera pas seulement les yeux pour apercevoir le plus grand des astres, ou pour contempler la lune et les étoiles ! Avant-hier il avait une femme dans les bras qui le consolait, lui parlait d'amour. Demain ce sera une arme pour combattre et se protéger ou, mourir sans idéal.

Le temps passait avec des jours d'incertitudes, d'anxiété, parfois traversé comme un trait de lumière par des illusions ou de folles espérances. Ici aussi le printemps était là, mais soı .

*Entrée du camp SAINTE MARTHE*

## *Chapitre* 17

N'eut été son retour en Petite Kabylie, désormais catastrophique et angoissant, que rien n'annonçait la fin des hostilités, Claude aurait eu toutes les raisons d'être heureux.

En premier lieu, demeurer dans son foyer en France à vivre en chef de famille, chérir sa femme et sa fille. Désirer un garçon. Guetter les vacances, dont tous les Français reconnaissent la nécessité et le bien-fondé, cette espèce de relaxation qui maintient le moral gai.

Ensuite, éloigné du Maghreb, il ne risquait pas d'avoir la peau trouée par une balle, de se faire exploser la figure ou les entrailles arrachées par un éclat de grenade, pour se retrouver gisant sur le sol. De sentir autour de lui un monde de barbares, de félons, de déséquilibrés le visage féroce prêt à détrôner la statue de la ''Liberté''. Les sentiments qu'il éprouvait à leur égard étaient de ceux qui lui inspiraient une affreuse haine, parce qu'il les savait prêts à l'égorger sans remord.

Enfin, autre raison d'être satisfait, il ne se serait pas ruiné la santé, ou souffrir, à se lamenter, à déprimé, contraint, à implorer, à rager, à pleurer. Sentir devant lui se dérouler comme un ruban sans fin de jours sombres, hideux, crucifiant. A moins que les tombeaux un jour se s'ouvrent sur l'impatience des morts, que le temps ne s'arrête, et

qu'il puisse fuir le cimetière sans que l'on l'accuse de traître : il aurait bien voulu devenir fou pour croire ces choses-là, puisque saint Paul nous affirme qu'il faut être fou pour les croire, et même saint Augustin : *Credo quia absurdum*[1]. Et pendant qu'il ruminait ces abominations, Claude avait le sentiment d'appartenir à une secte en voie de d'extinction.

Il eut comme un haut-le-cœur en posant un pied sur le sol Algérien, et l'envie de vomir en se retrouvant désemparé sur le plateau du bivouac de la 57ème compagnie. Il remarquait tristement l'état de fatigue de ses camarades. Leur visage était amaigri, usé par le temps, avec une inquiétude au fond de leurs yeux absents, dénués de ciel bleu.

« Et dire qu'il était leur reflet avant de s'envoler vers la liberté, *éphémère* ! "Ô combien fortifiante, où sa santé retrouva une part de vigueur ! »

L'Adjudant-chef Boisserie était de retour de sa longue permission. La vie de nomade reprit ses droits, les menant sans répit traîner leurs pataugas sur le terrain. Aujourd'hui, les hommes de la section avaient un déplacement particulièrement épuisant. Le chef décida de faire une pause au sommet d'un piton. Peu bavard d'habitude, il leur transmit cette information :

- Vous saurez les gars qu'en mai nous quitterons notre point 900 !

Ce fut vraiment un grand soulagement et une bonne nouvelle qui délesta leurs cœurs de la morosité les ayant envahis. Il sembla même qu'ils eussent recouvré une partie de leur foi, même si les rigueurs de leurs conditions de vie

[1] Je le crois *parce que c'est absurde*.

n'étaient pas trop déplorables. La grande opération Jumelle allait se terminer ; pas la guerre pour autant…

Chez ''eux'', au poste d'Azib-Aboudaou, il restait encore des travaux de couverture à terminer. Ainsi que les mois précédents, le hameau à ''provisions'' était revisité afin de récupérer sur les mechtas en ruines les derniers matériaux nécessaires à leurs besoins : chevrons, planches et tuiles. Puis, le groupe de huit gars revenait au poste l'échine lour-dement chargée. Sur le lieu de recherche, trois guetteurs vigilants se postaient à l'abri d'une mitraille, assurant ainsi la protection de leurs camarades occupés à dépouiller les toitures encore en bon état. En somme, tous pensaient être en sécurité jusqu'au moment où, soulevant des tuiles, Dubourg s'écria :

- Attention les gars, j'ai trouvé une cache !

Abandonna son outil, il alla lui confirmer sa découverte. Hébété, Claude l'écouta, avec le sentiment d'être dans un rêve, cependant, il lui précisa :

- Je viens de remarquer du linge dans la sous pente, il y a aussi des boîtes de conserve, des feuilles de papiers avec des notes, un nécessaire de toilette. Tout ça est étalé sur une paillasse et des caisses.

En recevant cette nouvelle, le sang de Claude se figea dans ses veines. Cette trouvaille jeta un trouble sur chacun d'eux. L'émotion en paralysa certains, et toutes activités restèrent en suspens. La fatalité venait les frapper de plein fouet. Les regards allèrent vers les bosquets, les buissons, dans les ramures des oliviers et des figuiers. Les alentours devinrent subitement inquiétants ; tout resta suspect.

Des fells' pouvaient y être embusqués à les observer,

prêts à les flinguer ! C'est à cette hypothèse, qu'en tant que tant responsable des autres, Claude pensait. La situation venant de trahir quelque encouragement, les força à décrocher soudainement, délaissant les fardeaux pour glisser ces objets témoins dans leurs musettes. Dernier voyage ou non, ils rentrèrent avec tout ce fourniment. Au poste, ils étalèrent leur moisson devant le chef sidéré au regard des objets et de leur provenance. Comment ne pouvait-il pas se reprocher d'avoir fait courir le risque à ses hommes de tomber dans un traquenard !

- Pas un de vous n'est blessé **?** s'inquiéta**-**t-il.

La pipe aux lèvres, le chef se prit à réfléchir au nombre de fois qu'une poignée d'entre eux s'était exposée au danger, avec un minimum de protection.

Pas un militaire, au cours des opérations effectuées dans ce secteur, ne lui été venue l'idée de fouiller les soupentes. Dans le chapitre 13, Claude avait promis de vous en parler. La vie ne tient parfois qu'à un fil, dans leur mésaventure, qu'à quelques **tuiles** ! « Le mot n'est pas péjoratif. »

Le rapport de Claude fut noté par l'Adjudant-chef Boisserie, qui en avisa expressément leur capitaine. Le jour même, à la tombée de la nuit, Boisserie et une forte unité d'hommes se rendirent sur le lieu tendre une embuscade, soutenue par une section de la compagnie. Toutes les bâtisses furent placées sous surveillance, ainsi que les sentiers y accédant. Respectant le calme absolu, chacun sur un point d'observation prit position certains allongés sur le sol, d'autres accroupis, masqués par un bosquet de citronnier, un tronc d'olivier, un rocher, la nuit fut longue, et aucun ne se sentit épargné de la venue d'un ennemi dans cette attente. Pour les hommes ainsi postés en bordure de la

Soummam, leur tâche ne fut pas facilitée par un coton de brume levé tôt du fleuve.

Claude resta angoissé dans cet univers de cimetière représentant la mort : des pans de murs à demi-écroulés se découpaient dans le ciel comme des tombeaux, des volets pendaient aux fenêtres comme des couronnes, des carcasses de charpentes aux poutres noircies subsistaient comme des ossements, des chevrons à moitié arrachés s'élevaient dans l'air comme des croix ou des bras en bataille appelant un crâne au secours, d'autres, cassés, s'entassaient pêle-mêle sur le sol en friche, comme des réceptacles de fleurs après la tempête. Un vent léger agitait les ramures des citronniers et des figuiers ; les hautes herbes se balançaient furtivement. Les oiseaux de nuit en passant dans un vol lourd allaient se poser sur un pan de muraille, pour les entendre hululer dans un eucalyptus, en l'absence de cyprès.

Chaque combattant gardait un doigt crispé sur la détente de son arme, en particulier les tireurs aux fusils mitrailleurs placés en première ligne, embusqués entre les deux sentiers menant au petit village. Un craquement de branche dans sa chute, le cri d'un oiseau, le passage d'un carnassier, tant de bruits mal définis les tenaient aux aguets.

Dans cette vigilance, montait une tension nerveuse, chacun devait conserver son sang-froid, et ne faire feu qu'en vue de l'ennemi. Les conditions atmosphériques furent si détestables, qu'elles ne facilitèrent pas leur mission de guet-apens. La frousse ne fut pas seule à leur torturer le ventre toute la nuit. La faim vint le tenailler pour n'avoir rien mangé depuis midi ; ils durent se contenter d'une barre de chocolat et de quelques biscuits de guerre incassables sous les dents.

Enfin, un peu avant l'aube, la section décrocha discrètement de ses positions. Le cauchemar se poursuivit trois nuits de suite, et chaque fois les hommes rentrèrent bredouilles. Les fells' avaient beaucoup de flair, ou bien, avaient-ils été avertis par la population du village proche du poste d'Azib-Aboudaou ? Celle-ci du matin au soir surveillait chaque mouvement des militaires. Si par le passé, les recherches des rebelles, suite à leurs tentatives d'embuscades contre les convois militaires avaient échoué, il reste à penser que ces derniers allaient se camoufler sous les toits du voisinage. Auraient-ils déserté les lieux qu'à partir du jour où les hommes de Boisserie sont venus récupérer les matériaux ? Curieusement, la cache en question semblait avoir été occupée récemment …

Toutefois, ce fait ouvrait la voie à des patrouilles ordonnées par le Capitaine auprès du chef Boisserie. Chaque jour, matin et soir, un groupe de huit hommes partait prospecter une importante partie du terrain environ-nant le poste et le village kabyle, afin d'y découvrir des indices, quels qu'ils soient. Dotés d'une carte locale d'état-major, d'un poste radio, ces militaires restaient en liaison permanente avec le P.C. L'arme à la ceinture, ils patrouillaient parmi les excavations du terrain, les cabanes, les bosquets, les taillis, observant le va-et-vient de la population du village. Au-delà de ces consignes, ils avaient à recueillir moult renseignements émanant des civils. Quant au comportement de tous, il était bien difficile à déterminer, leur libre circulation dans la nature n'était pas mise cause.

Les femmes, avec leurs larges et longues robes avaient la facilité de dissimuler quelques vivres, pour ensuite les déposer en lieu sûr quand dans la nature elles allaient

" *ripper* ", raser les herbes à la main. Elles avaient au retour le dos chargé d'un lourd ballot de verdure enroulé dans une toile. D'autres femmes suivaient l'échine arrondie par la charge des fagots de bois mort. Dans cette procession les fillettes conduisaient à la pâture trois vaches et six moutons. Les hommes âgés dans leurs sarouals, « pantalons en toile à jambes bouffantes et à entrejambe bas », sans cesse en promenade, pouvaient eux aussi camoufler une nourriture à l'abri du regard des militaires. Ceux-ci ne pouvaient dévêtir tout ce monde sur place, ce qui aurait fait un scandale ; ils devaient rester attentifs.

Un bel après-midi d'été ensoleillé tirait sur sa fin. Le groupe chargé de cette mission de reconnaissance rentrait au poste par la grande plaine delta de la Soummam. Celle-ci était entièrement traversée en diagonale par la fameuse et vieille installation aérienne de transport des minerais venant de la haute montagne. Sur des kilomètres, de gros pylônes métalliques espacés d'une centaine de mètres supportaient des câbles d'acier, sur lesquels, çà et là, des bennes rouillées restaient suspendues. Les corbeaux en grand nombre les utilisaient comme perchoirs. Les cigognes y bâtissaient leur nid, quand elles n'étaient pas derrière un paysan à la cherche de leur pitance à pas comptés, dans un sillon de terre fraîchement retournait par le soc d'une charrue tirée par un tracteur ou un attelage de mules. A leur passage, les soldats pouvaient entendre ces échassiers craqueter au-dessus de leurs têtes.

Aujourd'hui, la curiosité les poussa à baisser les yeux afin d'explorer le pied de chaque pylône envahi par un roncier généreux. Un coup de bâton par-ci, un autre par-là sur les longues tiges épineuses enchevêtrées, quand soudain

une partie de celles-ci s'écarta des ferrailles, pour laisser apparaître deux sacs de toile grise bien gonflés. En même temps qu'étonné, Claude ouvrit cette trouvaille pour en connaître le contenu. Des boîtes de conserve et diverses autres denrées y étaient rassemblées. Un bosquet d'olivier les abritait d'éventuels regards de curieux. Le village d'Azib-Aboudaou se trouvant au-delà de leur poste, à plus de trois kilomètres, en prolongement de la ligne transbordeur.

Avant qu'ils ne s'éloignent du pylône, pour le retour au camp, son emplacement resta bien ancré dans esprit de tous. Ayant informé le chef Boisserie de leur découverte, celui-ci décida de s'emparer illico des deux sacs en question, et partit avec trois hommes ; la manœuvre se déroula sans embarras. Du butin récupéré, le chef en informa le capitaine ; son P.C. étant à une lieue à vol d'oiseau de *chez eux*. La réponse du Commandant de Compagnie au téléphone fut la suivante :

« A la tombée du jour, vous organisez un guet-apens avec trois hommes. Je reste prêt à intervenir avec les miens dès votre signal par fusée. »

Le message se terminait sans plus de commentaire. Ce jour-là, ils ne pouvaient remettre en cause l'événement ; la balle était dans leur camp. Pour prendre position dans la nature, le crépuscule était l'instant idéal pour les combattants en Algérie ; les fells' ne semblaient pas l'ignorer. Dès l'instant où tout se confondait parfaitement avec la nature, l'Adjudant-chef Boisserie, le caporal Moret et Claude partirent s'embusquer près du pylône en question. A quelques mètres à peine de la tour du guetteur, les hommes ne s'identifiaient plus dans la pénombre. Le reste de la section

assurait la garde du poste, pendant que le sergent Vivier demeurait sans relâche en contact radio entre le P.C et le chef. S'il y avait accrochage, il devait couvrir par les armes leur repli sur les cinq cents mètres les séparant du camp ; d'où serait envoyée une fusée.

Le soleil avait disparu derrière la chaîne des montagnes. Dans le calme une nuit printanière allait s'étoiler ; la nature était en fête, alors que des hommes, que rien n'opposait, allaient se jeter les uns contre les autres.

Depuis un quart d'heure qu'ils étaient embusqués, plus aucun pylône ne se distinguait. Soudain dans l'obscurité quelques pas et des murmures se firent entendre, puis trois silhouettes se découpèrent devant eux. Le chef le premier avoya, avec sa carabine U.S, une rafale dans leur direction, de suite accompagnés des tirs de pistolets mitrailleurs des deux autres embusqués. Une riposte eu lieu de manière désordonnée, puis des voix Kabyles s'élevèrent dans la nuit profonde. Elles traduisaient une grande détresse, la débandade, l'anéantissement, s'accompagnant aussi d'une plainte languissante. Des frissons couraient sur l'épiderme de Claude, alors que tous les trois s'avançaient prudemment sur le lieu où un fell' était présumé être tombé. Boisserie donna l'ordre à Vivier d'envoyer, au fusil mitrailleur, des tirs de balles traçantes sur les fugitifs ayant pris la direction des mechtas abandonnées, à gauche de l'embuscade. Puis il déclencha le lancement d'une fusée rouge.

Ils fouillèrent le terrain un peu à l'aveuglette pour tomber sur un homme gisant en train de donner ses derniers râles. Le chef s'assura de sa personne, puis le détroussa de ses objets. Il était porteur d'une forte somme d'argent d'une la valeur de 150.000 anciens francs, ou 1500 francs

nouveaux, soit plus de 9800€. Aucun papier personnel, hormis un dictionnaire de poche en français et sa montre.

Dans les minutes qui suivirent l'enchaînement de ces actions, il allait falloir à Boisserie et ses hommes se replier sur le camp, en envoyant aux guetteurs, trois coups de lampe éclectique conventionnels. Ils étaient sains et saufs avec un sentiment libératoire, un soulagement pour tous, en particulier pour Claude qui resta les nerfs tendus et les mâchoires crispées tout au long du déroulement de l'embuscade.

Le Capitaine fit savoir par radio qu'une section de la compagnie s'installait sur le terrain, afin de prendre à contre pied les rescapés de cette fusillade.

Deux heures venaient de s'écouler quand les hommes de la compagnie décrochaient « rentraient » la tête basse, les poches bredouilles, faute d'avoir trouvé les fugitifs en fuite. De nouveau, par cette rage qui l'irritait, le Capitaine le lendemain qui cherchait à connaître la façon dont s'était déroulée l'embuscade, arriva tôt à la porte du camp d'Azib Aboudaou. Il était accompagné du Lieutenant Carré, l'un voulait un rapport du chef, l'autre désirait photographier la victime couchée sur le terrain.

Etait-il entier ? Car avec les chacals friands de viande fraîche… excusez-le !

Leur Capitaine n'a jamais été informé du délestage d'argent sur le *fellouse*. L'enquête menée sur l'homme abattu leur apprit qu'ils avaient eu à faire avec un collecteur de fonds. Celui-ci n'aurait jamais dû se trouver là, car précédemment, deux hommes venus des maisons abandonnées récupérer les sacs, ne les trouvant pas, rebroussèrent chemin pour avertir leur responsable. Entre temps Boisserie

prit position près du pylône. A leur retour les trois *fells'* étaient en grande conversation quand ils tombèrent dans l'embuscade.

Au pied même du pylône fut enterré un autochtone, par ses frères du village d'Azib-Aboudaou, sous l'œil témoin du Maire ému.

Les appelés vivaient une période de haine, seule la sagesse des hommes pouvait éviter le prolongement de la guerre, les ramenant à la joie, l'amour, le bonheur. On n'efface pas d'un trait tant d'années de douleur. Et l'on sentait que ces jeunes qui venaient là, n'étaient pas à la fois férus de se battre, mais en même temps inquiets pour leur vie à l'idée de la perdre sans idéal. Et leur bonheur était aiguisé d'une contrainte, car ils disaient bien assez que leur vie ne valait pas ce sacrifice !

Les mille cinq cents francs récupérés devaient être utilisés aux profits de leur collectivité. Pour donner plus de clarté aux principaux locaux, quelques militaires achetèrent à Bougie plusieurs lampes à gaz et, leurs recharges. Trouvant les étagères du bar vides, ils s'acquirent d'un petit lot de bouteilles d'alcool. Le restant du " *pécule* " servit à améliorer l'ordinaire un certain temps. L'un d'eux conserva la montre bracelet, Claude garda dictionnaire de poche. Il resta longtemps en sa possession, comme un souvenir marquant cette embuscade inquiétante.

## *Chapitre* 18

Juin se profilait avec sa chaleur étouffante. La saison livrait ses combats aux hommes de troupe dans le djebel, pour leur donnaient le plus de gêne possible dans le crapahut. Le frottement du pantalon de treillis laissait à l'entrejambe des irritations. Leur malheur ne s'arrêtait pas là, ils vivaient l'enfer avec la transpiration durant l'escalade. Les vêtements restaient collés au corps, et les aisselles en étaient échauffées par le limage des bretelles du sac à dos. Le change des chaussettes chaque jour évitait l'inflammation des pieds dans les pataugas ; même choses pour les slips : la vigilance s'imposait, si non bien des choses risquaient être entamées. En somme, ils avaient davantage besoin de linge propre dans les poches que de billets de banque !

Le peu de lucidité qu'il restait à chacun d'entre eux, s'envolait dès qu'un piton avait été atteint, mais au regard du prochain encore plus haut, le démoralisait d'autant, qu'il devait encore gravir les quatre ou cinq à sa suite. Les ascensions s'amplifiaient, toujours plus élevées, encore plus raides, des descentes toujours plus abruptes, des abîmes plus scabreux. L'œil aux aguets, le cœur en bandoulière, il était fatal que la fatigue en devînt plus sévère. Rien ne pouvait réfréner la programmation d'un combat ou de tout autre mouvement. Les hommes de Boisserie avaient la primeur dans l'assistance du Lieutenant Carré. Même si sur

eux l'honneur rejaillissait, il n'était pas un signe de réjouissance, de savoir qu'il allait contribuer à son déplacement sur le terrain, accompagné de son groupe spécial. L'identification par la photo de l'ennemi abattu au cours d'une embuscade, relevaient de ses ordres de missions. C'était parfois dans l'instant, le plus souvent un ou deux jours après la bataille.

Il arrivait parfois que certaines victimes se retrouvent à moitiés dévorées par les chacals. En période de grosses chaleurs l'odeur fétide était l'indice infaillible de repérage du lieu. A cent mètres l'effluve devenait insoutenable, qu'il était impossible de s'en écarter.

Claude a souvenance d'une de ces protections particulièrement repoussantes. Ce jour-là, quand il dut retourner deux macchabées couchés ventre à terre, les visages tuméfiés, bleuis par la décomposition, il faillit être incommodé.

Les sangliers vivaient en grand nombre aux environs immédiats du campement de Boisserie. Ils avaient élu leur territoire près des oueds, aux endroits frais et marécageux, sous les arbousiers, les bosquets et autres végétations touffues. Ces bêtes se déplaçaient la nuit de leurs bauges aux plaines en culture. A l'entendre dire, le chef connaissait leurs mœurs dans ce milieu fangeux qu'ils affectionnent. Il en était si absorbé par la pensée, qu'il accepta d'aménager un temps chasse à ces mammifères suidés. C'était lui faire un affront que ne pas le suivre pour une battue avec une quinzaine d'hommes. Après un quart d'heure de marche, le groupe prenait possession de leurs souilles. Il restait à les débusquer ce qui n'était pas acquis dans cette brousse où le

danger pouvait se présenter autant du côté des rebelles, qu'au contact direct avec cette peuplade ; car ces monstres ne se laissent pas tuer comme un poulet dans un poulailler. Les balles arrondies des pistolets mitrailleurs risquaient de ricocher sur leur peau épaisse et velue, ce qui resterait une défaite et contrains l'abandon. S'essayer à viser le point vulnérable à l'arrière de l'oreille, restait une prouesse. Sachant que rien n'arrête ces bestioles adultes menacées ou blessées sur tout ce qui bouge, serait-ce la raison de leur renoncement ? Cependant, un jour, ils eurent raison d'un jeune mâle. Leurs prises aux collets demeuraient plus efficaces et moins exposées aux dangers. La surveillance du gibier saisi demeurait sans relâche, car il était rapidement repéré par les chacals, qui le bouffaient aux trois quarts avant d'être récupéré.

Mai et juin passèrent, n'apportant aucun apaisement au conflit. L'avenir, y aurait-il un avenir ? Le bruit des armes venait de toutes parts pour aller disparaître dans un silence pesant. Comme pour mieux souligner encore les menaces qui pesaient sur la troupe, on lui demandait de prendre position sur des points vulnérables.

Juillet était là, la période des moissons battait son plein. La nuit sans lune restait noire, douce, mouvementée et pleine d'effrois engendrés par quelques sangliers audacieux. Le chef Boisserie avait investi Claude d'une mission jugée dangereuse, située à un kilomètre à l'est du camp d'Azib-Aboudaou. A la tombée du jour, ils partirent à huit combattants au cœur d'une plaine, insérée entre la mer et le djebel. L'ordre donné consistait à s'immobilier sur le terrain,

dans l'attente d'une arrivée hypothétiques de fellaghas, allant se ravitailler dans les villages. Leurs besaces emplis, ces hommes mettaient le feu aux moissons, sciaient les orangers dans les plantations en poursuivant leurs destructions dans les vignes et les champs de pastèques ; c'est ainsi qu'une embuscade pouvait être déclenchée. Occuper le terrain devenait brusquement une tragédie, car il fallait s'assurer une protection artificielle ou naturelle. Pour cette dernière, les hommes s'installer au milieu des chaumes, dans un cercle de bottes de paille pressée en attente d'être évacuées.

Derrière cet écran, précaire, la sécurité semblait les rassurer. La garde à trois était prise à tour de rôle. Dans un calme relatif, les heures se grignotaient sans émoi, jusqu'au moment où une sentinelle, ayant perçu des bruits, tira Claude d'un assoupissement. Des pas sur la paille que l'on froisse semblaient venir vers eux. Tiraillés par le doute, les regards se portèrent en direction du terrain en pente douce, orienté vers l'horizon bien dégagé. De leur position la vue rasante portait jusqu'à la mer. Ce large panorama leur permit de distinguer l'ensemble des cultures. Au fur et à mesure du temps écoulé, les bruits devinrent plus précis. Ils restèrent les armes prêtes à faire feu, alors les cœurs s'emballèrent, les gorges se nouèrent. La consigne était de laisser passer l'ennemi, dans la mesure du possible, et qu'au moment venu, ils leur mitrailleraient le dos.

Au loin, dans la nuit, des masses sombres commencèrent à s'articuler, rien n'était encore bien précis quant à l'identité des silhouettes. Lorsqu'à une dizaine de mètres d'eux elles se découpèrent comme des ombres chinoises, pour reconnaître un troupeau de sangliers et ses marcassins.

Trahis par un vent qui restait favorable aux soldats, ces animaux ne les avaient pas flairés sur leur chemin traversant la plaine les menant vers leur nourriture.

Les hommes passèrent le reste de la nuit à redoubler de vigilance. Claude dira que, s'il y avait eu un ennemi, l'échauffourée aurait pu faire un carnage derrière leur mur de paille. C'est à ce scénario, qu'en restant éveillé, chacun d'eux dut réfléchir jusqu'au petit matin.

*Les sangliers*

## *Chapitre* 19

Ainsi que ses camarades de la classe, Claude vivait les derniers mois les plus longs de son temps d'armée. A peine réveillés, chaque matin, ils comptaient les cent jours inscrits sur la quille (jouet symbolisant le père-cent) ; acteur les séparant d'une libération prochaine. Chacun attendait fébrile une lettre de la mère, de la fiancée, de l'épouse. Le courrier était la force du soldat, et l'enveloppe, mince fil conducteur le reliant à sa vie. Claude caressait la lettre, la lissait du plat de la main, suivant chaque mot de l'adresse avec son doigt. Il savait qu'elle venait de parcourir des milliers de kilomètres avant de lui parvenir. Que son épouse après sa journée de travail assumait son rôle de maman auprès de leur fille. Puis elle s'était appliquée à mettre des mots sur la page blanche qui venaient comme un braséro lui réchauffer le cœur. Des adjectifs d'amour et de tendresse, des nouvelles sur la santé de Marjorie, de ses progrès, de la vie au pays. Elle s'inquiétait du moral de son mari, qu'il se devait d'être patient. Cependant, elle me pouvait le soutenir dans la difficulté et l'arracher de cette torpeur quasi permanente venue s'enraciner dans ses entrailles, aux fins aléatoires, sans que rien ne puisse changer la fatalité des événements. Claude apprenait à présent ce qu'est la hantise et comment on devient étranger à soi-même, incapable de vivre parce que l'on n'attend plus une certaine voix, que votre regard ne rencontre plus le regard,

le visage dont vous avez besoin autant qu'une outre d'eau pour survivre. Une présence unique vous est retirée et avec elle votre âme a disparu : vous n'êtes plus qu'un corps blessé, ouvert, à la dérive des jours mortellement vides.

Plus les jours passaient plus l'exil loin de Colette lui devenait intolérable. Il étouffait d'un air qu'elle ne respirait pas. Au camp, son temps de liberté restait à donner de ses nouvelles, c'était sans fin, sachant que les mots d'amour viendraient entourer sa femme d'une grande tendresse. Les phrases, les plus belles qu'elles soient, n'avaient pas le pouvoir de réunir leur couple. Claude étonnait ses camarades de le voir avec cette rage de l'écriture :

- Mais que peux-tu raconter à ta chérie avec autant de courriers ? demandaient certains.

- Tout simplement ce que vous diriez à votre femme si vous en étiez éperdument amoureux !

Claude trouvait toujours un sujet à développer, parce qu'il n'était pas inépuisable. Il avait courageusement, cruellement raison et se montrait plus que jamais digne d'amour quand il faillait renoncer à lui. Sa vision du monde et les contraintes qu'elles lui infligeaient, lui apportait la nature même à ses réflexions.

Leur séparation de plus de vingt-cinq mois devenait lassante, ennuyeuse, accablante, interminable douleur sentimentale. Leur **A**mour se maintenait par des liaisons muettes, les seules à leur apportaient la résurrection. Avec elles, Claude n'avait pas tout perdu, il n'était pas encore suffisamment abattu pour se dételer de cette volonté de vaincre

Les déplacements de la troupe autour du camp militaire paraissaient être sans danger… Le poste voisinait

l'école où Laville enseignait. De là partait un sentier vers le village d'Azib-Aboudaou. A peine sorti de la classe, les garçons venaient engager avec les militaires des parties de football sur l'herbe sèche de leur petit enclos. Certains s'y râpaient les coudes et les genoux, alors que les filles, bien plus craintives, restaient à l'écart sous les oliviers. Il arrivait parfois que les camarades de Laville aillent, pendant les cours en français, faire une visite aux élèves. En entrant dans la classe, les fillettes se cachaient instinctivement le visage entre leurs bras, les mains croisées sur la tête. Elles ne répondaient jamais à leurs questions, seul l'instituteur avait ce privilège. Il était seul aussi à entrer en contact avec les mères, lorsqu'il montait au village, sans arme, comme un simple citoyen.

La pipe au coin des lèvres, l'Adjudant-chef Boisserie dans sa chambre, assis sur un fauteuil, prenait un peu de repos. Il aimait aussi s'attarder au foyer, s'attablant devant une bière. A l'ombre, qu'il trouvait dans un recoin de la cour, il venait s'y distraire paisiblement, et prenait un air amusé à regarder jouer ses hommes. Il savait leur motivation au besoin de se défouler, de chahuter. Comme des grands enfants ils s'amusaient avec leurs casques lourds à s'asperger d'eau fraîche ; cette eau du puits qu'ils avaient à profusion. Les arroseurs couraient en maillot de bain dans la cour d'honneur, gênant un peu ceux qui jouaient à la pétanque. Les moins énergiques restaient dans un coin de « fraîcheur » étendus sur leur serviette. Les plus rusés se mettaient hors d'atteinte en se hissant sur le mur d'enceinte, afin de déverser le casque d'eau sur ceux d'en bas. Le jeu du rafraîchissement était le bienvenu sous ce soleil de plomb.

Un certain jour, le sergent Vivier se targua d'une révélation explosive, avec en tête un divertissement audacieux. Il osa mettre à profit la faiblesse de leur camarade Jacques Prunier, en abusant de sa personne par des actes obscènes !

Pas un de ses camarades savait qu'elle était sa vraie personnalité. C'est lui, une nuit, qui créa une belle frousse à Claude en échouant dans un ravin, et qu'ensuite ils durent retrouver la section.

Ce gars résidait dans un petit village reculé au cœur de la campagne vendéenne. Le jour de son incorporation, le coiffeur lui rasa le crâne ; ainsi qu'il en est la mode en 2009. Le teint pâle, de constitution chétive, craintif, timoré, crasseux ; il était considérait par ses camarades comme un bon copain, mais en même temps inquiètes à la vue de son retard mental. Claude ressent aujourd'hui une pointe de tristesse à l'idée de ce qu'il éprouva au moment de l'injustice reçue.

« La raison du plus fort est toujours la meilleure ! » écrivait un jour Jean de La Fontaine. C'est une ineptie, vous en conviendrez avec Claude !

Il fallait être stupide pour imaginer pareille chose et l'appliquer. A l'armée, il se passait des histoires qui ne se seraient pas produites dans le civil. Quoique, les bizuts dans les grandes écoles avec leurs brimades ne sont pas mal non plus. Certains dans leur entourage étaient un peu coupables des exactions dans la section !

Ils étaient une poignée de camarades camouflés dans un coin de chambre d'Alain Vivier. Derrière un ensemble de couvertures, préalablement suspendues au plafond, ceux-ci attendaient le "*spectacle*". Dévêtu, allongé sur son lit, les mains croisées sous la nuque, Alain le héros espérait la

venue de Jacques. Ce dernier ignorant le but de l'invitation, entra timidement.

- Allez ! Quitte ton pantalon et montre-moi ton c...

Les choses au début ne se passèrent pas comme Alain l'avait souhaité. Il se blessa la verge, car l'autre ne répondait pas pleinement à ses exigences.

- Que tu es c…, laisse-toi faire, penche-toi en avant, ne serre pas les fesses ! Qui nous a fichu un enfoiré pareil !

Le violé demeurait crispé, bouche cousue, et le reste…, le cou tendu, sourd aux appels, même si ses feuilles de choux restaient bien dégagées. Son corps refusait de donner satisfaction à un acte démoniaque.

Derrière les toiles, chacun s'efforçait à garder son calme pour ne rien compromettre, mais l'envie de rire étouffait la gorge de certains. Quant à Claude, il vivait dans un tel état de tension qu'il eut le doute de voir Alain cogner Jacques, dans la mesure où celui-ci refusât ses exigences Décontenancé, le violeur grimaçant, abandonna de rage et de douleurs, si bien qu'il envoyât balader le malheureux d'un coup de pied au c… faute de pouvoir faire autre chose, l'insultant comme un fautif. Pleurnichant comme un gamin, ce misérable quitta la chambre entravé dans son pantalon qu'il retenait maladroitement de ses mains tremblantes.

Cette blessure, le sergent Vivier ne l'avait pas eue au *front*, mais elle l'exempta plusieurs jours de l'opération qui débuta le lendemain.

La naïveté de Jacques faillit lui procurer bien des déboires. Ils étaient quelques-uns de ses camarades à vouloir le protéger des assauts sans cesse répétés des musulmans ; avaient-ils eu vent de cette aventure ?

Cette remarque sous-entend qu'ils évitaient de laisser ce camarade seul en pâture dans leurs mains. Ils ne pouvaient jouer le rôle de protecteur à chaque circonstance.

Lent écoulement des jours, longues méditations silencieuses. Essayer de sortir Jacques de lui-même, de son système de pensée ; de s'ouvrir aux meilleurs des autres, à leur façon de voir. Peine perdue. Il revenait d'instinct à sa profonde conviction que cette évolution était un gâchis. Sa tranquille constitution lui faisait dire : « Je ne puis. » L'aurait-il voulu, il ne pouvait autrement, c'était aller contre sa nature. Au fond, ces camarades avaient accepté de faire de lui leur deuil, des paroles inouïes qu'ils n'eussent tolérées de personne d'autre parce que c'était en lieu privé.

On fit des atrocités en sa personne comme on avait fait au nom de Dieu. Un moment ébranlé, il restait dupe désormais. Il n'avait pas ses raisons, raison, raison. Et il restait seul contre tous, il ne pouvait.

Lorsqu'en été, entre deux sorties, les hommes du chef Boisserie se rendaient à la plage, Jacques avait le droit d'agir et de disposer de sa personne comme il le souhaitait. Cependant, ne sachant pas nager, il se détachait du groupe, sans rien espérer d'autre, n'ayant jamais vu la mer auparavant. Il confiait ne s'être jamais baigné dans une piscine ou, posé un pied dans l'eau d'une rivière – l'eau, il en avait horreur. Pourtant, il s'était laissé tenter avec sa prudence coutumière, il avançait timidement dans la mer jusqu'à hauteur de poitrine, les bras élevés de la surface des vagues qu'il tapotait parfois. Le sourire crispé, figé sur place, il observait jouer les uns, et nager les autres. Lui qui avait survécu aux attaques les plus obscènes du sergent Vivier, se retrouva

victime de ces guetteurs enragés, de ces chasseurs impénitents de sexe qui, pour tromper la vigilance du groupe, se mirent à l'affût sur sa silhouette, puis se risquèrent le temps d'une plongée hors de vue.

C'est vrai que ses camarades ne restaient pas les yeux fixés sur Jacques. Néanmoins, ils furent intrigués à l'entendre crier, pour ensuite le voir s'enfoncer dans la mer : que se passait-il pour qu'il disparaisse ainsi ? Quand il fit surface, il s'agita comme une poule mouillée, à demi étouffé pour avoir bu la tasse. Paralysé sur place, Les yeux exorbités, son regard hagard parut demander une aide**.** Le manège de nouveau reprit. L'inquiétude de certains grandit, jusqu'à s'approcher et, s'apercevoir qu'entre d'eux eaux, Kabèche et Larbaoui nageaient à ses côtés. Ils étaient très occupés à baisser son slip afin d'abuser de sa personne. Ils rigolèrent quand ils furent priés de laisser Jacques tranquille.

Jacques se trouvait dans des conditions si dépravées, qu'il avait besoin d'un soutien physique, que seuls les anciens prochainement libérés pouvaient lui apporter. Le laisser tomber, aurait été cruel, il fallait le sortir de cette impasse sordide. Mais les idées de ces pervers brandies comme des mots de vengeance racolent vite les aboulies. Il n'est rien comme ces hommes pour irriter, écœuré et horrifier Claude. D'un mot, les anciens lui ont fait une époque impavide, d'un autre, les vicieux le naufrageront-ils dans le temps ! Le mot importe peu, pourvu qu'il soit un bon mot.

De la mer au camp, se trouvait un passage obligé par la grande plaine en forme de delta. Depuis plusieurs semaines un chantier colossal venait d'y être ouvert, et sur lequel travaillaient des engins impressionnants.

Leur premier passage  des militaires sur le site, fut le sujet d'un attardement. Des scrapers, des bulldozers, des niveleuses remuaient une croûte de terre desséchée par les grosses chaleurs. Les conducteurs leur apparurent minuscules dans les cabines des engins, très occupés à soulever des monticules de terre dans un nuage de poussière. Tous œuvraient à la préparation d'un futur terrain aéroportuaire.

Cela laissa Claude à penser au début des temps modernes, quand les navigateurs à bord de leur caravelle s'élançaient sur les mers à la découverte des mondes inconnus et traçaient de grandes routes maritimes. Aujourd'hui, les ingénieurs avec les progrès techniques, ouvrent des pistes aux aviateurs pour de nouvelles voies dans le ciel qui ignorent les sinuosités du rivage.

## *Chapitre* 20

Prochainement, la classe 58 1/B du secteur postal 86789, allait être libérée de son " *pain noir*." Depuis plusieurs mois déjà la petite unité des libérables attendait impatiemment ce moment de délivrance.

Parmi ces S.A.D.L. " supérieur à durée légale ", se trouvaient avec Claude, Dubourg, Lambert, Moret et Vivier. Ce dernier, dès sa libération, avait l'intention de rempiler dans la gendarmerie, quant aux quatre autres, ils n'attendaient que la quille pour *foutre* le camp. Le retour au pays alimentait chaque jour leurs conversations. Ils perce-vaient cette entrée dans la vie civile comme les retrouvailles d'un objet abandonné, oublié par la force des choses. Le fait de le retrouver semblait redoutable pour eux, hommes déphasés qu'ils étaient devenus après vingt-huit mois à subir autant d'épreuves morales que physiques. Pour la plupart, il fallait renouer avec la vie active. Claude demeurait inquiet : son cousin Chapelier le reprendrait-il dans son entreprise ? Cette réflexion lui faisait prendre conscience qu'il serait bien seul face à la difficulté de trouver un emploi. Une famille attendait sa libération, sa détermination et son ardeur. Il n'aura pas à mettre les deux pieds dans le même sabot ; (expression utilisée dans la région pour qualifier une personne laborieuse). D'autre part, il aura à tenir la queue de la poêle, (*gérer ses comptes*). Sa mère sut le lui faire remarquer ; de ça, il y a bien longtemps déjà…

A l'évidence, Colette avait épargné quelques argents qu'elle plaçait dans un petit coffret. Des économies, grâce à son budget qu'elle avait bien managée. La nourriture et la garde de Marjorie était confiée à ses grands-parents Morin. La paye d'A.D.L. de Claude, ''*après durée légale de 18 mois*'', s'élevait à deux cents francs. Au-delà de 24 mois s'ajoutait une prime Super A.D. L. de quarante-cinq francs. Colette percevait de l'armée une indemnité de séparation, et chaque mois une grande partie du salaire de son mari. Indépendant de la cigarette, Claude vendait à ses camarades fumeurs une partie de ses paquets " *troupe* ", l'autre part était envoyée à son beau-père. Peu d'argent en somme assurait les conditions de vie des appelés en poste isolé : une coupe de cheveux par mois, du papier à lettres, un peu de lessive, un pot au foyer avec les copains. Le chti Weckel, à la cadence de douze canettes (bibines) de bière par jour, n'aurait pas survécu à la petite mesure de Claude. Pour en avoir un jour ingurgité bien au-delà, il s'était soûlé, l'alcool l'avait rendu hargneux. Puis, ses camarades le virent brasser beaucoup de vent quand il regagna sa chambre à genoux, ensuite, vautré sur son lit, il vomit tripes et boyaux.

Le matin, à la pointe du jour, il n'était pas dans le groupe des hommes partant patrouiller sur le tronçon du pipe-line, le F.M en bandoulière.

La forte chaleur de l'été n'encourageait pas les libérables à s'exposer aux risques permanents du crapahut, en particulier pendant les deux ou trois dernières semaines, voire trois jours avant la quille ; le jour '**J**'. L'armée informait ses soldats qu'il leur était interdit de posséder une quille. De surcroît, de l'exposer le jour de l'embarquement à

Alger, sous peine d'être sanctionnés et conduits vers un lieu disciplinaire.

La peur et l'angoisse à l'idée de tomber dans une embuscade devenaient un traumatisme chez les quillards en Algérie. Devenue colonie Française en 1837, s'y développèrent des enseignements de génération en génération. Ces valeurs furent transmises à la population indigène, qu'en ont-ils fait ?

Etrange considération d'un pays à l'égard de ses instaurateurs. Les appelés étaient désormais face aux réalités parvenues sur cette terre au-delà de la Méditerranée : " Veiller sur les personnes et les biens, traquer les rebelles, sauvegarder le territoire national " avec sans cesse des hommes, toujours plus d'hommes tout au long d'un conflit qui durera sept ans, de 1954 jusqu'au 19 Mars 1962, servir la France en Algérie du Nord depuis 125 ans où les mentalités se dégradaient à un rythme accéléré, soutenues par certains Français avec le Maroc et la Tunisie. En hommage à ses camarades tombés pendant cette guerre Claude ajoutera cette pensée d'André Malraux :

« J'ai appris qu'une vie ne vaut rien, mais rien ne vaut une vie! »

Dans les têtes gambergeaient des rondes infernales, les plus folles, si excessives qu'un jour l'un d'eux décida d'en finir avec le crapahut. Un matin, il installa sur les tôles d'un appentis une boîte de sardines ouverte. Il les laissa ainsi sous un soleil de plomb jusqu'au lendemain, gardant l'espoir qu'en les mangeant il contracterait les symptômes de la jaunisse, ou autres nuisances aussi paralysantes. Sa tentative échoua. C'est la raison pour laquelle il continua à bourlinguer sur les pistes rocailleuses, solide comme un roc.

Désormais, les soldats demeurer avec une impression d'oppression, de tyrannie qui n'en finissait plus. D'être murés dans un monde intérieur, loin de celui des vivants qu'ils ne percevaient plus que par le bruit des armes. Goutte empoisonnée diluée d'abord dans un vaste flot de désespoir, se gonflant ensuite de règlements, de marche, des contremarches, des ordres reprit à peines donnés, d'embuscades avec les caprices du temps, une nourriture pauvre et monocorde. Peu à peu ils étaient passés d'un état d'inconsistants à celui de semi-éveil dans lequel il leur semblait dépérir. Les quelques heures allouées à la détente, au délassement par la lecture ou des parties de cartes le soir à la lueur d'une bougie – plus tard avec celle des becs de gaz – ne compensaient pas à fortiori la morosité, l'inquiétude, la peur, l'angoisse, l'appréhension des jours passés sur le terrain. L'amitié se réchauffait autour de la fameuse bibine ou d'une " couille ", bouteille d'Orangina.

Que pouvaient-ils faire des ces heures de (liberté) ? Certains allaient au 17 à Bougie se distraire avec les filles, d'autres préféraient la baignade en mer. Tous attendaient du vaguemestre une lettre, un colis, un mandat.

La situation des appelés en Algérie en fin de période ne les démobilisait pas de certains privilèges par rapport aux bleus. Aucun ne pouvait tirer son épingle du jeu. Ils étaient expédiés au crapahut, participaient aux embuscades les armes à la main, le cerveau zébré d'arrière-pensées qui les faisaient sombrer à la porte du désespoir ; ne pouvant s'en soustraire qu'au prix d'une paix.

Entre deux opérations, à quelques semaines de leur libération, les hommes du contingent 58/1.B furent convoqués dans le bureau du Commandant de compagnie, lequel questionna chacun d'eux sur ses intentions vis-à-vis de l'armée. Il semblait qu'un rengagement soit possible, seul Alain Vivier fut intéressé par le corps de gendarmerie. Il n'était plus nécessaire qu'il en ajoutât, sauf quand il fit à Claude cette sévère remarque :

« Delorme, si vous ne rasez pas votre barbe, vous ne serez pas parmi vos camarades le jour de leur libération ! »

- Bien mon capitaine ! Je tiendrai compte de votre observation !

Cette toison fantaisiste devint pour lui cette symphonie sur un ton mineur. Tout ce qu'il avait cru bon garder au cours de ces mois d'errances, dès son retour au camp, était rasé d'un geste regrettable. Il coupait un pont entre un passé désert et un avenir luxuriant. Sa vie n'était plus là, est tout ce qu'elle y avait connu le dégoûtait, à part de s'y être fait de bons camarades.

Trois jours avant cette délivrance, Claude et les trois autres libérables rentraient au camp après un baroud de quatre jours. Il n'y avait pas de répit, pour les voir poussés aux limites de l'admissible. Quel fut leur soulagement de remettre leurs tenues dans le grand sac à paquetage ! Sur leur visages radieux se libérait la joie, mais dans leur for intérieur ils gardaient jalousement cette douce sensation de délivrance, d'acquittement, de liberté, d'identité, d'évasion. Aussi bien Dubourg, Moret, Lambert, Moktar ou Claude, à l'exception de Vivier qui restait plus réservé, c'était l'euphorie collective. Les gars autour d'eux, comme avant chaque départ des quillards, demeuraient nostalgiques, l'air

mi-figue mi-raisin, l'œil triste, conscients de cette séparation après une longue vie commune. L'avantage était pour les libérables, dehors, les camions de la première compagnie les attendaient. En franchissant la porte de cet asile médiocre, celui-ci restera pour Claude désormais l'empire de ses tourments. De cette journée, il recevait une grande part de soulagement, sachant distinctement avoir vécu les risques les plus effroyables auxquels il s'était exposé. Après être resté ligoté dans une tenue militaire pendant plus de deux ans contre son gré, Claude n'avait qu'un mot à dire, « j'abjure », pour en sortir ; toutefois, il n'avait pas eu le choix de son destin ! Tandis que l'armée avait décidé pour lui, en le faisant mourir, sans qu'il sache vraiment pourquoi. Peine perdue. Il revenait d'instinct à sa profonde conviction que cette guerre était une folie. Un moment ébranlé, il n'était pas dupe désormais, ses sentiments allaient se décanter. Ah, certes, il y avait peu d'entre eux qui n'eussent souffert de la guerre, mais il estimait ne pas avoir été touché pareillement. C'était tout autre chose qui l'avait envahi et qu'il ne pouvait en réchapper avec ses douleurs de cœur plein d'amertume. Leur barda hissé sur le plateau, des poignées de mains et des adresses furent échangées. Il restait à chacun dans le cœur le meilleur camarade, car tout ce qu'il disait, correspondait à tout ce que l'autre pensait. L'amitié connaît parfois ce genre de coup de foudre. Il suffit probablement que les mots veuillent dire la même chose et que la transparence des caractères emporte l'adhésion d'une confiance réciproque. Le prochain départ visait une pléiade de camarades, dont Miloud. Ce dernier portait un éternel sourire, si large, que ses paupières se plissaient au point de ne plus lui

voir les yeux. Il avait le chic pour déformer les mots. En donnant une tape amicale sur l'épaule de Claude, lui dit :

- Toi sergent Dolome, y va laisser Miloud pour que toi revois la France, la femme et la pitite. Ah ! La France...

Une interjection, pleine de saveur, de reconnaissance, et de regrets glissaient sur ses lèvres fines. La France pour lui était la terre prodige, il l'avait connue le temps de sa préparation militaire. Sa poignée de main délivrait toute la tendresse que son cœur ressentait pour ses camarades. Bien d'autres avant eux les avaient quittés ainsi, justifiant par des signes extérieurs, sans équivoque, la même joie qu'ils ressentaient aujourd'hui. Claude ne donnera pas les noms, la liste serait trop exhaustive.

Les échanges de poignées de mains entre le sergent Maltord, l'Adjudant-chef Boisserie et Claude, se firent avec une grande émotion et beaucoup de considération et d'estime réciproque.

C'est au P.C. de la première compagnie, stationnée à Béni-Embareck, que les libérables passèrent leur première nuit émancipée. D'autres camarades venus des secteurs différents les y rejoignirent. En quittant leur unité le matin, il y en eut des au revoir chargés de regrets. On aurait dit qu'ils s'évaporaient dans un convoi de camions en direction de la gare de Bougie. Ils existaient bien en tout cas, ce départ vers la France n'était pas une utopie !

C'était inimaginable, incroyable pour Claude de se retrouver dans un train, sur le chemin du retour, à destination d'Alger. Pour la sécurité des voyageurs, des wagons de marchandises se trouvaient à l'avant des deux locomotives. Une draisine les précédait en tirant deux wagons plats. C'est dans la mesure où il y a tout à espérer d'un avenir

meilleur, qu'un juron rappela à Claude qu'une embuscade naissant du Djebel, pouvait ternir ce songe. Cependant, il ne ressentait plus l'inquiétude éprouvée lors de son entrée sur le sol de *l'Algérie Française* ; dix-huit mois s'étaient écoulés. Au travers des vitres du wagon, voilées de poussière, des paysages merveilleux défilaient, d'autres restaient plus pauvres. Malgré leur luminosité, leur attirance, leur aridité, ils n'en restaient pas moins impurs. Il acceptait non sans mal que ce pays avait un certain attrait, car son cœur le détestait toujours autant, au centre ses rêves, il devenait une obsession, un délire. Des images difficiles aussi dévoilaient combien la guerre est une atrocité qui met en danger le " *tragique* " avenir des gosses qui allaient avoir vingt ans. Comme eux, ils ne pensaient qu'à vivre, à mordre la vie à pleines dents, ce fruit savoureux du bien-être, mais hélas ! Tous ne verront pas fleurir les printemps !

Qui d'autre que Claude aurait versé davantage de larmes de réprobation sur ce territoire *national* ? Certes, il n'avait rien de commun avec son pays, sa région, sa commune traversée par sa rivière bien ombragée, calme et paisible, avec ses vignobles et ses chemins de traverses parmi les prairies fleuries d'herbes odorantes, et ses sentiers des sous-bois bordés de violettes parfumées qui vous grisent.

Cela valait-il la peine qu'il passe loin des siens 28 mois lourds, d'incertitude, d'anxiété, ou parfois traversés d'un trait de lumière par des illusions ou de folles espérances ? Alors qu'il aurait mieux aimé rester aux rivages des aubes calmes près de son épouse, choyer sa fille, accompagner ses pas ! Probablement pas, parce que le risque de mourir d'une rafale de mitraillette ennemie était plus important que de

s'évanouir d'un trop plein de baisers, offert par son épouse. En somme Claude connut des mois, des années de séparation, apprit le dégoût d'une imbécillité crasse des hommes, il était fatal qu'il risque sa peau en Algérie. Soucieux pour les autres, inquiet sur son avenir, il a dormis à la belle étoile dans son sac de couchage, supporté tant de choses, prostré par l'excès même de sa douleur : Pour qui s'est-il livré de toute son âme durant ces jours cruels ? Il a imaginé des réponses qui l'ont laissé pantois. Le lieu n'était pas idéal pour penser objectivement à son avenir, il faut en convenir, les choses restent ce qu'elles sont.

Absorbé par sa rêverie, Claude en oubliait ses camarades l'entourant. Un nuage opaque, incertain l'écartait de leurs conversations. Tout de ce nuage aux vastes mouvements ne fit qu'hanter son sommeil. Il ouvrit les yeux à la tombée de la nuit. A sa droite, les vagues remuaient la mer, à sa gauche, la verdure recouvrait une plaine admirable ; il se secoua un peu. Au fur et à mesure la capitale se rapprocha, l'angoisse se dissipa, bientôt ce pays d'ombres qui lui avait tourneboulé la tête serait abandonné. Arrivèrent les premières mechtas et bidonvilles de la banlieue d'Alger, puis, la ville toute blanche. Sur le pavé des rues où encore craintifs ils posèrent les pieds, l'espoir les conduisit vers le "*dépôt* " « foyer militaire ». L'accueil resta aussi enthousiaste que celui d'un colis que l'on dépose dans une salle d'attente. Toutefois, Claude alla de bonne humeur au réfectoire, et trouva la tambouille bonne.

De minutes en heures, le temps les éloignait de la guerre, sans oublier les camarades Français et Algériens musulmans. Ceux-ci ne leur causèrent jamais de problème.

L'adhérence restait sans reproche pour ces garçons courageux, qui avaient appris à se battre, et dont le F.L.N. les craignait. Embusqués avec eux dans les zones interdites, les appelés Français restaient confiants. Même si la tension engendrait quelques doutes, ils les considéraient comme des frères d'armes.

Les échos tumultueux de ces années folles allaient sûrement s'apaiser, les plaies aussi se cicatriseraient. Claude était gagné par une saine joie de vivre, une griserie donnée par l'air frais d'une belle matinée d'été à Alger en ce 19 août 1960. Il alla mettre un pied sur la passerelle de L'El'MENSOUR, une quille glissée dans sa poche.

Le même rafiot lui avait fait connaître une scène analogue à Port-Vendres en ce début d 'année 59, le cœur pétri par l'anxiété de partir pour mourir ! Aujourd'hui : l'espérance de revenir vivre au pays le reste de mon âge.

Ainsi L'El'MENSOUR, prélude au départ pour cette menacée et menaçante Algérie était un navire destiné aux transports des moutons, désaffecté en 1953 car " *pas assez bon pour eux* **".** La traversée se passa dans le calme. Plus tard, avec des "au revoir" aux copains qui partaient vers une destination autre que la sienne. Avec eux, il y eut de gigantesques grimaces, comme si cette séparation supposait un grand déchirement dont la teneur ne dévoilait que l'envers, un grand soupir qui n'eut pas été projeté pleinement, mais l'œuvre d'une angoisse au programme du jour.

Marseille gare Saint Charles 21 août 1960. Un train pour Bordeaux attendait le long d'un quai, Claude aurait pu le baptiser : le train de la ''Délivrance'', comme la statue de Notre-Dame-de-la-Garde sur la colline dominant le vieux port de la Canebière. Les militaires aujourd'hui n'allaient

pas se morfondre au camp Sainte-Marthe. Celui-ci restera un symbole pour tous les appelés. Quatre-vingts pour cent d'entre eux franchirent ses portes l'âme égarée, il restera pour Claude un lieu "*funest* ". Les militaires y étaient entassés, parqués comme des rabattus, de vulgaires condamnés de droit commun avant le *chargement* sur quelque mauvaise embarcation.

Singulière estime d'une France, à l'attention de ses enfants qu'elle décide d'envoyer outre Méditerranée ; avec un rôle qu'ils avaient toujours contesté autant, sans nul doute, que beaucoup de journaux qui ont permis aux lecteurs de mesurer combien leur action est restée négative. Dès 1963, les anciens d'Algérie ont décrété que le 19 mars, jour anniversaire du cessez le feu, serait la journée nationale du souvenir.

Dans le couloir des wagons, les libérables se retrouvèrent mélangés, tassés, serrés, entre les civils et le chassé-croisé des soldats permissionnaires. Ceux-ci ignoraient en savourant leur situation le roman qu'ils venaient de feuilleter. Il fallait se rendre à l'évidence : pour ce dernier voyage, ils n'avaient pas à faire la fine bouche. Mais les idées brandies comme des mots d'ordre rappelaient vite leur attention sur le naufrage de l'un d'entre eux à la prochaine gare. Le mot importait peu, pourvu qu'il fût pour ce camarade un bon mot. Les gares sont passées, les mains se sont attardées, les yeux sont restés humides, les cœurs ont gardé l'espoir de se revoir un jour. Les mémoires aussi conservaient le souvenir de ce qui avait été partagé en commun. Les voyageurs muets, le regard compatissant, savaient bien que le malheureux troufion d'hier, portait aujourd'hui une lumière, il se vengeait de n'avoir pu créer le monde sans

guerre. Et c'est ainsi qu'il devient l'instrument d'une bataille entre les hommes politiques. On le traque, on l'entraîne pour des causes qui ne sont pas les siennes, on le débauche dans cette chasse à l'homme qu'est la disparition du sujet.

Claude se borne à survoler le champ de bataille, pour expliquer la répugnance qu'il a toujours éprouvé à l'égard de la guerre qu'il désavoue pour l'enrôlement par la force des enfants qui s'y opposent. De là des autodafés ou, la prison.

Après cette théorie venue occuper le terrain avec ses chiens de garde pour échapper à la terreur, entre ces extrêmes arriva l'apaisement par les retrouvailles impatiemment attendues. Un instant sublime où les nerfs ne dominent plus, où le grand chagrin s'estompe vite et le destin autrefois en péril, sont définitivement détournés.

Claude s'imaginait Colette inquiète sur le quai de la gare Saint Jean à Bordeaux. Il ne tardait pas à l'apercevoir sous la rotonde parmi les autres voyageurs, et Riri à ses côtés ; pour l'avoir accompagnée en voiture Ce fut des retrouvailles bouleversantes, saisissantes à la fois. Elles resteront jusqu'à son dernier souffle gravées aux confins de sa mémoire. Son paquetage lui sembla léger pour une fois. Il alla, empressé, fendant la foule, les bras ouverts enlacer son épouse. Claude aurait aimé proclamer à tous les gens indifférents à leur rencontre, combien son attachement à cette épouse était grand. Il ne la regardait pas goulûment, mais avec la paisible assurance d'un mari qui contemple, sans restriction, ce dont il lui appartient. Il ne se cachait pas de son entourage, ses yeux étaient simplement attentifs sur sa bien-aimée, comme toujours. Pour elle, cette étreinte n'était

pas cynique, elle ne pouvait refuser ce *spectacle* qu'elle attendait recevoir d'un mari, dont elle avait été privée si longtemps. L'amour semblait les lier par essence au respect réciproque, à la dignité, le plaisir était pour eux une chose pure et secrète. Cette liberté analeptique, Claude était prêt à la faire partager au monde entier, quelle utopie ! Personne ne pouvait ressentir l'immense bonheur porté par les mots à l'appel de sa libération. Il était enchanté par la joie qu'exprimait sa femme à son retour, par son accueil enflammé, car, en l'absence prolongée du mari, bien d'autres femmes s'en seraient détournées.

Vingt-huit mois de séparation n'avaient en rien altéré leur amour. De nouveau réunis, plus forts, plus aguerris aux épreuves, ils auront à construire, à gérer par leur bonne volonté cette nouvelle existence au ''pain blanc'', vie ultérieure aux aléas de l'Algérie. Ceux-ci resteront pour leur couple des stigmates douloureux.

Claude ne saurait recréer l'atmosphère de ces moments où la monotonie brisait les nerfs des jeunes appelés impliqués dans des combats inégaux, des embuscades soudaines et meurtrières. Aller injustement jeter sa jeunesse au devant des balles, ce n'était pas montrer sa vaillance dans un djebel obscurément secret, muet. Parfois attendre ou surprendre l'ennemi l'appel à d'autres souvenirs. Il revoit en pensée son angoissant voyage l'amenant à la guerre dans le djebel du Maghreb, il se montrait moins vaillant qu'aujourd'hui dans les bras de Colette ! De ces mauvaises fréquentations, il eut la chance d'en réchapper ! Le fait que sa vie lui apparaisse amputée de deux années et demie, vécues dans les *ténèbres*, parsemée de détresse profonde, affublé d'un *comple*t kaki de l'armée, lui évoque, sans que la respi-

ration lui manque quelques instants, ce sauvage arrachement à tout son univers de rameaux de bruyère et de genêts dorés qui donnent un air de fête à la nature. Cependant, Claude apprit à vivre avec cette injustice, à réfléchir sur lui-même, à s'oublier, du moins enfouir autant que faire se peut tout ces mois condamnés aux privations, à guetter à toutes les aubes le jour de la libération, de telle sorte qu'il fut étonné de voir combien sa fille s'était transformée.

Et ce décalage allait continuer à subsister par l'absence d'un suivi psychologique, pour sombrer dans une vague dépressive, ainsi que la plupart des ses camarades. Ils entrèrent dans une guerre où un million de civils trouva la mort. La honte ne réside pas seulement dans la torture, mais aussi dans un conflit, dont les enjeux leur paraissent tour à tour ou en même temps évidents et obscurs. Cette guerre curieuse, coloniale, qui prétendait faire le bien des populations.

« Le courage, c'est de rechercher la vérité et de la dire. » disait Jean Jaurès en s'adressant aux lycéens d'Albi en 1913 lors d'une distribution de prix :

« C'est à cette volonté que Claude s'est efforcé de faire appel. »

Que son message soit celui de la paix, qu'il soit entendu, qu'il appelle à la compréhension des hommes qui les dirigent, qu'il les guide vers la sagesse et la réflexion, afin de demeurer dans un monde où le plaisir ne tardera pas à se manifester, où le mot délivrance s'opposera à dépendance, et celui de cesse, devra prendre sa rime avec tendresse.

## *Chapitre* 21

La première chose que Claude fit en entrant dans la demeure de ses beaux-parents, fut de se séparer de ses vêtements d'armée. Il ôta son blouson et sa chemise, puis, les jetèrent sur le seuil de porte, pour ensuite les piétiner au gré de cette fantaisie. Ce caprice indu outragea sa femme qui le prit pour un détraqué. Colette ne semblait pas mesurer à la fois la rancœur de son époux et le plaisir de se libérer de cette écharde ; un remords perpétuel, une source empoisonnée. C'est qu'il ne pouvait pas oublier que ces habits n'étaient à lui qu'à cause du malheur d'avoir été en Algérie, cette armée qu'il fuyait parce qu'il éprouvait pour elle un insupportable malaise, des bouffées d'angoisses qui le mortifiaient. Cette réflexion désagréable, Colette aurait pu l'éviter au lieu de conclure aussi précipitamment par cette douloureuse imprécation. Il était la victime d'un événement qu'elle n'avait ni compris ni souhaité, de la même manière qu'ils étaient très attachés l'un à l'autre.

Le but sournois de ce « geste rageur » était un rapprochement millimétrique entre l'armée et Claude, une tension accrue qu'il n'aurait pour rien au monde écarté sans cet acte, dont il attendait tous les jours l'échéance. Il n'éprouvait aucune sensibilité avec ce qu'il venait de vivre jusqu'à lui arracher le cœur, pour être passé de l'état d'homme gai à l'état de légume béat. Oui, il y avait

à craindre aujourd'hui ! Ce qui était déchirant restait déchirant, et la perte qu'il supportait lui coûtait le prix exorbitant que maintenant il payait : celle d'une douleur morale et de nostalgie. En somme, il était devenu un homme spécial, c'est-à-dire capable de s'utiliser en se brûlant vif après ces longues années noires : Colette y avait-elle songée ?

Claude venait d'abandonner ses camarades, le camp retranché d'Azib-Aboudaou, Alger, Marseille, puis surgissaient brutalement son village et sa famille ! Sans transition, il jetait son âme dans la vie civile sans soutien psychologique ni même le conseil d'un parent. L'armée qui se foutait bien d'eux à présent, après les avoir lâchés d'un dégoût de poisson fait pour pourrir, la seule espèce soumise, qu'elle avait eu pour elle des années.

« Alors, on essaie de s'en remettre, mais lorsque des différents arrivent, on est plus de taille pour les affronter. » Cette précarité durera une éternité pour Claude.

Sa permission libérable se validait jusqu'au 27 août. A cette date, Claude se rendit à la gendarmerie de Saint Médard-de-Guizières et remit ses effets militaires, ainsi que sa plaque d'identité. Il avait la certitude que son corps se vidait de toute sa substance, il était un libérable devenu libéré d'un carcan qui lui étranglait la gorge depuis si longtemps. Le monde lui parut soudain différent, réuni, que tout ce qu'il avait sous les yeux se soudait, s'assemblait spontanément. Le malaise de son cœur et sa froideur s'évacuèrent lui libérant l'esprit comme au fil de la rivière claire et limpide vers un océan luxuriant.

Rentré dans son cocon familial, Claude voulait se retrouver un peu au-delà de son point de départ. En supposant être libéré, affranchi, il pensait être rattaché au monde à l'existence d'un nouveau soupir. Cruelle illusion, réveil douloureux, il était atteint du mal de l'Algérie. Il s'accrochait à lui comme une ombre, comme une sorte de traîne au cul d'un bateau. Ce phénomène n'était pas qu'une apparence, car on n'efface pas d'un trait deux ans et demi de souffrances morales et physiques engendrées par la guerre. Comme si le temps eût voulu s'approprier de lui, lui évitant d'avancer, de passer le faux jour crépusculaire dans une aube avortée. L'inquiétude s'empara de lui, crût et s'y enracina pour mûrir, germa, et sema toutes sortes de chimères. Durant cette lutte dans un conflit très étrange, il perdit son propre combat et toute clairvoyance. Névrosé, cette défaite l'écarta de la possibilité de s'intégrer dans la vie sociale, pour se confiner dans un environnement dans lequel il se déplaçait par pur réflexe. Il butait, plus encore, sur l'ineptie de l'invisible, ce jeu de cache-cache entre lui et le mal qui lui rongeait le système nerveux. Son apparence calme cachait ses tourments, dont l'écho dans ses mirages ressassait cette histoire de guerre et de privations. Ce règlement de compte se termina fatalement avec la forme d'une quelconque névropathie.

En compagnie de personnes distinctes de sa famille, Claude éprouvait l'envie de fuguer en leur présence. Il avait le sentiment d'appartenir à une secte pour accomplir cette pulsion. Cette attitude, « il allait dire ce phénomène » perdura de longs mois, pour effrayer sa femme quand elle le voyait disparaître sans raison, sans jour

précis, quelle que soit l'heure. La cause de l'abandon du domicile conjugal ne lui venait d'aucune de ses accusations, mais son subconscient lui dictait cette obligation. Il s'éloignait du village à bicyclette par les chemins de campagne, se bornant à trouver refuge dans les bosquets ou les taillis ; de préférence aux abords de leur rivière. Est-ce que cet asile ravivait ses flirts avec Colette ? Au cœur de cette végétation, Claude restait recroquevillé à attendre il ne sait quel signe qui aurait pu l'arracher de cette torpeur. Il ne mesurait pas l'ennui qu'engendrait son absence prolongée, à la difficulté que son épouse avait à mettre dans sa recherche. Dans son esprit et dans son cœur son retour concis l'aurait rassuré. Considérant sans doute son amour pour elle et sa douleur comme un secret, elle ne voulait pas, dans son ombrageuse pudeur, s'en ouvrir à lui-même, mais de telles disparitions dégrafaient sa peine. Sa présence rôdant dans les lieux obligeait Claude à se tapir sans donner signe de vie. Son éloignement lui faisait prendre conscience qu'il devait abandonner cette réclusion pour réintégrer son foyer.

Peu à peu cette manie de disparaître le quitta pour laisser d'autres cicatrices. Claude était instable, les nerfs irritables, le caractère ombrageux, ne tolérant rien au-delà de l'excuse. Il se heurtait au jugement d'admettre ses troubles mentaux et de leurs effets secondaires. Que faire pour lui quand il ne pouvait ni s'aider ni s'unir à cette volonté qui l'en séparait ! « C'est inutile, un docteur ne ferait rien pour lui ! Pensait-il » Son épouse demeurait courageuse en acceptant son comportement, devenu une gêne pour Marjorie. La peur de se voir rejetée par son

papa, l'en éloignait, où dans ses bras elle aurait tant aimé se réfugier, et pourtant… il l'aimait très fort !

Cependant, les conséquences de ce châtiment ne furent pas une entrave pour trouver un travail. Au début du mois de septembre 1960, Claude entrait dans une entreprise de plomberie et de chauffage à Coutras. Curieusement, peu de souvenirs fidèles resteront inscrits dans sa mémoire durant les mois qui guidèrent son retour dans la vie civile, "le flou", seules les choses essentielles dureront inaltérables.

En ces moments de troubles, dans ces heures incertaines et périlleuses, des parents vivaient dans le cauchemar, et chaque jour leurs enfants tombaient encore en Algérie. Des jeunes couples, comme celui de Claude, essayaient de se donner toutes 1es joies possib1es, espérant qu'à 1'horizon obscur se dégagerait une éclaircie qui permettrait à la vie de reprendre un cours serein. Si leur démocratie restait moins fragile, mortelle même, aussi bien cuirassée de droit et de liberté, face au danger qui la menace, elle saurait trouver une solution pour faire front.

Le soir, allongé sur son lit, Claude tentait de trouver le sommeil, son esprit était ailleurs. Il ne pouvait s'empêcher de se remémorer les heures incertaines et menaçantes vécues en Algérie ; il en était encore tout empreint. Dans son sommeil retrouvé, il était entraîné dans des rêves sans fin chargés d'ennemis, contre lesquels il luttait inlassablement, jusqu'à vouloir se séparer de ces réseaux fantômes, rébarbatifs, alors que d'autres se formaient. Des mois durant, il resta avec ces chimères, qu'il ne sût les chasser. Curieuse, mystérieuse faculté que la mémoire

qui, comme les fourmis, amasse les moindres richesses, engrange les souvenirs, les observe, les range dans mille petits tiroirs secrets et qui sous l'effet d'un choc, d'une émotion, d'un abandon, les sort, les soupèse, les mélange, les assemble et par une merveilleuse alchimie recrée des images, des situations, des histoires que l'on croyait à jamais perdues.

L'automne 1961 vint, le jardin tint toutes ses promesses ; Claude fit la dernière récolte de haricots et mit les tomates en conserves. De son potager il pouvait observer le cours paisible de leur rivière, serpentant dans la plaine à la lisière d'une forêt. Il en imaginait d'autres aussi, en particulier celle qui cachait son petit village d'enfance. C'est qu'elle était toujours là, cette enfance inassouvie avec son village qui l'avait tant fasciné ! Son frère et lui se voyaient entraînés dans leur forêt, l'automne, quand ils allaient faire la cueillette des champignons s'élevant sous les fougères ou au-dessus des feuilles mortes, au printemps couper les jonquilles, les violettes et ramasser les fraises des bois. Sa pensée accomplissait le chemin de naguère, celui de l'Algérie, dont le souvenir restait inoubliable pour les émotions et les images de cette guerre qui l'avaient fortement tiraillé, dépouillé d'une partie de sa jeunesse, dont le cauchemar le poursuivait comme un fantôme.

Ce n'était pas dans les habitudes de Claude de rester longtemps silencieux auprès de sa femme. L'avait-elle remarqué pour poser son ouvrage et lui prendre la main ! La voix basse lui dit :

- Alors mon chéri, tu étais encore parti en prome-

nade avec tes souvenirs ?

- Oui, j'étais dans mon jardin !

- Je comprends, celui qui est sous les chênes-lièges, les arbousiers et les orangers avec des fleurs parfumées aux odeurs de poudre à fusil !

- Je crois ne jamais pouvoir l'oublier !

- Il le faudra ! Nous avons tout fait pour t'écarter de ces mauvais souvenirs !

Ils étaient venus sous le grand saule pleureur s'asseoir sur des chaises de jardin avec un bon message : une nouvelle vie allait s'offrir à leurs yeux. Claude admirait sa femme dans sa maternité, elle était en quelque sorte l'héroïne de sa vie, plus belle, plus ravissante que jamais. La prenant par le cou, il l'embrassa avec cette câlinerie qui resta pour elle un grand bonheur. Dans la joie et les exigences de la paternité, Claude revint dans le potager cultiver les légumes.

Cette décennie était en plein progrès techniques : tourner un bouton pour faire jaillir la lumière c'est bien, ça profite à tout le monde. Mais en même temps on invente des fusées, des satellites, des canons et des fusils qui portent de plus en plus loin. Claude a peur pour ses enfants et pour leurs métiers dans leur avenir.

Chaque matin, le jardinier rend visite à ses roses, il leur parle, les entoure de ses soins, il crée des variétés somptueuses qui embellissent la vie. Le boulanger toutes les nuits pétrit la pâte du pain qui nourrit les hommes. Le maçon construit des maisons pour abriter des vies intimes...

Tous ces métiers et bien d'autres encore ont beaucoup de noblesse, mais aucun n'est aussi grand, aussi noble, aussi beau au monde que celui d'être maman. Faire s'épanouir son enfant, éveiller son intelligence, ses dons du cœur, lui donner une base solide où s'édifiera tout le savoir de l'avenir ; lui apprendre à regarder autour de lui pour façonner son jugement, développer l'esprit de curiosité et le goût d'ouvrir des livres, le mettre dans le droit chemin de la vie et l'aider à devenir un homme, une femme voir fleurir chaque année les arbres que l'on a plantés, n'est-ce pas une mission incomparable?

C'était pour la femme chérie de Claude la deuxième fois qu'elle allait s'attacher à cette mission, il l'aiderait dans ce rôle. Leur enfant naîtra au milieu de l'été prochain, quand les jours sont les plus longs, les plus lumineux et les fleurs les plus éclatantes et les plus belles. Un enfant attendu avec "Amour", un amour aussi grand que celui de ses parents aujourd'hui.

L'automne est passé avec la fête des couleurs, chaque arbre flamboya comme un coucher de soleil. Les feuilles des cognassiers, des noisetiers, des pommiers, des poiriers et les treilles aux bigarrures douces ou violentes, s'harmonisèrent en un immense bouquet, comme seule la nature sait en composer. Puis l'hiver est arrivé, arrachant les dernières frondaisons. Ils l'entendaient gémir, crier, hurler, les hautes branches le cinglaient de leurs fines lanières. Toutes ces choses rappelaient l'enfance de Claude auprès de son aïeul, quand il lui racontait ses légendes à faire frémir. C'étaient des

morts qui revenaient pour leur dire qu'ils étaient malheureux d'être oubliés. Il fallut attendre le mois d'avril pour retrouver l'espoir de voir venir les premiers beaux jours

Derrière la cruauté des mots, Claude retrouvait un beau soleil de la mi-mai. Il se levait tôt au-delà de la colline de La Nègre. Le printemps leur donnait de belles journées. L'air était chaud, les oiseaux après avoir ramagé d'amour nourrissaient leurs couvées dans les taillis et dans les hautes branches. Puis l'été arriva avec ses fortes chaleurs, une âme nouvelle allait frapper à la porte du couple Delorme.

Dans la nuit du vingt juin, les contractions de Colette devinrent plus rapprochées, son bébé allait venir au monde en la présence du papa, sous le même toit, dans la même couche que sa sœur Marjorie.

Eva, la mère de Colette et Claude, passèrent une nuit blanche. Sa femme manifesta sa souffrance par le harcèlement des contractions sans discontinue. Affecté par ses douleurs, Claude quitta la chambre et sortit un temps s'oxygéner d'un grand bol d'air. Eva réconfortait sa fille par des paroles, épongeait la sueur sur son visage, lui rafraîchissait d'un gant de toilette humide les lèvres. Elle se plut à faire enrager son gendre par quelques taquineries :

- Vous les hommes, êtes point faits pour c'la !

Assis sur le banc près de la fenêtre de chambre restée entrouverte, parvenaient à Claude les gémissements de son épouse. Cette plainte lancinante lui perforait le cœur, l'attristait sans pouvoir lui être d'un grand secours. Sous le toit du ciel les étoiles scintillaient : les

vraies. Une autre au-dessus du village viendrait sans tarder s'y ajouter. Dans la cuisine, trois heures sonnèrent au carillon, quant à cette instant arriva dans la cour la voiture du docteur accoucheur. Il descendit en hâte ; Claude le salua quand le praticien demanda :

- Alors ? Comment va votre épouse !

De là, au temps de lui répondre, le médecin était déjà au pied du lit à prendre en mains la plaignante. Se jugeant inutile, Claude resta à attendre impuissant devant la nature où l'organe d'un corps avait tant de mal à s'élargir, et chaque muscle à s'étirer à la limite de la rupture pour 1ibérer vers quatre heures un enfant. Il sortit soudain de son enveloppe de cristal, le cordon enraciné à l'arbre nourricier.

Claude demeurait sans force, figé à l'apparition du nouveau-né qui était une fille, un garçon aussi l'aurait satisfait. Un petit rictus crispa ses lèvres, juste avant de lui voir pousser son premier cri. Enfin soulagée, Colette garda pour elle la souffrance terrible de la délivrance. Le docteur leur confia que le bébé était normal ainsi qu'en bonne santé, laissant à Eva le soin de purifier sa petite-fille avant de s'échapper. Elle l'emmaillota, le présenta à sa mère puis, dans un silence religieux, s'occupa de sa toilette.

Claude déposait de gros baisers sur les joues pâles de son épouse. Son visage restait marqué par des traits de douleur, la sueur perlait le long de ses cheveux en désordre. De nouveau Claude étreignit la maman et sa fille ; ils décidèrent de lui donner le prénom de "Florence". Dans ses bras maintenant, elle se mit à pleurer, repliée sur elle-même, avec l'inquiétude de la lumière. Elle fit son rot

après sa tétée puis, se détendit dans son sommeil, avec le calme qui l'entourait comme une tiédeur irradiante.

La santé du bébé leur donnait les plus vives satisfactions, même si ses pleurs les privaient d'un peu de sommeil. Sa bouche ne cherchait plus aveuglément le bout du téton lisse, depuis que sa mère avait cessé de le nourrir de son lait plat. Quelle belle image de regarder l'enfant s'acharner sur le mamelon, à le modeler à la forme de sa bouche ! Quand par hasard, ses mains s'ouvrent tâtonnantes sur le sein gonflé, la mère ferme les yeux pour retenir la chaleur de cette caresse.

L'envie de posséder une maison n'était pas qu'un rêve pour Claude. Ce désir s'imposait en lui chaque jour davantage. Les exigences de la paternité en faisaient une réalité. Il voyait cette demeure comme un être vivant, une amie pour ses enfants. Il la devinait parmi les fleurs et les ombrages avec de grands espaces pour leurs jeux. Le confort ne serait pas un 1uxe ; ils ne l'avaient jamais côtoyé.

En somme, la terrible difficulté qu'éprouvaient Colette et Claude avant de conclure ce rêve, comme ils étaient des gens aux revenus "*très modestes*", ils la devaient aux jours et aux années d'efforts et de privations ! Claude n'avait jamais écouté que ses éblouissements ou ses raisons. Des sortes d'illuminations intérieures lui traversaient l'esprit par instant : elles lui semblaient à la hauteur des visées les plus ambitieuses. La force avec laquelle il se battait pour l'obtenir, n'eut de cesse que le jour où ils procédèrent à l'achat d'un terrain. Alors leur

vie s'irradia autour de cette demeure virtuelle.

Les souvenirs de Claude, en cette année 1962, ne sont pas très abondants dans sa mémoire, hors mis la naissance de Florence. S'ajoutent à cette insuffisance une ou deux images fugitives. Il avait encore l'esprit perturbé, " *étourdi* " comme on disait dans sa famille. Lui, qui généralement dans la vie ne souffrait de rien, restait en permanence angoissé, impuissant face à cette impasse. Un jour viendra où il ne pourra plus défier le passé…

Ses traits de caractère, tels qu'il les définit, risquent de donner une fausse image de sa personne ; aussi, va-t-il oublier de se dépeindre tel que le voyait Colette avec ses yeux d'épouse prostrée, mais plutôt avec les siens ; quoique… !

Leur enfant s'éveillait le visage épanoui, dans la sérénité de ses parents, de ses grands-parents, oncles et tantes, avec le calme autour de lui comme un amour appliqué, une tiédeur irradiante. Claude aimait être à ses côtés, le regarder dormir dans sa couche, avec l'amour et ses racines qui l'enveloppaient tendrement, s'en nourrissaient ligoté à lui et à sa maman par un fil qui vibrait au rythme de leur respiration. Claude aimerait vous dire combien il a été un homme et un père apaisé par tout leur amour qu'il a vécu auprès d'eux. Ceux qui l'ont regardé comme une personne attentive, qui n'ont pas pris le temps de connaître toute la capacité de son âme, sans mettre en doute celle de donner la vie. Par ces mots, il ébranle la puissance qui reste en lui.

Toutefois, les images au nombre restreint de cet épisode de sa vie sont restées parfaitement nettes. Peut-

être par l'envie d'une paternité prématurément étanchée, aussitôt imprimée, le laissant épuisé et comblé. Au-delà de toutes ses attentions, Claude avait des patrons tolérants, des gens généreux, compréhensifs. Contrairement à ses camarades d'atelier, il était encore loin des jours où il se rendrait au travail une voiture. A l'image de sa vie, il avançait à bicyclette, forçant sur les pédales ; si l'on veut aller de l'avant, il faut avoir du mordant !

Le soleil montant dans le clair levant venait leur annoncer une belle et chaude journée. Elle allait devenir pour Claude une lourde charge de travail jusque tard dans la soirée. Piètre consolation en rentrant dans sa maison au loyer, de trouver les enfants couchés, et une épouse dans un demi-sommeil. La description peut sembler simpliste, mais elle permet de schématiser la situation d'équilibriste qui a toujours été la sienne dans sa tâche à cette époque-ci…

Le travailler n'a jamais tué personne, quant à Claude, il aurait dû être soulagé de l'ordonnance de tous ces tourments qui devenaient insoutenables. Dans le meilleur des cas, il ne put s'écarter d'une maladie aux attaques sournoises. Ses proches s'étonnèrent de le savoir constitué prisonnier, alors que s'étalait devant lui un avenir admirable. C'est que le mal ne tolère, du moins chez lui, aucune confrontation avec le remarquable. L'irruption d'une immense fatigue allait le condamner à l'immobilité pour de longues semaines. Il était aspiré par un mouvement de déprime, à ne plus pouvoir lui survivre. En d'autres circonstances, Claude ne se serait pas

laissé abattre par un "bobo". Mais aujourd'hui, des douleurs musculaires circulaient du dos aux jambes en passant par les bras, ces maux suivies d'angoisses permanentes lui donnaient des envies de pleurer. Cette médiocrité dura jusqu'au jour où le docteur de famille lui ordonna un monceau de médicaments, ainsi qu'une pommade anti-traumatologique. Leur ingestion et les frictions ne lui apportèrent aucune amélioration, pas davantage qu'une lueur de soulagement. A l'aube du troisième jour, une sensation de fourmillement lui parcourut le corps, en même temps qu'une forte chaleur descendait progressive le long de ses membres. Alors il sentit son cops s'ankyloser, son cou se paralysa, tout ces maux l'immobilisa au lit. Dans l'urgence, le docteur qui l'ausculta, au résulta de l'examen, décida de l'envoyer dans un hôpital en cure de repos.

- C'est le moyen le plus efficace pour remettre votre mari sur pieds ! Murmura ce jeune toubib à Colette.

Lorsque cette nouvelle arriva aux oreilles de son mari, quelque chose en lui se mortifia, un peu comme un coup de poignard reçu en plein cœur. L'espace s'agrandit entre sa famille et lui. Privé de ses jambes, il ne put se rendre seul dans l'ambulance stationnée devant le jardinet. Il eut recours à ses proches voisins qui le portèrent allongé sur leur bras, raide comme une planche.

L'image que donnait Claude à ses filles, en franchissant le seuil de porte, ne l'enthousiasmait guère, car, de cette scène, il se sentait responsable du traumatisme qu'elles ressentiraient plus tard. On est fragile quand on est enfant ! Les siens, dans leur esprit, risquaient voir réapparaître la chute de leur père comme une lueur

noire, au point qu'elles songeraient à un mal incurable, le croyant condamné à mort. Rien, de cette existence n'apparaîtra ensuite, depuis cette enfance angélique, jusqu'à la mort coriace. Claude était si loin, extérieur à tout, que les choses se brouillèrent devant ses yeux, les sons lui parvinrent étouffés, il était verrouillé sur lui-même à double tour. Il semblait que son corps semait l'épouvante dans son esprit, mais aussi auprès de ses amis au village : Qu'allaient-ils penser ?

En l'absence de leur mère, grand-mère Eva resta auprès de ses petites-filles, et fit de son mieux pour les rassurer.

Dans l'ambulance, durant le voyage, Colette resta près de son mari. Aucun mot ne fut échangé entre eux. Avait-elle comprit que la paralysie venu s'abattre sur son corps, le rendait impuissant à toutes conversations ? Préoccupé par tout ce remue-ménage, figé comme une pierre, il ne s'imaginait pas qu'une dépression nerveuse s'employait à le terrasser.

La thérapie employée, durant la première semaine, laissa Claude inconscient et indifférent à son environnement, aux soins qui lui étaient apportés, ainsi qu'aux visites de sa famille. Son épouse aurait mérité plus d'attention à sa présence, et de l'admiration à son courage. Car, trois fois par semaine, elle faisait vingt kilomètres à vélomoteur pour passer ses après-midi auprès de Claude, à lire ou faire la conversation avec son voisin de lit. Il était si anéanti, que son absence n'aurait rien changé. Sa présence devint agréable quand il recouvra ses esprits. Trois semaines de cure furent nécessaires à reprendre ce qu'il avait perdu. Cette espèce d'hallucination relavait de

l'antécédent d'une existence désordonnée, qui depuis s'affichait comme un optimisme. En réalité, ce n'était qu'un désespoir reconverti – comme on fabrique des planches avec leurs propres déchets. De ces dix-huit mois passés dans le djebel, remontaient chaque jour ses blessures morales qui aujourd'hui surgissaient, qui s'ingéniaient perfides à reconstituer les angoisses, les craintes conjoncturelles encore présentes, celles-ci lui provoquèrent ces rapports laborieux avec le monde dans lequel il vivait depuis. Chez lui, les deux semaines de repos complet, lui permirent de réapprendre le sens des mots, l'équilibre de l'esprit, le calme de ses nerfs, ce que sa famille avait à lui dire, probablement des choses utiles pour renouer au goût de la vie.

La médication avait fait son œuvre, Claude en était vraiment persuadé. Le village et ses environs lui parurent plus radieux, sans mystère. Un jour que les nuages du ciel s'étaient mis en vacances, une visite lui apporta la surprise et un vif plaisir. Il la considérait comme inespérée, lorsqu'un de ses patrons entra dans la courette où, sur une chaise longue il s'était allongé. Il observait ce geste comme une reconnaissance en sa faveur. Encore aujourd'hui ses rêves s'enfuient vers lui. Il restera pour Claude un personnage particulièrement humain, empli de gratitude, que rare sont les patrons à dédier à leurs employés.

L'agitation, le désordre, l'impatience, s'éloignaient de lui chaque jour davantage, laissant place à un esprit serein. Dans ce renouveau, il allait se sentir plus fort pour chasser tout ces anathèmes, toute cette cruauté saumâtre

imprégnée depuis l'Algérie. Tous l'avaient gangrené devenant un mal insidieux. Il était enserré dans ce piège maléfique, et cela s'extériorisait par des gestes incontrôlés, allant jusqu'à corriger son enfant, pas davantage turbulent que ceux de son âge, ce geste l'avait surpris. Claude restait conscient de cette attitude méprisable, qu'il ne sût maîtriser. Le bienfait de cette thérapie se fit disputer par une nouvelle forfaiture, la voracité à cette volonté de puissance qui permet au génie du mal d'acquérir sur l'homme, vaille que vaille, sa santé. Le pire était-il derrière lui ?

Claude devait s'aider à redevenir un homme semblable à « monsieur tout le monde ». Autour de lui, il avait femme et des enfants qui attendaient le retour d'un amour investi, auquel jusque-là il n'avait su répondre.

Son état de santé avait besoin de relâchement, il alla le chercher à l'ombre de leur demeure, allongé sur une chaise longue. Colette qui avait retrouvait sa gaieté, s'était assise sur une chaise près de lui, dans ses yeux brillait une nouvelle lueur. Un rayon de soleil jouait sur les mèches brunes de ses cheveux frisés ; des rouflaquettes, plus sombres, voilaient ses tempes. Un sourire s'esquissa sur ses lèvres fines, son visage parut apaisé, et le brillant de ses yeux marron la rendit encore plus belle. Penchée sur son mari, ses mains caressant les siennes elle lui dit :

- Comme elles sont douces mon amour !

- Oui ma chérie, ça se remarque depuis qu'elles sont au repos, mais ces mains retrouveront très vite leur rudesse au travail. Elles te prodigueront toute leur noblesse

ainsi qu'un grand bien-être dans notre future maison !

- Certainement ! Mais au début tu devras être prudent, ta santé reste encore bien fragile, une rechute est possible !

- Je sais, ça ira ! Pour nos enfants je construirai un monde merveilleux, dont les images et le souvenir vibreront dans la plénitude de leur vie entière. Nous avons fait un mariage d'amour, et cet amour nous allons l'irradier autour de nous.

## ENVIES RECOUVRÉES

Le Maghreb, qui aurait pu empêcher ce voyage ?
Un peu de jeunesse perdue à franchir les pitons,
Malgré tous les regrets, et le mal qu'ils font,
Songeons surtout à reprendre l'ouvrage.

On ne peut s'arracher à cette perspective,
Au labeur éreintant de la tâche récente,
A l'assise des murs, à l'ordre des poutres sur la rive,
Au travail sans répit, pour vaincre La Farniente !

Au jour qui doit venir, et qui récompense,
De cette besogne tous les déterminés,
D'autres s'enchaîneront à cette tâche immense,
Eh ! Oui ! Qu'importe, si l'on a la santé.

Les nerfs semblent refaits, les muscles guéris,
Au moindre geste les deux mains sont en fête,
Avec ardeur, s'appuient et se meuvent sur l'outil,
Le désir est puissant, des idées plein la tête.

Je sens vibrer en moi l'âme des choses,
Et de tous ses métiers la plupart défunts,
Alors, je respire mal, l'esprit morose
La perte de ces si doux parfums.

Claude Delorme